

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

L'HOMME

EST-IL LE MAÎTRE DE SA VIE ?

Actes de la session des jeunes

SAINT-PIERRE-DE-COLOMBIER

30 OCTOBRE – 2 NOVEMBRE 2025



Famille Missionnaire
de Notre-Dame

Famille Missionnaire de Notre-Dame
L'homme est-il le maître de sa vie ?
Actes de la session des jeunes
Saint-Pierre-de-Colombier – Toussaint 2025

SOMMAIRE

Introduction à la session : L'évangile de la vie contre les cultures de la mort	5
Introduction.....	5
I. Ce que prêche notre société : la culture de mort.....	6
II. Ce que prêche l'Église : la culture de vie.....	10
III. Points essentiels de la session.....	12
Les idéologies qui ont sapé la conception de la vie	15
Introduction.....	15
I. Auscultation : le respect de la vie dans l'Histoire.....	16
II. Les symptômes alarmant de notre société.....	19
III. Le diagnostic : les virus provocateurs des maux de notre société.....	21
Conclusion : aller à contre-courant... !.....	25
Dieu créateur, l'homme créature	27
Introduction.....	27
I. Dieu, créateur.....	27
II. L'homme est une créature.....	30
III. Conséquences de la doctrine de la création.....	34
Conclusion.....	38
Le fondement de la dignité de la personne humaine	41
I. Les contradictions de notre temps.....	42
II. Qu'est-ce que l'homme ?.....	45
III. Le fondement de la dignité humaine.....	47
Conclusion.....	54
L'homme, la vraie richesse	57
Introduction.....	57
I. L'homme, un être relationnel.....	57
II. La famille.....	61

III. La responsabilité de l'homme.....	65
Conclusion.....	67
Le bel amour	69
L'euthanasie : peut-on être pour ?	77
Introduction.....	77
I. Euthanasie : état des lieux.....	79
II. Les postulats philosophiques sous-jacents à la mentalité euthanasique.....	82
III. La perspective chrétienne de la fin de vie.....	86
Conclusion.....	88
La théorie du genre et son remède	89
I. Qu'est-ce que le gender ?.....	89
II. Anthropologie dualiste et anthropologie unitaire.....	90
III. Réponse médicale.....	91
IV. La réponse chrétienne.....	94
Conclusion.....	97
Pénitence, souffrance et rédemption : contredisent-elles le Dieu de la vie ?	99
Introduction.....	99
I. Présence de la souffrance au cœur du mystère de la vie.....	100
II. Le sens salvifique de la souffrance.....	101
III. L'Évangile de la souffrance.....	106
Conclusion.....	107
Annexe : le Quatrième Chant du serviteur souffrant.....	109
La civilisation de l'amour et la vie éternelle	111
Introduction.....	111
I. Qu'est-ce que la civilisation de l'amour ?.....	113
II. Comment s'édifie la civilisation de l'amour ?.....	126
Conclusion.....	134

INTRODUCTION À LA SESSION : L'ÉVANGILE DE LA VIE CONTRE LES CULTURES DE LA MORT

Frère Pio DOMINI

INTRODUCTION

« Dans la continuité de la loi de novembre 2021 contre la maltraitance animale, le député "Ensemble pour la République" Vincent Ledoux a déposé une proposition de loi visant à interdire l'euthanasie des animaux saisis dans le cadre d'une procédure judiciaire »¹. « Ce sont des êtres sensibles », a-t-il affirmé. Pendant ce temps, notre gouvernement nous annonce que la loi sur la fin de vie, autrement dit, sur l'euthanasie humaine, sera de nouveau débattue en février. Au Canada d'ailleurs, une ancienne militaire paraplégique s'est plainte du temps d'installation de sa rampe d'accès. En réponse, le gouvernement canadien lui a proposé d'être euthanasiée pour abrégier ses souffrances².

Situation paradoxale : au moment où l'on cherche à sauver les animaux, on cherche à tuer nos semblables. Cela illustre bien l'état dans lequel se trouve notre société : l'homme ne se comprend plus lui-même, et il en est arrivé à se mépriser lui-même. Nous pourrions abonder d'exemple qui vont dans le même sens : l'avortement, la théorie du genre, l'éducation, etc. C'est un fait : en dépit d'une volonté affichée d'une plus grande humanité, notre société se dresse paradoxalement contre l'homme. C'est ce qui poussait saint Jean-Paul II à parler de « culture de mort », c'est-à-dire une culture qui alimente, entretiens et conduit à la mort de l'homme.

Face à cela, le saint Pape ne pouvait pas se taire, et c'est pourquoi il a décidé de publier son encyclique sur la vie : *Evangelium vitæ* le 25 mars 1995. Si l'état de notre société est aujourd'hui critique, il n'est pas le fruit du hasard. Jean-Paul II le voyait déjà venir il y a 30 ans, parce qu'il montrait déjà ses premiers bourgeons viciés.

¹ <https://www.cnews.fr/france/2025-10-29/ce-sont-des-etres-sensibles-un-depute-plaide-pour-linterdiction-de-leuthanasie>.

² <https://lesalonbeige.fr/canada-on-propose-a-des-personnes-handicapees-detreeuthanasiees/>.

Le but de cette introduction sera donc de nous aider à rentrer dans notre session et d'en comprendre les enjeux. Nous allons commencer par parler de notre société actuelle, spécialement en France, mais aussi en Allemagne. Nous essayerons de comprendre pourquoi et comment nous sommes arrivés à ce stade. Cela nous permettra d'aborder dans notre seconde partie la réponse de saint Jean-Paul II d'un point de vue historique et général, et de saisir les implications que ces questions auront pour nous.

I. CE QUE PRÊCHE NOTRE SOCIÉTÉ : LA CULTURE DE MORT

Commençons par une petite expérience de pensée. Imaginez-vous vivre dans un pays où l'avortement est interdit et que ceux qui veulent le promouvoir sont une minorité, et que les médias sont anti-avortement. Imaginez-vous que même les communistes autour de vous sont opposés à la contraception. Imaginez-vous que tout contraceptif, toute promotion d'un contraceptif est interdite. Imaginez que la famille est promue. Imaginez-vous qu'il n'existe presque aucun pays dans lequel l'avortement soit légal. En réalité, ce que vous essayez d'imaginer n'est autre que la France au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Le contraste nous paraît plus proche de l'hallucination que de la réalité tant il est fort. Et pourtant, c'est bel et bien la vérité. Dans cette partie, nous allons tâcher d'expliquer et de comprendre la société à laquelle nous sommes arrivés, ce que sont ces fameuses cultures de mort.

Dans les premiers numéros de l'encyclique *Evangelium vitæ*, saint Jean-Paul II nous alerte sur le caractère inédit de la situation culturelle dans laquelle nous nous trouvons à présent. Celle-ci « donne aux crimes contre la vie un aspect inédit et encore plus injuste. Une partie de la population les justifie au nom de la liberté individuelle. Tout cela provoque de profonds changements dans la façon de considérer la vie et dans les relations entre les hommes, et un effondrement moral. Des choix qui jadis étaient considérés comme criminels et rejetés par le sens moral sont devenus aujourd'hui socialement respectables³. » Essayons de comprendre comment cela est arrivé.

A. L'évolution de la société

Pour cela, commençons par un rappel historique de l'évolution de la société. Au XIX^e siècle, le monde condamnait globalement l'avortement, la contraception, et même tout ce qui gravite autour de ces questions. Pour exemple, en 1873, le Congrès américain adopte le *Comstock Act* qui rend illégal l'envoi postal

³ SAINT JEAN-PAUL II, Encyclique *Evangelium vitæ* (= EV), 25-03-1993, n°4.

de tout matériel « obscène, lubrique et/ou luxurieux. »⁴ En France, la loi du 31 juillet 1920 fit de la « vente et de la publicité des produits anticonceptionnels, un délit passible de la correctionnelle ».⁵

Le premier pays à ouvrir une brèche en la matière est l'URSS. En 1920 en effet, l'Union soviétique de Lénine fait lever l'interdiction et la pénalisation de l'avortement. Le 19 décembre 1967, la loi dite loi Neuwirth autorisant la vente et l'usage des méthodes de contraception en France est adoptée, suivie de près par la loi Veil du 17 janvier 1975 légalisant l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Depuis ce jour, un enfant handicapé peut être avorté à n'importe quel moment, jusqu'à neuf mois de grossesse. En l'absence de handicap, l'avortement peut être pratiqué jusqu'à la fin de la 14^e semaine de grossesse, soit trois mois et demi ! De façon générale dans le monde, le « droit à l'avortement » se généralise à partir des années 1970.

Le 15 novembre 1999, le PACS est autorisé en France. En 2001, les Pays-Bas sont devenus le premier État à légaliser le mariage homosexuel. La France suivra le 17 mai 2013 avec la loi Taubira.

En 1994, la première loi encadrant la PMA en France est adoptée. La loi du 18 novembre 2016 permet aux personnes de demander à changer de sexe à l'état civil même sans « avoir subi des traitements médicaux, une opération chirurgicale ou une stérilisation ».

Les Pays-Bas ont été le premier pays au monde à dépénaliser l'euthanasie en 2002, avec la loi sur l'interruption de la vie sur demande et l'aide au suicide. En France, la loi est à l'étude.

Bref, vous l'aurez compris, c'est une véritable révolution qui s'est opérée dans la société depuis 80 ans. En fait, le changement est tel que l'on peut se demander d'où il vient.

B. Comment s'est opéré le glissement ?

Pour tenter d'apporter un éclairage aux raisons de ce glissement, nous allons nous appuyer sur un livre paru en 1979, *De la vie avant toute chose*. Il fut retiré assez rapidement des rayons, vous allez comprendre pourquoi. Il est disponible sur internet en pdf. Si vous souhaitez l'acheter, on le trouve en occasion à 200 € ou 300 €. Il fut écrit par Pierre Simon, franc-maçon assumé, Grand Maître de la Grande Loge de France dans les années 1980. Dans ce livre, le médecin gynécologue décrit le combat qu'il a mené, avec la franc-maçonnerie,

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Chronologie_des_droits_reli%C3%A9s_%C3%A0_la_reproduction.

⁵ P. SIMON, *De la vie avant toute chose*, Mazarine, 1979, p. 97.

pour faire changer la conception de la vie dans la société française. C'est à la fois très éclairant, et terrifiant. Le récit commence ainsi :

La Vie est le véritable héros de ce livre. Si la première grande victoire de la médecine fut de faire reculer la mort, la seconde sera de changer la notion même de vie. Celle-ci ne se définira plus, selon la formule de Bichat, comme « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » mais comme « la relation préférentielle avec l'environnement ». Il ne s'agit plus seulement de guérir mais de conduire au mieux-être et – pourquoi pas – au bonheur⁶.

Autrement dit, la vie ne sera plus ce qui nous sépare de la mort, mais plutôt une qualité suffisante de bien-être en quelque sorte. Poursuivons :

Le combat n'est pas seulement technique mais philosophique. La vie comme matériau, tel est le principe de notre lutte.

Pierre Simon explique que leur méthode consiste en l'assimilation de la société avec un organisme vivant. Dans un organisme, si un organe subit une transformation, c'est tout l'organisme qui se réorganise de sorte que la vie puisse continuer. Ainsi, appliqué à son combat :

La révision du concept de vie, induite par la contraception, peut donc [...] transformer la société dans son intégralité.

L'auteur parle ensuite du moyen :

Poser le principe que la vie est un matériau, au sens écologique du terme, et qu'il nous appartient de le gérer, là est l'idée motrice, mais on ne mobilise pas les foules sans les concerner plus fondamentalement. L'arme absolue, qui apporte le soutien populaire, c'est le viscéral. La contraception concerne chaque Français pubère, quel qu'en soit le sexe.

Peser sur le « viscéral », en partant de cet état [...] qui est en nous, gouverné par l'instinct, le désir et la raison, en s'appuyant sur l'intime, le quotidien, voilà le nécessaire. Le viscéral est le milieu où [...] va diffuser l'agent détonateur : la contraception.⁷

En d'autres termes, le but de la franc-maçonnerie est clair : modifier la conception de la vie pour modifier la société. À l'origine de cette tâche, il fallait poser que la vie est un matériau, qu'il nous appartient de le gérer. En d'autres termes : il fallait faire de l'homme le seul maître de sa vie. Et ce combat devait se mener avec l'arme de la sexualité.

⁶ P. SIMON, *De la vie, op. cit.*, p. 13.

⁷ *Ibid.*, p. 85.

C. Conséquence : instauration d'une culture de mort

Pourquoi une telle vision des choses ? Nous trouvons la réponse dans l'histoire, et spécialement dans la science. La vision darwinienne de l'évolution, ainsi que le matérialisme marxiste engendrait un changement de taille : tout n'est que matière, Dieu n'existe pas, et par conséquent, rien n'est absolu, y compris les normes morales. L'évolution imposait de priver la douleur de tout sens, et donc en définitive de remplacer le salut, autrement dit la félicité, par le bien-être.

Étudier puis traiter les problèmes médicaux entourant la contraception, c'est se situer au terme de la longue filière évolutionniste. [...] Désormais, la grandeur de l'homme ne réside plus dans sa multiplication inconsidérée, mais dans son accomplissement qualitatif quotidien.

La nouvelle culture, comme la nouvelle médecine, n'est plus seulement la suppression de la douleur, mais aussi la conduite au plaisir. Elle aide à faire vivre pleinement⁸.

D'où l'un des objectifs du Rapport Simon : fournir des clés permettant l'accession au bonheur.

Une première étape fut constituée par la légitimation de la contraception, séparant ainsi l'acte conjugal du don de la vie, puis en 1975 par la légalisation de l'avortement. Après elles, toutes les autres suivirent sans trop de difficultés. Nous constatons dans le livre de Pierre Simon que l'avortement fut un réel combat, et qu'il n'était vraiment pas gagné d'avance. Mais on peut dire qu'après cette victoire, il n'y eut plus vraiment de difficulté.

La contraception a un triple rôle à jouer. En premier lieu, la préservation du patrimoine génétique, propriété de tous les humains [...]. Le second rôle est la gestion qualitative de la vie ; la santé est devenue propriété collective. Le troisième rôle de la contraception est la modulation du nouveau schéma de la famille.

Nous voyons ici le lien avec la famille. Sr Marcelline nous en parlera demain. Elle constitue ce que l'on peut appeler une seconde étape.

Autre facteur dont nous tenons compte, et qui va de pair avec la nécessaire pénétration des idées contraceptives : la transformation de la famille. [...] ⁹.

Enfin, nous concluons cette partie avec les mots de l'auteur :

Servante de la vie, la sexualité n'est ni sacrée, ni maudite : elle est apprentissage de la liberté. À ce point, 1968 nous offre deux hypothèses : la révolution sexuelle, dissolvant des valeurs réputées fondamentales par la société, la religion et les tenants de la morale qui s'y réfèrent, entraînera ou bien la chute de cette société, ou bien sa

⁸ *Ibid.*, p. 195.

⁹ *Ibid.*, p. 101.

mutation en société pluraliste. [...] C'est cette dernière que nous avons choisie pour objectif¹⁰.

En somme, cette culture de mort a été instaurée à dessein. Elle correspond à un plan.

II. CE QUE PRÊCHE L'ÉGLISE : LA CULTURE DE VIE

A. Explication

La culture est l'ensemble des moyens qui permettent à l'homme de devenir plus pleinement lui-même. Ainsi comprise, la culture est contraire à la mort, car qu'est-ce qui est plus contraire à l'épanouissement de l'homme que sa mort ? La culture doit être, par définition, une culture de la vie.

Pourtant, nous constatons combien tout ce qui a été mis en place pour faire de l'homme le maître de sa vie se retourne en définitive contre l'homme : la contraception, l'avortement, le combat contre la famille, et dernièrement l'identité sexuelle. Comment est-ce possible ?

La réponse nous a déjà été donnée par Pierre Simon. Le matérialisme athée et évolutionniste a coupé l'homme de Dieu et en a fait un être uniquement matériel, sans origine ni but. Or nous savons que l'homme n'est pas qu'un corps : il est corps et âme, ou plutôt âme et corps. Car le fond de son être, ce qui fait sa dignité, c'est son âme spirituelle et immortelle, qui le rend capable de poser des actes bons ou mauvais, et le rend surtout capable de Dieu. Sr Gaétane nous expliquera cela.

Le schéma évolutionniste tel qu'il fut adopté a conduit l'homme moderne à se couper de Dieu en niant son intervention dans l'apparition de l'homme. En coupant l'homme de Dieu, on a comme coupé le cordon ombilical qui relie l'enfant à sa mère. Ce qui nous relie à Dieu, c'est notre âme spirituelle. Et il est arrivé ce qui devait arriver : la disparition de l'âme, entraînant la mort.

C'est ce qu'affirme saint Jean-Paul II dans *Evangelium vitæ* :

Quand on recherche les racines les plus profondes du combat entre la « culture de vie » et la « culture de mort », [...] il faut arriver au cœur du drame vécu par l'homme contemporain : l'éclipse du sens de Dieu et du sens de l'homme, caractéristique du contexte social et culturel dominé par le sécularisme qui [...] va jusqu'à mettre parfois à l'épreuve les communautés chrétiennes elles-mêmes.¹¹

¹⁰ *Ibid.*, p.190.

¹¹ *EV*, n°21.

B. Le combat pour la vie

L'Église avait déjà commencé à mener le combat dès 1930 avec *Casti conubii* contre le divorce, puis en 1968 avec *Humanae vitae* sur la contraception dont Père Bernard nous parlera. Le 15 janvier 1976, la congrégation pour la doctrine de la foi réaffirme la notion de loi naturelle et de péché mortel au nom de « la révélation divine et, dans son ordre propre, la sagesse philosophique ». Une « situation culturelle nouvelle » ne peut faire considérer comme périmée « l'exigence de lois immuables ».

Saint Jean-Paul II fut réellement l'homme providentiel. Il fut élu le 16 octobre 1978, au lendemain du concile Vatican II, des remous de la réforme liturgique, mais aussi en plein dans la querelle intégriste. M^{gr} Lefèbvre avait été frappé de suspens *a divinis* en 1976. C'était notamment l'époque d'une grande crise du sacerdoce. Dans les années 1970, des milliers de prêtres avaient quitté le sacerdoce. Enfin, c'était l'époque de la guerre froide, l'affrontement entre le bloc communiste à l'Est, et l'Europe et les États-Unis. Relevons que cardinal Wojtyła s'est battu pendant de nombreuses années contre la dictature communiste alors au pouvoir en Pologne.

C'est pourtant dans ce contexte que saint Jean-Paul II continua l'œuvre de défense de la vie. Il avait en effet perçu que « l'Évangile de la vie se trouve au cœur du message de Jésus. »¹² Il a compris de façon très particulière, certainement prophétique, qu'au milieu de tous les problèmes importants de l'Église et du monde, celui de la vie était de premier ordre.

Une première étape de son combat fut la publication de son encyclique sur la morale, *Veritatis Splendor*, le 6 août 1993. Dans ce texte, il rappelle notamment l'existence d'un ordre moral immuable qui vient de Dieu et que tout homme peut et doit respecter. C'est le contre-pied de la morale maçonnique exposée par Pierre Simon qui prône le relativisme, affirmant que rien n'est absolu, que tout évolue et change. « L'homme, selon le pape, ne peut être pleinement humain sans être éclairé par la vérité divine qui assiste sa raison et fortifie sa liberté créée et sauvée en Christ. »¹³ D'ailleurs, le premier chapitre de cette encyclique se structure autour de la question posée par le jeune homme riche à Jésus : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » (Mt 19, 16). Morale et vie éternelle sont évidemment reliées.

¹² EV, n°1.

¹³ <https://www.nrt.be/fr/recensions/jean-paul-ii-defenseur-de-la-verite-pour-mieux-comprendre-veritatis-splendor-14360>.

Evangelium vitæ représente une étape décisive. C'est une encyclique, c'est-à-dire le texte qui jouit des plus hauts degrés d'autorité parmi les textes pontificaux. « Dans *Evangelium vitæ*, Jean-Paul II prend la peine, par trois fois, d'engager son autorité de successeur de Pierre, (aux numéros 57, 62 et 63) [en condamnant] comme grave désordre moral le meurtre de l'être humain innocent, l'avortement et l'euthanasie. »¹⁴

La présente encyclique, fruit de la collaboration de l'épiscopat de tous les pays du monde, veut donc être une réaffirmation précise et ferme de la valeur de la vie humaine et de son inviolabilité, et, en même temps, un appel passionné adressé à tous et à chacun, au nom de Dieu : respecte, défends, aime et sers la vie, toute vie humaine ! C'est seulement sur cette voie que tu trouveras la justice, le développement, la liberté véritable, la paix et le bonheur !¹⁵

III. POINTS ESSENTIELS DE LA SESSION

Vous l'aurez donc compris, cette session gravitera essentiellement autour de ce texte d'une importance capitale pour l'Église, et ce encore aujourd'hui. Concrètement, cette session doit vous éclairer sur plusieurs points.

D'abord sur la vie elle-même et sur son sens. N'oublie-t-on pas trop souvent que Jésus a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité, et la Vie » (Jn 14, 6) ? Il est la Vie. La Vraie Vie. Par contraste avec ce que nous avons dit pour les cultures de mort, la foi nous apprend que la vraie vie, c'est Dieu lui-même. La vraie vie n'est pas le bien-être, mais la vie en Dieu, la vie de l'âme, la vie de la foi, la vie des sacrements. Finalement, la vraie vie, c'est la vie éternelle. Supprimer Dieu de la vie de l'homme, c'est en supprimer le sens, parce que c'est en supprimer l'âme. Et l'homme sans son âme n'est qu'un cadavre !

Le second élément, c'est l'importance du combat sur les questions qui gravitent autour de l'amour humain. En effet, les franc-maçons l'ont saisi, eux. Ils avaient compris que pour changer l'homme, il fallait changer la conception de la vie. L'avortement est ici d'une importance capitale. En s'attaquant à l'avortement, on attaque l'amour conjugal, on attaque une des plus belles expressions de l'amour. On attaque aussi un lieu intime de la collaboration entre Dieu et le couple « procréateur », c'est-à-dire, qui « créé pour ».

Le tableau que nous avons dressé de notre société peut paraître noir, mais il ne faut pas oublier les nombreux germes d'espérance dont le pape fait mention dans son encyclique – à commencer par ceux qui nous écoutent. Aussi, il

¹⁴ <https://reseauvie.fr/publications/un-demi-siecle-de-magistere-de-leglise-sur-la-vie-humaine/>.

¹⁵ EV, n°5.

ne faut pas oublier que le message de l'Église est profondément enthousiasmant : nous sommes appelés à la vie éternelle, et nous pouvons dès ici-bas y participer dans une certaine mesure par la vie de la grâce. D'où l'importance enfin de profiter de toute la dimension spirituelle qui vous sera offerte durant cette session.

Dans *Evangelium vitæ*, le Pape nous rappelle que la vie n'est pas un concept, un matériau pour reprendre le jargon maçonnique : la vie vient de Dieu ; Dieu est la vie. C'est d'ailleurs pour cela que l'on peut parler d'« évangile de la vie », de bonne nouvelle de la vie. Il rappelle d'ailleurs que l'expression « évangile de la vie » ne se trouve pas dans l'Écriture, mais qu'elle correspond à un aspect essentiel du message évangélique, l'évangile de l'amour de Dieu pour l'homme. L'évangile de la dignité de la personne et l'évangile de la vie sont un évangile unique et indivisible.¹⁶ Concluons avec les mots de saint Irénée : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant ». Saint Carlo Acutis disait : « La vie est un don car, tant que nous sommes de ce monde, nous pouvons augmenter notre degré de charité. Plus celui-ci sera élevé, plus nous jouirons de la Béatitude éternelle en Dieu ».¹⁷

¹⁶ EV, n°2.

¹⁷ <https://notredamedeboulogne.fr/10-citations-inspirantes-de-carlo-acutis/>.

LES IDÉOLOGIES QUI ONT SAPÉ LA CONCEPTION DE LA VIE

Sœur Charlotte DOMINI

INTRODUCTION

Tout le monde connaît bien l'histoire de la grenouille qui prend son bain dans une casserole sur le feu, la température monte, monte et la grenouille ne s'aperçoit pas qu'elle est tout bonnement en train de cuire avant de terminer en bouillon de grenouille avant qu'elle ait pu dire crôa que ce soit... Cette petite image en avant-propos d'un sujet aussi sérieux explique en réalité comment notre conscience peut s'endormir très facilement lorsqu'elle est baignée dans un environnement progressivement nocif. Si l'on plonge la grenouille directement dans l'eau bouillante, celle-ci bondirait, mais elle ne s'aperçoit de rien lorsque l'eau bout petit à petit... Comment des courants de pensée, qui quelques décennies plus tôt étaient encore considérés comme marginaux et absurdes, sont-ils devenus monnaies courantes ou plutôt « pensée » courante ? Quels sont les fondements philosophiques qui ont conduit à la mentalité mortifère de notre société contemporaine ? Comment en est-on arrivé à accepter et à légaliser les pires injustices et les pires attentats contre la dignité humaine dans une société qui se targue d'être « civilisée » ?

Pour répondre à toutes ces questions nous allons procéder comme le médecin. Notre société souffrant d'un mal inquiétant, il nous faut déceler les symptômes par une auscultation minutieuse. Nous pourrions ensuite poser un diagnostic détaillé en expliquant les multiples maux dont elle est atteinte, nous chercherons aussi à donner les causes et origine de ces maux. Enfin, rassurons bien notre patient : il ne s'agit pas d'une maladie incurable, bien que mortelle si elle n'est pas soignée, aussi pourrions-nous lui apporter les remèdes que nécessite son état (nous laisserons ce soin à d'autres enseignements de la session). Notre auscultation consistera en un petit état des lieux : tout d'abord en brochant un tableau historique de la conception de la vie au cours du temps. Puis nous nous pencherons sur les symptômes de notre monde contemporain : quelle attitude ont nos contemporains face à la vie ? Quels ont été les changements de mentalité, les changements culturels qui ont pu conduire à promouvoir ce qui quelques décennies plus tôt était condamné ? Nous pointerons du doigt les nombreux virus dont elle est atteinte tels que : le matérialisme et l'uti-

litarisme, le rationalisme, l'athéisme, l'hédonisme, l'existentialisme et l'individualisme. Ces virus ont tous une cause profonde fondamentale : la perte du sens de la transcendance, du sens de Dieu.

I. AUSCULTATION : LE RESPECT DE LA VIE DANS L'HISTOIRE

A. L'antiquité

Dans l'antiquité nous savons que l'avortement et l'infanticide se pratiquaient : nous avons certains textes faisant référence à l'infanticide de petites filles ou d'enfants difformes. Avec le christianisme, ces exactions ont peu à peu disparu avec une évolution des mœurs liées à la Foi (pas de divorce, promotion de la chasteté, des vertus...). Citons deux textes des premiers siècles (*l'épître à Diognète* et *l'Apologeticum* de Tertullien) qui nous parlent des chrétiens :

Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. [...]. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés¹.

Et Tertullien :

Quant à nous l'homicide nous étant défendu une fois pour toutes, il ne nous est pas permis de faire périr l'enfant conçu dans le sein de sa mère alors que l'être humain continue à être formé par le sang. C'est un homicide anticipé que d'empêcher de naître et peu importe qu'on arrache la vie après la naissance ou qu'on la détruise au moment où elle naît, c'est un homme déjà ce qui doit en devenir un, de même tout fruit est déjà dans le germe.

« Les chrétiens n'abandonnent pas leur nouveau-né » et « l'homicide nous est défendu² » : par ces deux phrases est sous-entendue une pratique connue par les païens !³

¹ *Epître à Diognète* (I^{er} siècle).

² TERTULLIEN, *Apologeticum* (197 ap. J.-C.).

³ L'avortement qui était courant dans l'Antiquité gréco-romaine (Platon, *Théétète*, 149d ; Hippocrate, *Des Chairs*, 19 ; cf. Gourevitch, 1984, p. 220), une période où la notion de personne est encore absente des textes. Platon était favorable à l'avortement et aux infanticides des nouveau-nés malformés (*La République*, V, 461c) en raison de leur inutilité et de leur nuisance pour la Cité. Cette recommandation concernait aussi les enfants nés de parents de catégorie inférieure qui, dans l'intérêt de la Cité, ne devaient pas être en surnombre. Selon Aristote, l'avortement devait avoir lieu au début de la grossesse car à partir de quarante jours le fœtus commence à sentir et à se mouvoir donc à être vivant (*La Politique*, VII, 7, 1335b22-26 et VII, 16,

B. L'apport de la civilisation chrétienne

La civilisation christianisée a abandonné ces pratiques abominables, et on a pu le voir pour d'autres sociétés. Pensons notamment au Mexique, lorsque Notre-Dame est apparue à Guadalupe, il y avait des massacres d'enfants offerts aux idoles ! Avec la progression du christianisme, ces massacres ont pris fin. Dans la société occidentale chrétienne, l'avortement était puni, vu comme un crime⁴. Le christianisme a su modifier les mentalités et purifier les mœurs. Dès saint Paul nous le voyons avec l'esclavage, bien qu'ouvertement il ne soit pas dit « abolissons l'esclavage », il manifeste que l'homme en devenant chrétien devient libre : « Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur [...]. Quelqu'un a payé le prix de votre rachat, ne devenez pas l'esclave des hommes. » (1 Co 7, 22-23) Mais c'est avant tout dans l'évangile que ce message est enraciné : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils lui, y demeure toujours. Dès lors, si c'est le Fils qui vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jn 8, 36). Puis il en fut de même pour le divorce : « Ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas. » (Mc 10, 9). Sans compter tout ce que firent les moines, religieux et religieuses au cours de l'Histoire pour l'éducation, le soin des pauvres et des malades, tout pour contribuer au bien de l'homme dans tout ce qu'il est : corps, âme, esprit.

Plus proches de nous dans l'Histoire, nous pouvons remarquer ces grands chrétiens défenseurs de la vie tels Jérôme Lejeune, scientifique et médecin, ou

1335b23 ; *De la Génération des Animaux*, V, 1, 778b32-34). Tant que l'embryon ne sent pas, l'avortement peut avoir lieu. Pour Aristote, l'avortement devait être réalisé en cas de sur-nombre d'enfants dans une famille, le dépassement du nombre d'enfants entraînant un déficit de patrimoine, puis une hausse de la pauvreté mettant en péril l'équilibre de la Cité (*La Politique*, II 6, 1265b6-12 et II 7, 1266b11-13). Aristote considérait également que les parents ne devaient pas non plus avoir le droit d'élever un enfant malformé. Dans l'Antiquité, l'avortement est toujours envisagé en vertu de ce qui est le plus avantageux pour la Cité et donc comme un devoir de citoyen. Si l'avortement était interdit, ce n'était pas en raison d'un intérêt pour un droit à la vie de l'enfant à naître mais uniquement en vertu de ce que cette interdiction pouvait apporter comme avantage à la Cité (Crahay, 1941, p. 23 ; Val Viljoen, 1959 ; Bernard *et al.*, 1989, p. 186), comme l'équilibre démographique et la paix (Bernard *et al.*, 1989, p. 187) ; ou bien en raison du danger que l'enfant représentait pour la vie de la mère (Bernard *et al.*, 1989, p. 190). D'ailleurs l'avortement ne devient un délit non pas en raison d'une volonté de protéger l'enfant à naître, mais uniquement lorsque cet acte ne respecte pas le droit du père à disposer de sa descendance (Glottz, 1906 ; Crahay, 1941, pp. 10 et 21-22). Le droit de vie du nouveau-né passe en effet par la reconnaissance de son père et sa volonté de l'élever, donc par sa reconnaissance sociale. Dans le cas contraire, l'enfant est « exposé » c'est-à-dire abandonné à son sort. Cf. : <https://encyclo-philo.fr/item/1674>.

⁴ Tout comme le suicide (les suicidés n'étaient pas enterrés au cimetière avec les autres baptisés).

Mère Térésa qui s'est fait porte-parole des enfants à naître et bien sûr Jean-Paul II auteur d'*Evangelium vitæ* !

La vie était sacrée et respectée parce qu'elle était vue comme un don de Dieu. Certes l'Histoire a révélé que les hommes ont toujours été tentés par ces atteintes à la vie et qu'ils ont été commis maintes fois par des hommes, soi-disant chrétiens, mais ils demeuraient condamnables : aujourd'hui ces actes sont légaux et banalisés.

C. La civilisation post-chrétienne

Avec les progrès de la société, de la science, on aurait pu penser que la vie serait davantage protégée. Or L'avortement est devenu un fait banal, on peut y aller plus facilement que chez le dentiste : on s'est habitué et on revendique ce « droit » haut et fort. L'euthanasie poursuit la même voie : s'il n'est pas encore légal, il est bien souvent déjà pratiqué de manière détournée et déjà accepté dans les mentalités... De même pour les idées du *gender* qui sont promues et défendues sans contestation possible. Petit témoignage personnel : lorsque mes parents faisaient leurs études de philosophie, cette théorie n'était pas du tout connue du grand public, elle commençait à naître dans les pays anglo-saxons et aussi asiatiques. Leurs professeurs les avaient avertis « dans quelques années vous verrez, ces idées-là seront largement acceptées et promues ». La réflexion de mes parents aurait été la nôtre : « comment des idées aussi contraires au bon sens pourraient être acceptées par des hommes sensés ? ». Pourtant ces idées sont bel et bien maintenant inoculées dans l'esprit de notre génération. Telle l'eau qui a chauffé petit à petit.

Nous assistons à un paradoxe tout à fait étonnant que souligne saint Jean-Paul II dans l'encyclique *Evangelium vitæ* :

On en arrive ainsi à un tournant aux conséquences tragiques dans un long processus historique qui, après la découverte de l'idée des « droits humains », [...] se trouve aujourd'hui devant une contradiction surprenante : en un temps où l'on proclame solennellement les droits inviolables de la personne et où l'on affirme publiquement la valeur de la vie, le droit à la vie lui-même est pratiquement dénié et violé[...].

D'une part, les différentes déclarations des droits de l'homme [...] montrent [...] la progression d'un sens moral plus disposé à reconnaître la valeur et la dignité de tout être humain [...], sans aucune distinction de race, de nationalité, de religion, d'opinion politique ou de classe sociale.

D'autre part, dans les faits, ces nobles proclamations se voient malheureusement opposer leur tragique négation. [...] Comment accorder ces affirmations [...] avec la multiplication continuelle et la légitimation fréquente des attentats contre la vie humaine ? Où se trouvent les racines d'une contradiction si paradoxale ? [...]

Comment a-t-on pu en arriver à une telle situation ? Jean-Paul II explique ensuite qu'il existe de multiples facteurs à prendre en considération, dont l'un d'eux est l'effondrement de la morale et de ses fondements, ce qui nous préoccupera ce soir. A cela s'ajoutent [d'autres facteurs] : les difficultés existentielles et relationnelles [...], accentuées par la réalité d'une société complexe [...] ⁵.

Que sont ces théories, ces courants de pensée qui ont sapé les fondements de la morale et donc le sens sacré de la vie ? Voilà ce qui nous intéresse, mais voyons au préalable quels sont les symptômes de notre société afin de découvrir les causes profondes de sa maladie, les multiples virus qui provoquent de tels maux. Nous détaillerons ensuite chacun de ses « virus ».

II. LES SYMPTÔMES ALARMANT DE NOTRE SOCIÉTÉ

A. L'éclipse du sens de Dieu et du sens de l'homme : cause fondamentale du déclin

Saint Jean-Paul II faisait ce constat :

En réalité, vivant « comme si Dieu n'existait pas », l'homme perd non seulement le sens du mystère de Dieu, mais encore celui du monde et celui du mystère de son être même. L'éclipse du sens de Dieu et de l'homme conduit inévitablement au matérialisme pratique qui fait se répandre l'individualisme, l'utilitarisme et l'hédonisme [...]. C'est ainsi que les valeurs de l'être sont remplacées par celles de l'avoir. La seule fin qui compte est la recherche du bien-être matériel personnel. La prétendue « qualité de la vie » se comprend essentiellement ou exclusivement comme l'efficacité économique, la consommation désordonnée, la beauté et la jouissance de la vie physique, en oubliant les dimensions les plus profondes de l'existence, d'ordre relationnel, spirituel et religieux. (n°23)

Et il continuait ainsi :

Tout cela explique, au moins en partie, que la valeur de la vie puisse connaître aujourd'hui une sorte d'« éclipse », bien que la conscience ne cesse pas de la présenter comme sacrée et intangible ; on le constate par le fait même que l'on tend à couvrir certaines fautes contre la vie naissante ou à ses derniers instants par des expressions empruntées au vocabulaire de la santé, qui détournent le regard du fait qu'est en jeu le droit à l'existence d'une personne humaine concrète ⁶.

Jean-Paul II pointe donc du doigt le symptôme, le mal dominant : l'éclipse de Dieu et donc de ce qu'est l'homme, qui tombe ainsi dans le matérialisme (ne considérer la vie que sous un aspect matériel en niant l'âme ou l'esprit), l'hédonisme (c'est la recherche du plaisir à tout prix, la jouissance égoïste), l'individua-

⁵ EV, n°18-19.

⁶ *Ibid.*, n°23.

lisme et l'utilitarisme (considérer l'homme seulement du point de vue de son utilité, de ses potentialités pour un rendement économique). Ces maux se tiennent entre eux.

B. Comment se manifeste ce déclin ?

Laissons encore Jean-Paul II nous répondre :

L'homme ne parvient plus à se saisir comme « mystérieusement différent » des autres créatures terrestres ; il se considère comme l'un des nombreux êtres vivants, [...] qui, tout au plus, a atteint un stade de perfection très élevé. Enfermé dans l'horizon étroit de sa réalité physique, il devient en quelque sorte « une chose », et il ne saisit plus le caractère « transcendant » de son « existence en tant qu'homme ». Il ne considère plus la vie comme un magnifique don de Dieu, une réalité « sacrée » confiée à sa responsabilité [...]. Elle devient tout simplement « une chose » qu'il revendique comme sa propriété exclusive, qu'il peut totalement dominer et manipuler.

Ainsi, devant la vie qui naît et la vie qui meurt, il n'est plus capable de se laisser interroger sur le sens authentique de son existence ni d'en assumer dans une véritable liberté les moments cruciaux. Il ne se soucie que du « faire » et, recourant à toutes les techniques possibles, il fait de grands efforts pour programmer, contrôler et dominer la naissance et la mort. Ces réalités, expériences originaires qui demandent à être « vécues », deviennent des choses que l'on prétend simplement « posséder » ou « refuser ».

Du reste, lorsque la référence à Dieu est exclue, il n'est pas surprenant que le sens de toutes les choses en soit profondément altéré, et que la nature même, n'étant plus « mater », soit réduite à un « matériau » ouvert à toutes les manipulations. Il semble que l'on soit conduit dans cette direction par une certaine rationalité technico-scientifique, prédominante dans la culture contemporaine, qui nie l'idée même que l'on doive reconnaître une vérité de la création ou que l'on doive respecter un dessein de Dieu sur la vie. (EV 17)

Nous reconnaissons cela dans les choix « écologistes » de nos contemporains qui préfèrent ne pas avoir d'enfants à cause de la surpopulation et de la pollution. Pire encore, qui refusent la venue d'un enfant par « confort » parce qu'ils ne pourront plus partir en voyage, parce que leur carrière est en jeu, ou tant d'autres raisons qui manifestent l'individualisme et l'hédonisme. Ces choix personnels sont encouragés par des raisons économiques utilitaristes soutenues par des idéologies mortifères et une culture individualiste et hédoniste. Nous sommes dans ce que Jean-Paul II appelle « structure de péché ». Voici ce qu'il disait encore :

En réalité, si de nombreux et graves aspects de la problématique sociale actuelle peuvent [...] parfois atténuer chez les individus la responsabilité personnelle, il n'en est pas moins vrai que nous sommes face à une réalité plus vaste, que l'on peut

considérer comme une véritable structure de péché, caractérisée par la prépondérance d'une culture contraire à la solidarité, qui se présente dans de nombreux cas comme une réelle « culture de mort ». Celle-ci est activement encouragée par de forts courants culturels, économiques et politiques, porteurs d'une certaine conception utilitariste de la société. (EV 12)

L'homme conçoit donc la vie d'une façon purement matérielle, supprimant ainsi toute référence à une transcendance. Il ne se pose plus de question sur le sens de sa vie ou de sa mort, il évince toute spiritualité pour ne jurer que par la science et l'utile. Cette vision de l'homme altère nécessairement sa vision de la liberté et ses relations aux autres : l'homme veut maîtriser, se maîtriser. Jean-Paul II parle d'une attitude « prométhéenne » de l'homme qui joue au maître de la vie et de la mort⁷.

Après ce panorama de l'état moral de notre monde moderne, voyons les racines idéologiques de ces maux et comment nous pourrions inverser le courant. Bien sûr il ne serait pas possible en cet enseignement de donner la liste exhaustive des courants d'idées, nous nous cantonnerons au XIX^e siècle.

III. LE DIAGNOSTIC : LES VIRUS PROVOCATEURS DES MAUX DE NOTRE SOCIÉTÉ

A. Le matérialisme⁸ et l'utilitarisme

Le matérialisme, vous l'avez compris, consiste à ne considérer l'existence que sous l'aspect « matériel », c'est-à-dire en niant la réalité spirituelle (l'âme, l'esprit mais aussi la liberté, et fondamentalement, Dieu !). Cette conception de l'existence a plusieurs racines. C'est surtout au XIX^e siècle qu'apparaissent plusieurs théories qui vont s'enraciner dans les mentalités. Nous avons Charles Darwin (1809-1882) et Karl Marx (1818-1883). Ces deux noms ont profondément marqué l'histoire de la pensée.

Darwin (il n'est sûrement pas utile de vous présenter ce biologiste renommé) en publiant en 1862 son *De l'origine des espèces*, sort du cadre uniquement scientifique pour proposer une philosophie clairement opposée à la religion : une philosophie du « progrès » qui nie toute transcendance. Sa thèse de départ s'appuie sur des faits qu'il constate : il y a des variations au sein d'une même espèce (dues au cadre, au climat, etc.) et une sélection naturelle (une « lutte »

⁷ EV, n°15 : « [...] dans l'ensemble du contexte culturel, ne manque pas non plus de peser une sorte d'attitude prométhéenne de l'homme qui croit pouvoir ainsi s'ériger en maître de la vie et de la mort, parce qu'il en décide, tandis qu'en réalité il est vaincu et écrasé par une mort irrémédiablement fermée à toute perspective de sens et à toute espérance. »

⁸ Voir F. LAGUENS, *Science et Foi, les grandes controverses*, Artège, 2024.

naturelle dans laquelle l'être le plus fort, le plus adapté, gagne). Jusque-là, rien qui ne soit condamnable. C'est ensuite que Darwin cesse d'être un biologiste pour devenir un « théoricien de la pensée ». Jean-Paul II dénoncera en cela un problème de délimitation des sciences (est-ce à la biologie de dire si l'homme est doté d'un esprit ou pas ?). Il va vouloir appliquer cette théorie à l'homme dans un ouvrage intitulé *De la filiation de l'homme*. C'est de là que nous vient l'idée quasi universellement admise et enseignée dans nos manuels scolaires que l'homme descend du singe ! Il y explique que l'homme n'est qu'un être « matériel », un être « évolué ». Il n'est pas le fruit d'un acte créateur mais d'un long processus évolutif. Il porte ainsi le discrédit sur la Révélation, lui opposant la science comme seule vérité (la révélation chrétienne serait alors irrationnelle). Pour Darwin, le comportement moral de l'homme s'explique aussi matériellement : ce sont des instincts sociaux qui sont un avantage important pour la survie d'un groupe. Ainsi, la solidarité est-elle le fruit le plus mur de l'évolution ! Il ne s'agit pas d'esprit ou de quelque chose qui transcende la matière mais un processus de la nature. Selon Charles Darwin, il y a donc une différence de degré et non de nature entre « l'esprit » de l'homme et « l'esprit » animal. Même si Darwin ne déclare pas ouvertement être « matérialiste », sa pensée y conduit sûrement. Ce qui ne signifie pas que penser l'évolution conduit nécessairement au matérialisme.

Cette conception de la réalité a conforté le matérialisme athée de Karl Marx. Pour Karl Marx, la théorie de la lutte des classes est bien en accord avec la découverte de Darwin sur la sélection naturelle du plus fort qui survit et du plus faible qui est éliminé. Il va pousser extrêmement loin le matérialisme : pour lui, l'Histoire même ne s'explique que par des causes matérielles, l'homme est « matière historique ». Tout est aussi idéologique (la politique, la religion, etc. sauf sa philosophie bien sûr !). Ainsi il faut tout renverser et ne s'appuyer que sur une chose, la seule qui ne soit pas idéologique : la science, et la science marxiste qui plus est ! Seul le discours scientifique est acceptable car il n'est pas une opinion et s'appuie sur des « preuves ». Comment ne pas reconnaître ici la « pensée courante » de notre temps qui ne jure que par ce qui est « scientifiquement prouvé » ? Ce matérialisme théorique et pratique conduit nécessairement à l'athéisme mais aussi à l'utilitarisme : l'homme considéré comme matériau est ainsi réduit à son « utilité » ou son « inutilité ». On comprend alors qu'un homme « inutile » ne rapporte rien, mais au contraire est un poids pour la société, il est donc à éliminer. Cette théorie utilitariste est tributaire d'un monde qui fonctionne sur l'économie et le profit et qui étouffe sa conscience morale pour les richesses matérielles, le bien-être matériel.

Le matérialisme a pour conséquence directe l'individualisme et l'hédonisme, c'est ce que nous allons voir maintenant.

B. L'existentialisme athée et l'hédonisme

Le matérialisme pratique s'accompagne de ces autres perversions de l'homme : la pensée *existentialiste* (qui est une forme d'individualisme) et l'*hédonisme*. L'homme considéré uniquement sous son aspect « matériel » est réduit à un « corps » dont il peut jouir et disposer. Nous pouvons ici parler de Jean-Paul Sartre (1905-1980) et Sigmund Freud (1856-1939).

L'individualisme a pris son essor lors de la Révolution de mai 68 et a trouvé écho dans la pensée de Jean-Paul Sartre. Ce dernier a fortement encouragé la « révolution » de mai 68 (il avait à ce moment-là 67 ans). Ce mouvement est encore un signe symptomatique du bouleversement culturel dont nous subissons toujours les conséquences. Jean-Paul Sartre légitimait ainsi les violences de mai 68 : « La violence est la seule chose qui reste, quel que soit le régime, aux étudiants qui sont jeunes, qui pensent qu'ils ne sont pas encore entrés dans le système que leur ont fait leurs pères, et qui ne veulent pas y entrer ». Avec le fameux « il est interdit d'interdire », nous comprenons le ton de cette « révolution » : nous ne voulons pas de ce que nous ont transmis nos parents, nous voulons nous faire « nous-mêmes », nous voulons être libres. Cette nouvelle conception de la liberté est celle partagée par Sartre. Pour lui, la liberté de l'homme est absolue, « je choisis ce que je suis, ce que je veux être », c'est moi qui me fais. « Tu m'as créé libre et je ne retournerai pas sous ta loi » disait-il en parlant à Dieu. C'est ce qu'on appellera l'existentialisme athée qui consiste à nier le donné de la nature en prônant le primat de la liberté. Cette conception de la liberté est bel et bien la base de la promotion du changement de genre ! Voici ce que Jean-Paul II disait des conséquences d'une telle déformation de la liberté :

Avec cette conception de la liberté, la vie en société est profondément altérée. Si l'accomplissement du moi est compris en termes d'autonomie absolue, on arrive inévitablement à la négation de l'autre, ressenti comme un ennemi dont il faut se défendre. La société devient ainsi un ensemble d'individus placés les uns à côté des autres, mais sans liens réciproques : chacun veut s'affirmer indépendamment de l'autre, ou plutôt veut faire prévaloir ses propres intérêts. [...] Ainsi disparaît toute référence à des valeurs communes et à une vérité absolue pour tous [...]. Alors, tout est matière à convention, tout est négociable, même le premier des droits fondamentaux, le droit à la vie ». Ces droits fondamentaux que chacun peut découvrir dans sa conscience, sont étouffés par le relativisme moral. (EV, n°20)

De plus, au niveau politique, cela se traduit par une démocratie déviée qui décide sur la majorité et non plus sur la vérité absolue. C'est que souligne ensuite saint Jean-Paul II :

De fait, c'est ce qui se produit aussi dans le cadre politique proprement dit de l'Etat : le droit à la vie originel et inaliénable est discuté ou dénié en se fondant sur un vote parlementaire ou sur la volonté d'une partie – qui peut même être la majorité – de la population. C'est le résultat néfaste d'un relativisme qui règne sans rencontrer d'opposition : le « droit » cesse d'en être un parce qu'il n'est plus fermement fondé sur la dignité inviolable de la personne mais qu'on le fait dépendre de la volonté du plus fort. Ainsi la démocratie, en dépit de ses principes, s'achemine vers un totalitarisme caractérisé. Tout semble se passer dans le plus ferme respect de la légalité, au moins lorsque les lois qui permettent l'avortement ou l'euthanasie sont votées selon les règles prétendument démocratiques. En réalité, nous ne sommes qu'en face d'une tragique apparence de légalité [...]. (EV, n°20)

La jeunesse de mai 68 se veut libre et c'est aussi l'heure de la « révolution sexuelle » : désormais, pilule, avortement, libertinage, etc. qui deviennent le sujet des revendications principales. Ces idées sont confortées par une théorie scientifique : la psychanalyse de Freud. Celui-ci, avec Karl Marx et Friedrich Nietzsche, est qualifié par le philosophe Paul Ricœur de « maître du soupçon ». En effet, ils ont une vision absolument pessimiste de l'homme. Les théories de Freud, dans lesquelles je n'entrerai pas en détail, réduisent l'homme à un animal aux instincts pervers. Freud par sa théorie de la libido et du refoulement réduit l'homme à la dimension de la recherche du plaisir. Cette recherche du plaisir est ce qu'on appelle l'hédonisme et est une conséquence directe du matérialisme : seul le corps a une valeur, le bien que je cherche est donc celui de mon corps, le plaisir immédiat. Pour Freud cette recherche est « refoulée » dans l'inconscient car non conforme à la morale ou à la société, d'où des symptômes névrotiques ou autres maladies psychique (l'homme refoulant ses désirs est un homme inconsciemment contrarié en souffrance...). Aujourd'hui la pornographie et la promotion effrénée des idées LGBTQ ne sont que la conséquence d'une complaisance morbide dans ces théories pseudo-scientifiques. Les actes homosexuels trouvent chez Freud une légitimité dite « scientifique » qui n'autorise pas un discours opposé !

C. Athéisme et wokisme

Terminons par les idées athées et *woke* qui engendrent le nouveau paganisme que nous connaissons. Friedrich Nietzsche (1844-1900), parfois appelé « l'athée de rigueur » inspira l'existentialisme athée. Il est l'auteur de cette phrase bien connue : « Dieu est mort ». Pour lui le christianisme est une morale de l'homme faible, du ressentiment. Or il faut être, selon lui, un homme « fort »,

la morale des *forts* exalte la puissance, c'est-à-dire l'égoïsme, ou plaisir d'être soi, la fierté, l'activité libre et heureuse. Un homme fort qui n'a besoin de personne : « ni Dieu, ni maître ». Aujourd'hui les wokistes se considèrent héritiers de Nietzsche. On parle des *woke*, des éveillés, car les membres de ce mouvement estiment en quelque sorte avoir reçu une lumière : celle qui permet de voir les injustices sociales. Cette nouvelle conscience des injustices qu'ils dénoncent, le mouvement la fonde sur des prétendues découvertes modernes, scientifiques et philosophiques.

En conséquence, il faudrait lutter contre toute forme d'autorité, car tout ne serait qu'une manière déguisée d'étendre une emprise néfaste. Dans la ligne de ceux que nous avons énoncés précédemment, nous retrouvons l'idée que, pour protéger l'individu, sa raison, son développement, sa liberté, il doit se couper de tout héritage, de toute autorité.

Le wokisme s'appuie sur deux théories anthropologiques (la théorie du genre et la théorie critique de la race), une théorie politique et une philosophie de la connaissance.

En plus des deux théories anthropologiques, on pourrait en ajouter un bon nombre : le féminisme, la défense des animaux, l'écologie, etc.

CONCLUSION : ALLER À CONTRE-COURANT... !

Nous ne voudrions pas terminer cet enseignement en restant dans les courants négatifs, la suite de la session vous donnera des clés pour aller à contre-courant. Nous pouvons d'ores et déjà dire certains points essentiels qui vous permettront de garder la tête hors de l'eau. Si nous reprenons notre petite histoire de grenouilles du début : soyons fiers d'être des grenouilles de bénitier, car au moins, cette eau-là on ne nous la fera pas bouillir ! Dans cet environnement sain(t), nous ne risquons pas d'être contaminés par une mentalité mortifère, nous ne risquons pas de finir en bouillon de grenouille. La lumière de notre Foi doit sans cesse éclairer nos choix et nous aider à percevoir les dangers de ces courants, dont nous n'avons pas pu dresser la liste exhaustive. Le matérialisme, qui sape la conception de la vie car elle en retranche le caractère spirituel, donc sa plus haute dignité (ce qui fait de nous des êtres libres et capables de Dieu), peut être combattu par la raison et notre Foi en Dieu Créateur et Providence. Ce dont Frère Clément-Marie nous parlera demain. Nous devons témoigner de l'existence de l'âme spirituelle et des valeurs spirituelles de la vie. Ne pas avoir peur de se poser des questions sur le sens de notre vie et de notre mort ! Contre la culture hédoniste et individualiste, opposons les béatitudes des pauvres de cœurs et des cœurs purs. Manifestons de la gratuité, de

la serviabilité dans nos milieux de travail, montrons que le bonheur ne consiste pas dans le « faire » ou l'« avoir » mais dans l'« être » : très concrètement prenons soin de nos propres grands-parents, prenons soin des malades, n'en ayons pas peur et posons-nous les vraies questions : qu'est-ce qui me rendra vraiment heureux ? N'est-ce pas la qualité de mes relations ? Contre le wokisme qui refuse toute autorité et qui revendique toute sorte de prétendus droits, soyons convaincus que ce que fit Saint François d'Assise en son temps peut être renouvelé dans le nôtre : choisir une vie évangélique dans sa radicalité, sa fraîcheur, sa joie, sa vérité enthousiasmante qui exige seulement de nous d'approfondir sans cesse ce que Jésus nous a annoncé et qui ne cesse jamais d'être une Bonne Nouvelle !

Au lendemain de l'assassinat de Charlie Kirk, tout ce que nous venons de dire ne doit pas nous décourager : les idéologies mortifères n'auront pas le dernier mot tant que la conscience vivante de l'homme demeure ouverte à la lumière divine. Indépendamment de tout parti-pris politique, Charlie Kirk en est un témoin courageux et son exemple portera très certainement du fruit pour le réveil des consciences car beaucoup de jeunes, comme vous, ont soif d'autre chose, de vérité. S'il y a des courants néfastes influents ; il peut aussi y avoir des courants pro-vie influents qui peuvent changer le cours de la pensée. Jean-Paul II nous encourage dans ce sens :

Cependant, toutes les influences et les efforts pour imposer le silence n'arrivent pas à faire taire la voix du Seigneur qui retentit dans la conscience de tout homme ; car c'est toujours à partir de ce sanctuaire intime de la conscience que l'on peut reprendre un nouveau cheminement d'amour, d'accueil et de service de la vie humaine. (EV, n°24)

DIEU CRÉATEUR, L'HOMME CRÉATURE

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

Commençons cette brève présentation par un petit sondage. La question est simple : « Qui parmi nous a décidé d'exister ? » Personne. Nous pouvons donc partir de ce premier constat établi par une statistique incontestable : 100 % des hommes ont *reçu* leur existence, la tiennent d'un autre qu'eux-mêmes. Cette existence est un don. D'où vient ce don, ultimement ? Comment puis-je être libre, puisque, de fait, je n'ai pas choisi d'exister ? L'existence d'un Créateur n'est-elle pas le signe qu'une puissance, au-dessus de nous, nous asservit ou nous écrase ? Que dit-elle alors de la dignité de l'homme ?

Pour apporter certains éléments de réponse à ces questions, nous partirons de la foi de l'Église. En mathématiques, il y a deux façons de résoudre un problème : soit l'on cherche jusqu'à trouver la solution, et l'on vérifie ensuite si celle-ci est vraiment juste ; soit l'on part d'une solution qui nous a été préalablement donnée, et l'on procède à partir de celle-ci à la démonstration pour vérifier l'exactitude du résultat. C'est ainsi que nous allons procéder. Précisons donc d'emblée que ce qui nous intéresse ici n'est pas de « prouver » l'existence d'un Dieu créateur – ce qui a certainement un grand intérêt et pourra faire l'objet d'autres enseignements – mais de montrer ce que la foi en Dieu créateur apporte à l'homme, et en particulier à l'homme contemporain.

Ainsi, dans une première partie, nous exposerons la foi de l'Église en Dieu créateur. Puis nous verrons ce que cette foi nous dit sur la condition de créature de l'homme. Enfin, nous en déduirons quelques conséquences pour notre vie.

I. DIEU, CRÉATEUR

Commençons donc par faire un bref tour d'horizon de la foi catholique sur Dieu créateur.

A. « Je crois en Dieu... créateur du ciel et de la terre... »

Nous célébrons en cette année 2025 les 1700 ans du concile de Nicée, lequel a donné à l'Église le symbole de Nicée, qui sera complété à Constantinople

en 381, et commence ainsi : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. »

Le *Catéchisme de l'Église catholique* nous enseigne que « La création est le *fondement* de tous les desseins salvifiques de Dieu, le commencement de l'histoire du salut qui culmine dans le Christ. »¹ La Lettre aux Hébreux révèle : « Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par une parole de Dieu, de sorte que ce que l'on voit provient de ce qui n'est pas apparent » (He 11, 3).

Nous connaissons les premiers mots de la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (Gn 1, 1). Le *Catéchisme* commente ce verset en soulignant qu'il affirme déjà trois choses essentielles : « le Dieu éternel a posé un commencement à tout ce qui existe en dehors de lui. Lui seul est créateur (le verbe "créer" – en hébreu "*bara*" – a toujours pour sujet Dieu). La totalité de ce qui existe (exprimé par la formule « le ciel et la terre ») dépend de Celui qui lui donne d'être. »²

Et à partir de la Parole de Dieu, le *Catéchisme* rappelle que la Création est « l'œuvre commune de la Trinité »³ : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Tout ce que Dieu a créé est bon. Chaque jour de la création s'achève par ces mots : « Et Dieu vit que cela était bon. » Le concile Vatican II enseigne que « c'est en vertu de la création même que toutes les choses sont établies selon leur consistance, leur vérité, leur excellence propre avec leur ordonnance et leurs lois spécifiques. »⁴

Dans la création l'homme tient une place unique. Cela ressort des mots de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Gn 1, 27). Et encore, après le sixième jour, jour de la création de l'homme : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était *très bon* » (Gn 1, 31).

Le *Catéchisme* souligne quatre caractéristiques spécifiques de la création de l'homme par rapport à toutes les autres créatures visibles : il est à l'image de Dieu ; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel ; il est créé homme et femme ; Dieu l'a établi dans son amitié. Le *Catéchisme* ajoute : « De toutes les créatures visibles, seul l'homme est capable de connaître et d'aimer son Créateur ; il est la seule créature sur terre que Dieu a

¹ *Catéchisme de l'Église catholique* (= CEC), n°280.

² *Ibid.*, n° 290.

³ *Ibid.*, n°292.

⁴ *Gaudium et spes*, n°36.

voulue pour elle-même ; lui seul est appelé à partager, par la connaissance et l'amour, la vie de Dieu. C'est à cette fin qu'il a été créé, et c'est là la raison fondamentale de sa dignité.⁵ Ainsi, la création de l'homme par Dieu donne à l'homme une dignité supérieure et inaliénable, inhérente à sa nature. Il est une *personne*, à l'image et à la ressemblance de Dieu, appelée à vivre éternellement dans l'amour des personnes divines.

C'est pourquoi « la catéchèse sur la Création revêt une importance capitale. Elle concerne les fondements mêmes de la vie humaine et chrétienne : car elle explicite la réponse de la foi chrétienne à la question élémentaire que les hommes de tous les temps se sont posée : « D'où venons-nous ? » « Où allons-nous ? » « Quelle est notre origine ? » « Quelle est notre fin ? » « D'où vient et où va tout ce qui existe ? » Les deux questions, celle de l'origine et celle de la fin, sont inséparables. Elles sont décisives pour le sens et l'orientation de notre vie et de notre agir. »⁶

B. L'oubli de la doctrine de la création

La création est un sujet délicat. On constate qu'il a presque disparu de la prédication et de la catéchèse. Pourquoi ? Beaucoup en réalité sont gênés car, n'étant pas très sûrs de leur foi, ils sont complexés devant les discours de « la science ». Le cardinal Ratzinger rapportait : « Un théologien a pu dire que la création était devenue une notion dépourvue de bases réelles. »⁷ Et ailleurs : « On tend ensuite à mettre de côté ce problème du Dieu Créateur parce qu'on craint (et on voudrait donc éluder) les problèmes soulevés par le rapport entre la foi dans la Création et les sciences naturelles, à commencer par les perspectives ouvertes par les théories de l'évolution. Ainsi, il y a de nouveaux textes destinés à la catéchèse qui partent non plus d'Adam, au début du livre de la Genèse, mais qui partent de la vocation d'Abraham ou de l'Exode. On se concentre donc seulement sur l'histoire, en évitant de se confronter avec l'être. »⁸

Par ailleurs, on estime – à tort – que la foi est du domaine de l'âme, de l'esprit, et qu'elle n'a pas à voir avec la matière. Ainsi, on relègue Dieu dans le domaine des idées. Dans sa conférence à Paris et à Lyon en 1983, Joseph Ratzinger expliquait : « On tend aujourd'hui à éviter la difficulté partout où le message de la foi nous met en présence de la matière, et à s'en tenir à une perspective symbolique : cela commence avec la création, continue avec la naissance virgi-

⁵ CEC., n°356.

⁶ *Ibid.*, n° 282.

⁷ J. RATZINGER, *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, Fayard, 1986, p. 14.

⁸ J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, Fayard, 1985, p. 89-90.

nale de Jésus et sa Résurrection, finit avec la présence réelle du Christ dans le pain et le vin consacrés, avec notre propre résurrection et avec la parousie du Seigneur. »⁹

Or, dans le mystère de la création, il s'agit du premier verset de la Bible, du premier article du Credo – bref, du fondement de la foi ! Toute la Parole de Dieu, la liturgie, la prière de l'Église sont imprégnées, pétries de ce mystère de la création. Aussi le futur Benoît XVI peut-il conclure : « Ce n'est certes pas par hasard que le Symbole des apôtres commence en proclamant : "Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre". Cette foi primordiale en Dieu créateur (un Dieu qui soit vraiment Dieu) constitue comme le clou auquel sont suspendues toutes les autres vérités chrétiennes. Si l'on hésite là-dessus, tout le reste s'effondre. »¹⁰ De fait, Jean-Paul II fera, au début de son pontificat, un cycle de catéchèses de plusieurs années sur la création, et sur le livre de la Genèse qu'il commentera très longuement.

II. L'HOMME EST UNE CRÉATURE

Nous ne pouvons qu'éprouver une grande admiration devant ce mystère ! Louis Pasteur disait : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Et Joseph Ratzinger affirmait : « Aujourd'hui encore, la foi n'est pas quelque chose d'irréel. Elle est toujours raisonnable. »¹¹

A. « Merveille que je suis ! »

L'homme est une créature admirable ! Le psalmiste s'exclame : « Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis : étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait » (Ps 138, 14). En réalité, l'homme est une créature tellement admirable qu'il ne se comprend pas lui-même, et ne parvient pas à connaître tous les secrets qu'il recèle. Rappelons à titre d'exemple cette description du Professeur Jérôme Lejeune :

⁹ J. RATZINGER, *Conférence sur les sources de la foi et la transmission de la foi*, 1983, II, 3, b (on peut trouver le texte de cette conférence ici : https://files.fmnd.org/PDF/conf_ratzinger_1983.pdf). Cf. aussi J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, op. cit., p. 90 : « De fait, il semble vraiment qu'une certaine théologie ne croie plus en un Dieu qui puisse entrer dans les profondeurs de la matière ; c'est comme un retour à l'indifférence, quand ce n'est pas l'horreur de la Gnose pour la matière. De là des doutes sur les aspects "matériels" de la révélation, comme la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, la virginité de Marie, la résurrection concrète et réelle de Jésus, la résurrection des corps promise à tous à la fin de l'histoire. »

¹⁰ J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, op. cit., p. 90.

¹¹ J. RATZINGER, *Au commencement*, op. cit., p. 27.

Vous avez dans votre boîte crânienne à peu près 11 milliards de cellules, c'est des millions de fois plus que dans les plus gros ordinateurs de la NASA. Mais le câblage qui relie vos cellules cérébrales est constitué de fils extraordinairement fins, qu'on ne voit même pas au microscope ordinaire, et qui sont des spirales jointives pour faire des sortes de petits tuyaux que nous appelons les neurotubules, et que nous arrivons à voir au microscope électronique. Et ce câblage qui se trouve à votre disposition, qui est la machine que vous utilisez pour comprendre le monde, ce câblage mesure à peu près d'ici à la lune et retour. Vous avez de l'ordre de 4 000 kilomètres de câble à votre disposition !¹²

En réalité, l'homme – comme le monde – est le fruit de l'acte créateur d'une intelligence supérieure. Albert Einstein disait : dans les lois de la nature « se manifeste une raison si supérieure que toute la rationalité de la pensée et du vouloir humains semblent, par comparaison, être un reflet absolument insignifiant. »¹³

Mais cette intelligence supérieure est une raison qui aime l'homme : toutes les conditions dans l'univers sont réunies pour la vie de l'homme. C'est ce que l'on appelle le principe anthropique.

B. Dieu créateur de la vie

L'homme reçoit l'existence ; il ne se la donne pas. Il est donc *par nature* dans une attitude de *réception*, et ce dès le premier instant de sa conception. Il reçoit tout d'abord la vie biologique. Il la reçoit, bien sûr, de ses parents. Puisque Talleyrand disait : « Si cela va sans le dire, cela ira encore mieux en le disant », précisons donc qu'il reçoit la vie *d'un homme et d'une femme*. Il ne peut pas en être autrement. C'est la condition *sine qua non* de la fécondité. Mais l'homme et la femme qui lui donnent la vie n'en sont pas la source : ils n'en disposent pas eux-mêmes. Eux aussi ont *reçu* l'existence. Ainsi, la vie biologique elle-même de l'homme vient, ultimement, du Créateur.

D'autre part, s'ils transmettent la vie, les parents ne peuvent donner l'âme spirituelle. Jean-Paul II disait : « si le corps humain tient son origine de la matière vivante qui lui préexiste, l'âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu. »¹⁴ C'est le Créateur qui seul donne la vie surnaturelle, la vie divine, la grâce sanctifiante. Comme l'enseigne Jean-Paul II, « la vie que Dieu offre à

¹² http://www.fondationlejeune.org/index.php?option=com_content&task=view&id=77&Itemid=71 (Conférence du Professeur Jérôme LEJEUNE).

¹³ Cité par J. RATZINGER, *Au commencement*, op. cit., p. 33.

¹⁴ JEAN-PAUL II, *Message aux membres de l'assemblée plénière de l'Académie pontificale des sciences*, 22-10-1996.

l'homme *est un don par lequel Dieu fait participer sa créature à quelque chose de lui-même.* »¹⁵ Et plus haut dans l'encyclique *Evangelium vitæ* il écrit :

C'est pourquoi, lorsque disparaît le sens de Dieu, le sens de l'homme se trouve également menacé et vicié, ainsi que le Concile Vatican II le déclare sous une forme lapidaire : « La créature sans son Créateur s'évanouit... Et même, la créature elle-même est entourée d'opacité, si Dieu est oublié ». L'homme ne parvient plus à se saisir comme « mystérieusement différent » des autres créatures terrestres ; il se considère comme l'un des nombreux êtres vivants, comme un organisme qui, tout au plus, a atteint un stade de perfection très élevé. Enfermé dans l'horizon étroit de sa réalité physique, il devient en quelque sorte « une chose », et il ne saisit plus le caractère "transcendant" de son « existence en tant qu'homme ». Il ne considère plus la vie comme un magnifique don de Dieu, une réalité "sacrée" confiée à sa responsabilité et, par conséquent, à sa protection aimante, à sa "vénération". Elle devient tout simplement « une chose » qu'il revendique comme sa propriété exclusive, qu'il peut totalement dominer et manipuler¹⁶.

Ainsi, la négation de l'existence du Créateur – et corrélativement la négation de la condition de créature de l'homme – met en péril sa dignité. Jean-Paul II, devant l'académie pontificale des sciences, dressait ce constat : « les théories de l'évolution qui, en fonction des philosophies qui les inspirent, considèrent l'esprit comme émergeant des forces de la matière vivante ou comme un simple épiphénomène de cette matière sont incompatibles avec la vérité de l'homme. Elles sont d'ailleurs incapables de fonder la dignité de la personne. »¹⁷ En effet, comment fonder sérieusement la dignité d'un être apparu par hasard, au gré d'évolutions aveugles de la matière ?

Joseph Ratzinger soulignait que développer de nouveau la doctrine de la création devait être « considéré comme une des tâches les plus pressantes de la théologie d'aujourd'hui. » Et il ajoutait : « Nous devons montrer de nouveau ce que cela signifie que le monde ait été créé « avec sagesse », et que l'acte créateur de Dieu est fondamentalement autre chose que le déclenchement d'une « explosion primordiale ». »¹⁸ Car

la grandeur de l'homme ne consiste pas dans l'autonomie mesquine d'un nain se proclamant maître tout-puissant, mais dans le fait que sa nature est ouverte à une sagesse supérieure, à la vérité elle-même. Alors il apparaîtra que l'homme est d'autant plus grand qu'il est plus capable de percevoir le message profond de la création, qu'il laisse davantage s'épanouir en lui le message du Créateur. Alors il deviendra évident que l'accord avec la création, dont la sagesse devient pour nous une norme, ne

¹⁵ EV, n° 34.

¹⁶ *Ibid.*, n° 22.

¹⁷ JEAN-PAUL II, *Message, op. cit.*

¹⁸ J. RATZINGER, *Église et théologie*, Paris, Mame, 1992, p. 73.

signifie pas une limitation de notre liberté, mais est l'expression de notre raison et de notre dignité. Alors le corps retrouve aussi sa noblesse : il n'est plus quelque chose qu'on utilise, mais il est le temple de la vraie dignité humaine, parce qu'il est un édifice de Dieu dans le monde. Alors est mise en lumière l'égalité de condition de l'homme et de la femme, qui vient précisément du fait qu'ils sont différents. Et l'on recommence à comprendre que leur corporéité s'enracine dans la métaphysique, et fonde une symbolique métaphysique dont la contestation ou l'oubli ne signifie pas une construction, mais la destruction de l'homme¹⁹.

C. Le refus de la condition de créature, voie vers la liberté ?

Pour certains, notre condition de créature est une limite à notre liberté. S'en affranchir serait donc la voie vers la liberté. Nous ne pouvons pas ici traiter longuement ce thème qui mériterait des explications plus développées. Contentons-nous de jeter un coup d'œil au livre de la Genèse – plus précisément au récit du péché originel. Nous y voyons le serpent séduire Adam et Ève en leur faisant cette fausse promesse : vous serez comme des dieux, et en faisant croire à l'homme que Dieu est l'ennemi de sa liberté : « Alors, Dieu vous a dit : vous ne mangerez d'aucun des arbres du jardin ? » Nos premiers parents se sont laissé séduire. Ont-ils gagné en liberté ?

Cette question demeure particulièrement brûlante. Un exemple typique aujourd'hui – qui sera développé dans un autre enseignement – est l'idéologie du genre. Celle-ci consiste à penser que je suis ce que je veux ; que je ne reçois rien de la nature – encore moins du Créateur. Je suis seulement ce que je veux être. Je peux être ce que je veux. C'est un refus très concret du Créateur et de la condition de créature. C'est un refus radical de recevoir quoi que ce soit. Jean-Paul Sartre a très bien exprimé cela dans son livre *Les Mouches*. Il fait parler Oreste, qui répond au roi des dieux, Jupiter – en filigrane, on peut y lire une adresse au Créateur :

Étranger à moi-même, je sais. Hors nature, contre nature, sans excuse, sans autre recours qu'en moi. Mais je ne reviendrai pas sous la loi : je suis condamné à n'avoir d'autre loi que la mienne. Je ne reviendrai pas à ta nature : mille chemins y sont tracés qui conduisent vers toi, mais je ne peux suivre que mon chemin. Car je suis un homme, Jupiter, et chaque homme doit inventer son chemin. La nature a horreur de l'homme, et toi, toi, souverain des Dieux, toi aussi tu as les hommes en horreur. [...] Qu'y a-t-il de toi à moi ? Nous glisserons l'un contre l'autre sans nous toucher, comme deux navires. Tu es un Dieu et je suis libre : nous sommes pareillement seuls et notre angoisse est pareille²⁰.

¹⁹ J. RATZINGER, *Église et théologie*, op. cit., p. 73-74.

²⁰ J.-P. SARTRE, *Les mouches* (1943), acte III, scène 2.

Mais de quelle liberté parle-t-on ? La liberté revendiquée est une liberté affranchie de toute contrainte. Or une telle liberté est totalement illusoire. Coupée de la vérité de notre être, il ne peut y avoir de liberté : « seule la liberté qui se soumet à la Vérité conduit la personne humaine à son vrai bien. Le bien de la personne est d'être dans la Vérité et de faire la Vérité. »²¹ Jésus l'a dit : « La vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32). Nier la réalité – en l'occurrence notre dépendance de Dieu et notre dépendance les uns des autres – ne mène pas à la liberté, mais à sa destruction.

III. CONSÉQUENCES DE LA DOCTRINE DE LA CRÉATION

Nous avons évoqué les conséquences négatives de l'oubli de la doctrine de la création. Abordons désormais la question sous son angle positif, en regardant combien la doctrine de la création est apte à fonder la dignité de la personne.

En révélant que l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1, 26), la Parole de Dieu fonde sa dignité inviolable. « À l'homme est conférée *une très haute dignité*, dont les racines plongent dans le lien intime qui l'unit à son Créateur : en l'homme resplendit un reflet de la réalité même de Dieu. »²² La Commission théologique internationale, dans son texte de 2009 sur la loi naturelle, a exprimé ce mystère de manière très belle : « Les créatures sont donc l'épiphanie d'une sagesse créatrice personnelle, d'un *Logos* fondateur qui s'exprime et se manifeste en elles. « Toute créature est verbe divin, parce qu'elle parle de Dieu », écrit saint Bonaventure." »²³ En effet, l'homme porte en lui l'image du Créateur dont il a reçu des dons inestimables :

La capacité d'accéder à la vérité et à la liberté sont des prérogatives de l'homme du fait qu'il est créé à l'image de son Créateur, le Dieu vrai et juste (cf. Dt 32, 4). Seul de toutes les créatures visibles, l'homme est capable de connaître et d'aimer son Créateur. La vie que Dieu donne à l'homme est bien plus qu'une existence dans le temps. C'est une tension vers une plénitude de vie ; c'est *le germe d'une existence qui va au-delà des limites mêmes du temps* : « Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait une image de sa propre nature » (Sg 2, 23)²⁴.

Quel projet magnifique de Dieu pour l'homme ! Et quel amour ! Ce don qui est le fruit de l'amour est gratuit. Mais comme tout don, il porte en lui une exigence, un devoir d'y correspondre. Ce don, si l'homme l'accepte avec son exi-

²¹ *Veritatis splendor*, n°84.

²² *EV*, n°34.

²³ COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *À la recherche d'une éthique universelle ; nouveau regard sur la loi naturelle*, 2009, n°62.

²⁴ *EV*, n°34.

gence, le fait participer à la seigneurie de Dieu – comme le souligne de manière très belle la quatrième prière eucharistique : « Tu as créé l'homme à ton image, et tu lui as confié l'univers, afin qu'en te servant, toi seul, son Créateur, il règne sur la création. » C'est ce qu'enseigne saint Jean-Paul II :

L'Évangile de la vie est aussi un grand don de Dieu et en même temps un devoir qui engage l'homme. Il suscite étonnement et gratitude chez la personne libre et il demande à être accueilli, gardé et mis en valeur avec un sens aigu de la responsabilité : en lui donnant la vie, Dieu exige de l'homme qu'il la respecte, qu'il l'aime et qu'il la promeuve. De cette manière, *le don se fait commandement* et *le commandement est lui-même un don*. Image vivante de Dieu, l'homme est voulu par son Créateur comme roi et seigneur. « Dieu a fait l'homme – écrit saint Grégoire de Nysse – de telle sorte qu'il soit apte au pouvoir royal sur la terre... L'homme a été créé à l'image de Celui qui gouverne l'univers. Tout manifeste que, depuis l'origine, sa nature est marquée par la royauté... L'homme est aussi roi. Ainsi la nature humaine, créée pour dominer le monde, à cause de sa ressemblance avec le Roi universel, a été faite comme une image vivante qui participe à l'archétype par la dignité. »²⁵

Ainsi, l'homme créé par Dieu est roi, parce que Dieu le fait participer gratuitement à sa royauté, à son autorité. Le psaume 8 décrit ce mystère : « qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur ; tu l'établis sur les œuvres de tes mains, tu mets toute chose à ses pieds » (Ps 8, 5-7). Et le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme, c'est la vie.

De même que face aux choses, plus encore face à la vie, l'homme n'est pas le maître absolu et l'arbitre incontestable, mais – et en cela tient sa grandeur incomparable – il est ministre du dessein établi par le Créateur. La vie est confiée à l'homme comme un trésor à ne pas dilapider, comme un talent à faire fructifier. L'homme doit en rendre compte à son Seigneur (cf. Mt 25, 14-30 ; Lc 19, 12-27)²⁶.

Nous ne devons jamais oublier que lorsque nous parlons de la vie, c'est de la vie *humaine* dont il s'agit, c'est-à-dire aussi de la vie divine que l'homme reçoit, et de la vie éternelle à laquelle il est appelé, et dont la vie ici-bas n'est que le commencement. Or c'est la joie, la gloire de Dieu que de faire don à l'homme de cette richesse qui le place au-dessus de toutes les autres créatures pour l'élever jusqu'à lui. Voilà pourquoi saint Irénée peut dire : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. Et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu. »²⁷

²⁵ *Ibid.*, n°52.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ IRÉNÉE DE LYON, *Adversus Haereses*, IV, 20, 7.

A. La morale retrouvée

Dans le prolongement de cette troisième partie, une autre conséquence, d'une extrême importance, de la doctrine de la création est qu'elle permet de fonder une authentique morale.

Qu'est-ce que la morale ? C'est la science du bien et du mal. La morale a pour but de nous aider à réaliser ce pour quoi nous sommes faits. Elle nous permet de discerner ce qui y contribue – le bien – et ce qui y fait obstacle – le mal. Elle nous aide par conséquent à garder notre vie, nos actions, dans l'ordre de la création, selon la loi naturelle.

Aujourd'hui, nous sommes particulièrement sensibles aux « droits de l'homme ». Mais demandons-nous : pourquoi y a-t-il des « droits de l'homme » qui pourraient être dits universels ? Benoît XVI a répondu clairement en 2008 lors de sa visite à l'ONU à l'occasion des soixante ans de la Déclaration universelle des droits de l'homme :

Il est évident que les droits reconnus et exposés dans la *Déclaration* s'appliquent à tout homme, cela en vertu de l'origine commune des personnes, qui demeure le point central du dessein créateur de Dieu pour le monde et pour l'histoire. Ces droits trouvent leur fondement dans la loi naturelle inscrite au cœur de l'homme et présente dans les diverses cultures et civilisations. Détacher les droits humains de ce contexte signifierait restreindre leur portée et céder à une conception relativiste, pour laquelle le sens et l'interprétation des droits pourraient varier et leur universalité pourrait être niée au nom des différentes conceptions culturelles, politiques, sociales et même religieuses. La grande variété des points de vue ne peut pas être un motif pour oublier que ce ne sont pas les droits seulement qui sont universels, mais également la personne humaine, sujet de ces droits²⁸.

Autrement dit, il y a des droits de l'homme parce qu'il y a un Créateur, et que l'homme est sa créature. Si la morale est de réaliser ce pour quoi nous avons été créés, il s'agit donc de nous rapprocher de celui qui nous a faits *à son*

²⁸ BENOÎT XVI, *Discours à l'Assemblée générale des Nations unies*, 18-04-2008. La Commission théologique internationale souligne : « Les tentatives contemporaines pour définir une éthique universelle ne manquent pas. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la communauté des nations, tirant les conséquences des complicités étroites que le totalitarisme avait entretenues avec le pur positivisme juridique, a défini dans la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) des droits inaliénables de la personne humaine qui transcendent les lois positives des États et doivent leur servir de référence et de norme. Ces droits ne sont pas simplement concédés par le législateur : ils sont déclarés, c'est-à-dire que leur existence objective, antérieure à la décision du législateur, est rendue manifeste. Ils découlent en effet de la « reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine » (Préambule). » (COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *À la recherche d'une éthique universelle*, op. cit., n°62).

image et à sa ressemblance, et de travailler à parfaire en nous cette ressemblance. Saint Paul dit ainsi aux Éphésiens : « cherchez à imiter Dieu » (Ep 5, 1).

Or pour nous aider dans cette œuvre, « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous » (Jn 1, 14). Le *Catéchisme*, énonçant les motifs de l'Incarnation, enseigne que le Verbe s'est fait chair « pour être notre modèle de sainteté ».²⁹ La morale chrétienne signifie donc imiter Jésus, le *suivre*. Voilà pourquoi Jésus, au terme de son dialogue avec le jeune homme riche, lui donne la clef de la morale authentique : « Si tu veux être parfait, [...] viens et suis-moi » (Mt 19, 21).

La morale signifie donc reconnaître sa condition de créature, et accomplir sa vocation. Or l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et il est appelé à vivre en lui pour l'éternité. Rien ne peut fonder plus puissamment la dignité humaine.³⁰ Et l'on comprend aussi que cette dignité est inviolable *toujours, partout et en toutes circonstances*.

B. Fonder la dignité de l'homme

Le *Catéchisme* enseigne : « La dignité de la personne humaine s'enracine dans sa création à l'image et à la ressemblance de Dieu ; elle s'accomplit dans sa vocation à la béatitude divine. »³¹ Et cela est parfaitement compréhensible. En effet, fonder la dignité inaliénable d'un être apparu par hasard, c'est difficile. Fonder la dignité inaliénable d'un être créé et aimé par Dieu son créateur, c'est une évidence. Attenter à la vie d'un être issu de la seule matière au gré d'une évolution aveugle, c'est possible. Attenter à un être qui porte en lui l'image du Créateur qui l'aime, c'est attenter à Dieu lui-même : « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

²⁹ *Catéchisme de l'Église catholique*, n°459.

³⁰ Pour approfondir, voici ce que disait Joseph Ratzinger en 1983 : « Les critères de sa morale, [l'homme] ne les cherche donc plus dans un discours sur la création ou le Créateur, qui lui sont devenus inconnus. La création n'a plus pour lui de résonances morales, elle ne lui parle que le langage mathématique de son utilité technique, à moins qu'elle ne proteste contre les violences qu'il lui fait subir. Même alors l'appel moral qu'elle lui adresse ainsi reste indéterminé : finalement, la morale s'identifie d'une manière ou d'une autre avec la sociabilité, celle de l'homme envers lui-même et celle de l'homme avec son milieu. De ce point de vue, la morale aussi est devenue une question de calcul des meilleures conditions de développement du futur. La société en a été profondément changée : la famille, qui est la cellule portante de la culture chrétienne, paraît être, la plupart du temps, en voie de dissolution. Lorsque les liens métaphysiques ne comptent plus, d'autres sortes de liens ne peuvent, à la longue, la maintenir. [...] La foi semble condamnée au mutisme en un temps où le langage et la conscience ne se nourrissent plus que de l'expérience d'un monde qui se veut son propre créateur. » (*Conférence sur les sources de la foi, op. cit.*, I, 1).

³¹ CEC, n°1700.

Voilà pourquoi il existe des actes appelés *intrinsèquement mauvais* – autrement dit qu'il n'est jamais licite de commettre, quelles que soient les intentions et les circonstances : « Pour la morale, il y a des actions qu'aucune raison ne pourra jamais justifier, recelant en elles-mêmes un refus du Dieu-Créateur, et par conséquent une négation du bien authentique de l'homme, sa créature. »³² Parmi ces actes qui sont toujours mauvais par eux-mêmes et ne peuvent jamais être commis, il y a les péchés contre la vie – avortement, euthanasie – qui attentent gravement à la dignité de l'homme.

CONCLUSION

Saint Paul, dans la lettre aux Romains, s'adresse à ceux qui aujourd'hui encore refusent leur condition de créature : « Mais toi, homme, qui es-tu donc, pour entrer en contestation avec Dieu ? L'œuvre dira-t-elle à l'ouvrier : « Pourquoi m'as-tu faite ainsi ? » » (Rm 9, 20).

Dans le jardin de la Genèse, le serpent dit à Adam et Ève : « Vous serez comme des dieux » (Gn 3, 5). C'est une tromperie. Car pour cela il les entraîne à désobéir à Dieu. En réalité, Dieu veut nous « diviniser », en nous rendant « participants de la nature divine » (2 P 1, 4) – ce que saint Athanase résumait par cette formule lapidaire : « car le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous faire Dieu ». ³³ Mais cette « divinisation » un *don*. Nous ne pouvons nous diviniser nous-mêmes sans Dieu, ni a fortiori contre Dieu.

Nous ne pouvons que constater que la perte du sens de la création a des conséquences sur l'homme et sa dignité qui sont aujourd'hui incalculables. La vie humaine est menacée comme jamais elle ne l'a été. Le Concile avait énoncé : « La créature sans son Créateur s'évanouit. »³⁴ Aujourd'hui, c'est, hélas, une évidence... Une évidence dont on devrait pourtant avoir tiré les leçons après le XX^e siècle, où les régimes qui ont voulu s'affranchir du Créateur ont, en éliminant Dieu, éliminé l'homme. C'est encore à cela que nous assistons aujourd'hui : en éliminant Dieu, on élimine l'homme. L'avortement, l'euthanasie en sont des conséquences. En réalité, « personne ne peut choisir arbitrairement

³² J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, p. 103-104. Cf. *Veritatis splendor*, n°52 : « Il est défendu à tous et toujours de transgresser des préceptes qui interdisent, à tous et à tout prix, d'offenser en quiconque et, avant tout, en soi-même la dignité personnelle commune à tous. [...] Il y a des comportements qui ne peuvent jamais, et dans aucune situation, être la réponse juste, c'est-à-dire conforme à la dignité de la personne. »

³³ Cf. CEC, n°460.

³⁴ *Gaudium et Spes*, n°36.

de vivre ou de mourir ; ce choix, en effet, seul le Créateur en est le maître absolu, lui en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28). »³⁵

Aujourd'hui, dans les discours ecclésiastiques, fleurit le terme de « maison commune ». Celui-ci n'est pas faux, mais il est très insuffisant. Et il se substitue malheureusement à un autre terme qui, lui, est irremplaçable pour la foi : celui de « création ». C'est pourquoi il faut absolument, disait Joseph Ratzinger en 1983, « un renouveau décisif de la foi en la création. »³⁶ La foi en Dieu créateur n'aliène pas l'homme, elle le rend libre. C'est la négation de la création et de la condition de créature de l'homme qui en fait un esclave. « Quand on ne reconnaît pas *Dieu comme Dieu*, on trahit le sens profond de l'homme et on porte atteinte à la communion entre les hommes. »³⁷

Laissons la conclusion à Benoît XVI : « vivre de foi signifie reconnaître la grandeur de Dieu et accepter notre petitesse, notre condition de créature en laissant le Seigneur la combler de son amour, pour qu'ainsi s'accroisse notre véritable grandeur³⁸. »

³⁵ EV, n°47.

³⁶ J. RATZINGER, *Conférence sur les sources de la foi*, op. cit., II, 3, b.

³⁷ EV, n°36.

³⁸ BENOÎT XVI, *Audience générale*, 6-02-2013.

LE FONDEMENT DE LA DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE

Sœur Gaëtane DOMINI

En préparant ce petit enseignement sur la dignité humaine, une image m'est revenue en mémoire. Celle de l'avocat d'Astérix et Obélix dans *Les lauriers de César* qui, juste avant de prendre la parole, est désarçonné par son adversaire : en effet, celui-ci commence son discours par les mots qu'il avait lui-même choisis : « Delenda Carthago !¹ » Nous nous retrouvons aujourd'hui un peu dans la même situation : c'est aussi avec les mêmes mots, en jurant de part et d'autre qu'il faut « préserver la dignité de l'homme » que deux camps s'affrontent...

Une même arme brandie : la dignité... mais pour deux visions opposées ! On prône l'euthanasie comme « l'ultime liberté » pour « mourir dans la dignité » tout comme on s'oppose à toute atteinte à la vie humaine au nom de la dignité inaliénable de tout homme...

Le concept de dignité est d'ailleurs le concept phare de toutes les dernières déclarations sur les droits de l'homme : ainsi, la déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 stipule que « la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde. » En France, le principe de dignité est entré dans le *Code civil* à l'occasion des premières lois de bioéthique (1994), et l'article 16 dispose que la loi interdit toute atteinte à la dignité de la personne. En Allemagne, le premier article de la Constitution énonce que « la dignité de l'être humain est intangible. »

Mais alors, qu'est-ce que la dignité ? Par « dignité », on entend la valeur d'une personne, et par conséquent le respect qui lui est dû. On qualifie ainsi de « dignitaires » des personnes dont la dignité est reconnue par la société, comme les chefs d'État ou le pape par exemple, et on les entoure d'un respect plus marqué.

Mais est-il nécessaire d'être en possession d'une charge ou d'un titre pour être digne ? Peut-on dire que toute vie humaine est digne ? Toute vie vaut-elle la peine d'être vécue ? C'est la question tragique que pose par exemple le philo-

¹ « Carthage doit être détruite ! » Cf. annexe.

sophe Peter Singer dans son livre *Should the baby live ?² (Le bébé doit-il vivre ?)* où il plaide pour l'infanticide des bébés atteints de handicap... Et pour bon nombre de nos contemporains, la question se pose effectivement : toute vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Devant la souffrance qui défigure l'homme, devant la dépendance ou le handicap lourd, devant l'embryon qui n'a que quelques jours ou le vieillard impotent, ou encore devant les comportements barbares, inhumains de certains individus, bref, devant une humanité dont on ne reconnaît pas ou plus les traits, on peut être tenté de nier que la vie de telles personnes soit digne, qu'elle vaille la peine d'être vécue !

On retrouve ici toute l'actualité du débat sur l'euthanasie, mais aussi sur la vie naissante. C'est ainsi que, cet été, la juriste allemande Frauke Brosius-Gersdorf a créé la polémique en soulignant l'incohérence du droit allemand au sujet de l'avortement. En effet, puisque, selon la loi, « la dignité humaine ne peut être mise en balance avec les droits fondamentaux d'un tiers » et que l'avortement est autorisé, c'est « soit que la dignité humaine est finalement susceptible d'être mise en balance, soit qu'elle ne s'applique pas à la vie à naître. » Aussi, conclut-elle, « il existe de bonnes raisons pour que la garantie de dignité humaine ne s'applique qu'à partir de la naissance. ³ »

Devant toutes ces remises en cause de la dignité humaine, le chrétien, qui lui plaide pour le respect inconditionnel de toute vie humaine, peut être troublé... et ne plus bien savoir où il en est, ou comment répondre à ses contemporains sur le terrain de la dignité. Est-il bien vrai que tout homme a une dignité propre, qu'il vaut pour lui-même ? Qu'est-ce qui assure la dignité, la valeur de la personne humaine ? Un être humain peut-il perdre sa dignité ? Autrement dit, quel est le fondement de la dignité de la personne humaine ?

C'est la question à laquelle nous voudrions répondre maintenant. Mais avant d'y répondre, nous commencerons par jeter un œil sur les contradictions de notre temps quant à la dignité que l'on confère à l'homme (I) ; puis nous redonnerons quelques indications sur ce qu'est l'homme (II) pour mieux saisir ensuite le fondement de la dignité humaine (III).

I. LES CONTRADICTIONS DE NOTRE TEMPS

Quand nous parlons de dignité, nous sommes rapidement amenés à brandir les droits de l'homme comme « rempart » pour protéger cette dignité. Or, si la France se targue d'être le « pays des droits de l'homme », force est de consta-

² P. SINGER, H. KUHSE, *Should the baby live ? The Problem of Handicapped Infants*, 1985.

³ Cf. JRA, « Brosius-Gersdorf sieht sich verunglimpft », *Die Tagespost*, 15-07-2025 (en ligne : <https://www.die-tagespost.de/politik/brosius-gersdorf-sieht-sich-verunglimpft-art-265326>).

ter qu'aujourd'hui, selon l'expression de Grégor Puppink, nous sommes face à des droits de l'homme « dénaturé(s)⁴». Les revendications se multiplient – on vient ainsi de faire entrer un « droit à l'avortement » dans la Constitution –, et nous ne savons plus très bien où nous en sommes.

Pourquoi ? Parce que nous ne savons plus ce qu'est l'homme : « Mais qu'est-ce que l'homme ? – interroge justement la Constitution *Gaudium et spes* du Concile Vatican II – Sur lui-même, il a proposé et propose encore des opinions multiples, diverses et même opposées, suivant lesquelles, souvent, ou bien il s'exalte lui-même comme une norme absolue, ou bien il se rabaisse jusqu'au désespoir : d'où ses doutes et ses angoisses.⁵»

Et c'est bien là la contradiction de notre temps. D'un côté, l'homme prend la place de Dieu pour se poser comme l'ultime référence, la norme absolue, jusqu'à décider par lui-même de ce qui est bien et de ce qui est mal. De l'autre, il se rabaisse jusqu'à se réduire à n'être qu'une partie du « grand tout planétaire », au même rang que les plantes ou les animaux (c'est par exemple la thèse de « l'anti-spécisme »), ou pire, un nuisible qui devrait s'effacer volontairement au profit de la planète comme le prône la « deep ecology » ; c'est ainsi que le philosophe Paul Taylor écrit : « La disparition complète de l'espèce humaine ne serait pas une catastrophe morale, mais plutôt un évènement que le reste de la communauté de vie applaudirait à deux mains.⁶»

La confusion grandissante sur l'originalité de l'homme par rapport aux autres créatures, et en particulier par rapport aux animaux, nous amène alors à repenser les bases de la morale.

Dans ce domaine, le philosophe Peter Singer est particulièrement incisif. S'appuyant sur des découvertes qui auraient soi-disant « prouvé » que l'animal

⁴ G. PUPPINK, *Les droits de l'homme dénaturé*, Cerf, 2018 : « Notre compréhension de la nature humaine dont le respect est pourtant la cause des droits de l'homme, a fait l'objet d'une véritable révolution durant les dernières décennies, à tel point que des pratiques autrefois interdites au nom du respect de la dignité humaine sont à présent promues comme de nouveaux droits de l'homme et leur critique interdit. » Nous sommes passés, dit-il, de droits naturels, visant à la protection de la nature humaine dans ses différentes dimensions (comme le droit à la vie et à l'intégrité physique des personnes...) à des droits « anti-naturels », où l'homme prétend, par sa volonté, affirmer sa liberté contre la nature humaine (tel que le « droit à disposer de son corps »), pour nous retrouver aujourd'hui avec des droits « trans-naturels » où l'homme ne prétend plus simplement s'opposer à la nature mais également la transcender : ce sont les droits qui viennent en support du transhumanisme.

⁵ CONCILE VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et spes*, 1965, n°12.

⁶ P. W. TAYLOR (1923–2015), philosophe et professeur en philosophie au *Brooklyn College* de New York.

est une personne, il avance qu'« il n'existe pas de raison objective pour affirmer qu'il est toujours pire de tuer des membres de notre espèce qui ne sont pas des personnes que des membres d'autres espèces qui en sont. [...] Il semble donc, par exemple, que tuer un chimpanzé est pire que tuer un être humain qui, du fait d'un handicap congénital, n'est pas et ne sera jamais une personne⁷. » Pour lui, « la doctrine du caractère sacré de la vie n'est plus défendable. »

Dans un autre domaine, pensons au transhumanisme par lequel on cherche à augmenter l'être humain considéré comme le « maillon faible » de cette terre, qui doit prendre en main son évolution en la « boostant » par la technique. Notons d'ailleurs qu'avec le transhumanisme, à la fois l'homme se rabaisse, puisqu'il lui paraît nécessaire d'augmenter sa nature, et en même temps il se prend pour Dieu, puisqu'il a l'audace de vouloir se créer lui-même, en faisant mieux que Dieu n'a fait Lui-même...

Et même sans aller jusqu'au transhumanisme, il faut bien constater que, de nos jours, la technologie prend bien souvent le pas sur l'homme au lieu d'être à son service : dans combien d'institutions ou de services la personne est-elle remplacée par un ensemble de données traitées de manière informatique ? Et vous pouvez toujours courir d'un guichet à un autre pour faire valoir que, justement, votre profil ne rentre pas dans les cases... ! En juin dernier, le Pape Léon XIV avertissait : « L'intelligence artificielle, les biotechnologies, l'économie des données et les réseaux sociaux transforment profondément notre perception et notre expérience de la vie. Dans ce scénario, la dignité de l'être humain risque d'être aplatie ou oubliée, remplacée par des fonctions, des automatismes, des simulations. Mais la personne n'est pas un système d'algorithmes : elle est une créature, une relation, un mystère⁸. »

Nous voyons donc l'urgence de redire à l'homme qui il est et en quoi réside sa dignité. D'autant plus que la multiplication des atteintes à la dignité humaine, en nous habituant, brouille notre perception du mal occasionné.

C'est l'un des points que soulignait Jean-Paul II dans son encyclique *Evangelium vitæ* :

S'il est particulièrement grave et inquiétant de voir le phénomène de l'élimination de tant de vies humaines naissantes ou sur le chemin de leur déclin, il n'est pas moins grave et inquiétant que la conscience elle-même, comme obscurcie par d'aussi profonds conditionnements, ait toujours plus de difficulté à percevoir la distinction

⁷ P. SINGER, *Questions d'éthique pratique* (1997), Bayard, p. 120.

⁸ LÉON XIV, « Discours à la Conférence épiscopale italienne », 17-06-2025.

entre le bien et le mal sur les points qui concernent la valeur fondamentale de la vie humaine⁹.

Posons-nous alors la question : qu'est-ce que l'homme ?

II. QU'EST-CE QUE L'HOMME ?

Les interventions précédentes nous ont déjà donné un aperçu de ce qu'est l'homme et les suivantes affineront encore notre perception de sa valeur. Pour notre propos, nous voulons surtout réaffirmer que l'homme n'est ni une chose, ni « un animal comme les autres », mais qu'il est « quelqu'un », c'est-à-dire une personne.

Certes, l'homme n'est pas sans caractéristiques communes avec le monde qui l'entoure. Avec les choses, l'homme partage le fait d'exister, d'« être » ; avec les plantes et les animaux, il partage le fait d'être vivant, c'est-à-dire doté d'un principe de vie ; avec bon nombre d'animaux, il partage également le fait d'être un être sensible, c'est-à-dire capable de sentir, par ses sens, douleur et plaisir, capable aussi d'une plus grande interaction avec son environnement.

Mais la particularité de l'homme est d'être un être vivant de nature rationnelle, c'est-à-dire disposant d'une raison, une nature qui unit matière et esprit, corps et âme¹⁰.

L'esprit – disait Jean-Paul II aux jeunes de France – est la donnée originale qui distingue fondamentalement l'homme du monde animal et qui lui donne un pouvoir de maîtrise sur l'univers. Je ne résiste pas – continuait-il – à vous citer votre incomparable écrivain français Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser... ; mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée... ; travaillons donc à bien penser ». En parlant ainsi de l'esprit – reprenait Jean-Paul II –, j'entends l'esprit capable de comprendre, de vouloir, d'aimer. C'est proprement par là que l'homme est homme¹¹.

Par son esprit en effet, – par son âme spirituelle – l'homme est doué de deux grandes facultés : l'intelligence et la volonté. Par son intelligence, il pénètre les choses, cherche à comprendre ce qu'elles sont en elles-mêmes, il décortique les actions, recherche les causes des effets observés, il extrait de ses

⁹ JEAN-PAUL II, Encyclique *Evangelium vitae*, 25-03-1995, n°4.

¹⁰ Cf. CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, op. cit., n°14 : « Corps et âme, mais vraiment un, l'homme est, dans sa condition corporelle même, un résumé de l'univers des choses qui trouvent ainsi, en lui, leur sommet, et peuvent librement louer leur Créateur. »

¹¹ JEAN-PAUL II, « Discours aux jeunes de France », Paris, 1-06-1980.

expériences des concepts abstraits... Par sa volonté, il est capable de se porter librement vers une chose ou une action qu'il a jugée bonne, même si cela doit lui coûter des efforts, même si cela doit lui coûter la vie ; il est enfin capable d'aimer, jusqu'à se donner lui-même.

Il est vrai qu'on peut trouver chez l'animal aussi, chez quelques-uns en particulier, ce qu'on pourrait qualifier d'« intelligence », mais celle-ci se restreint alors au domaine de l'utile ; l'animal ne sera pas capable de gratuité par exemple : comprendre pour comprendre ; aimer pour aimer...

En ce sens, l'expérience de Monsieur et Madame Kellogg's dans les années trente est très instructive. Ce jeune couple américain avait décidé d'élever ensemble leur fils Donald et un bébé chimpanzé nommé « Gua », comme « frère et sœur », en leur appliquant exactement la même « éducation », en les traitant de la même manière, et en analysant leurs réactions. Un jour, Monsieur Kellogg's avait laissé sa montre sur la table du salon. Gua s'en est approché, l'a regardée, sentie, croquée... et voyant que celle-ci ne pouvait lui être d'aucune utilité, l'a très rapidement rejetée. Donald, lui, s'est aussi emparé de la montre, mais pour l'observer longuement... Lui aussi l'a mise dans sa bouche et s'est rendu compte qu'elle n'était pas comestible, mais il ne l'a pas rejetée pour autant ! Il s'est mis à écouter son tic-tac, à la retourner de tous côtés : il cherchait à comprendre « ce que c'était », même si *a priori* celle-ci ne lui était pour l'instant d'aucune utilité.

En fait, par son esprit, l'homme se dépasse lui-même : « L'homme passe infiniment l'homme !¹² » écrivait Blaise Pascal. En effet, il est capable de pénétrer toute chose, mais également de penser le « Tout-autre » comme aime à l'appeler le Cardinal Ratzinger¹³, c'est-à-dire ce qui le transcende littéralement, Dieu Lui-même. Et son esprit est attiré par la découverte de cette transcendance, ce qui fait que l'homme est naturellement un être religieux et par conséquent un être moral aussi, capable de saisir qu'il y a une vérité au-dessus de lui, et que sa dignité est de lui obéir¹⁴.

¹² B. PASCAL, *Pensées*, Manuscrit autographe (entre 1656 et 1662) : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même ! Humiliez-vous, raison impuissante ! Taisez-vous, nature imbécile ! Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme et entendez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu. »

¹³ J. RATZINGER, *Dogme et annonce*, Paroles et Silence, 2005 (trad. fr. 2012), p. 200 : « L'esprit est l'être qui est capable de penser non seulement lui-même et l'existence en général, mais aussi le tout-autre, la transcendance, Dieu. Peut-être s'agit-il même là de la véritable supériorité de l'esprit humain par rapport à d'autres formes de conscience telles que nous les trouvons chez l'animal. »

¹⁴ C'est ce que le concile Vatican II a souligné dans sa déclaration *Dignitatis humanae* (1965) sur la liberté religieuse. Cf. n°2 : « En vertu de leur dignité, tous les hommes, parce qu'ils sont des

Ce sont toutes les qualités très particulières de cette nature spirituelle, dont l'âme spirituelle est le centre, qui font que l'homme n'est pas une chose mais une personne. Il est « quelqu'un ».

Le philosophe Emmanuel Kant affirmait que « tout a, ou bien un prix ou bien une dignité. On peut remplacer – disait-il – ce qui a un prix par son équivalent ; en revanche, ce qui n'a pas de prix, et donc pas d'équivalent, c'est ce qui possède une dignité¹⁵. » Les choses, et même les animaux ont un prix. L'homme non. Parce que sa nature l'élève au rang de personne, l'homme n'a pas de prix, il a une dignité...

Munis de ces éléments, nous pouvons donc maintenant aborder notre dernière partie et répondre à notre question initiale : quel est le fondement de la dignité de la personne humaine ?

III. LE FONDEMENT DE LA DIGNITÉ HUMAINE

Vous l'aurez compris, le fondement de la dignité de l'homme réside dans sa nature même : c'est ce qu'il est, sa nature rationnelle qui confère à l'homme une dignité propre, la dignité de personne. Mais alors, un homme peut-il perdre sa dignité ? Et tout homme est-il réellement une personne, c'est-à-dire un individu de nature rationnelle ?

Nous allons voir que :

- 1) lorsque l'homme semble perdre sa dignité, c'est que derrière le terme de dignité se cachent en réalité plusieurs sens que nous allons définir ;
- 2) pour être une personne, il suffit de posséder la nature humaine, quand bien même cette nature humaine ne transparaîtrait pas à travers des actes : le fondement ultime de la dignité de l'homme tient donc en deux aspects : (a) être un membre de l'espèce humaine, (b) créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

personnes, c'est-à-dire doués de raison et de volonté libre, et, par suite, pourvus d'une responsabilité personnelle, sont pressés, par leur nature même, et tenus, par obligation morale, à chercher la vérité, celle tout d'abord qui concerne la religion. Ils sont tenus aussi à adhérer à la vérité dès qu'ils la connaissent et à régler toute leur vie selon les exigences de cette vérité. »

¹⁵ E. KANT, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, 1785.

A. Peut-on perdre sa dignité ? Les différents sens du mot « dignité¹⁶ »

Pourquoi le truant qui fait subir des atrocités à ses victimes ou le vieillard impotent ayant perdu toute autonomie nous semble avoir perdu toute dignité ? C'est parce que derrière le terme de « dignité » se trouvent en fait plusieurs sens, qui s'emboîtent les uns les autres, à la manière de poupées russes.

Le cœur de la dignité de l'homme, la poupée centrale, c'est sa dignité « ontologique » (1^{er} sens), c'est-à-dire liée à son être même, à ce qu'il EST. Parce qu'il appartient à l'espèce humaine, et qu'il possède ainsi une nature rationnelle, tout homme possède une dignité intrinsèque, que rien ni personne ne saurait lui enlever¹⁷.

En effet, tant qu'il existe, un homme ne cesse jamais d'être un homme, tout comme une plante ne cesse jamais d'être une plante ou un animal d'être un animal. Et donc un homme ne cesse jamais d'être digne, du fait même de sa nature d'homme. « Dès le premier instant, la vie de l'homme est caractérisée par le fait d'être vie humaine, et pour cette raison, elle est toujours, partout et malgré tout, porteuse d'une dignité propre¹⁸ » disait Benoît XVI aux membres de l'Académie pontificale pour la Vie.

La valeur de la personne peut ensuite transparaître dans sa « dignité sociale » (2^e sens), c'est-à-dire la reconnaissance de sa valeur par la société : c'est, pourrait-on dire, la poupée extérieure. La dignité sociale se caractérise par des titres ou des fonctions plus ou moins honorifiques : on parle ainsi de la dignité de comte, d'évêque ou de magistrat ; un autre pourra recevoir la dignité de chevalier de la Légion d'honneur... Ce sont les « dignitaires » que nous évoquions en introduction. La dignité sociale se greffe sur la dignité ontologique et en déploie certaines potentialités. Elle peut varier au cours d'une vie ; on peut l'accroître ou la perdre.

¹⁶ Cf. LE ROBERT, dictionnaire en ligne, art. « Dignité » : I – Fonction, titre ou charge qui donne à quelqu'un un rang éminent. La dignité de comte, d'évêque, de magistrat. II – Respect que mérite quelqu'un quelque chose. Atteinte à la dignité de la personne. → grandeur, noblesse. Respect de soi. → amour-propre, fierté, honneur. Avoir sa dignité. Répondre avec dignité. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/dignite>

¹⁷ Et cela est vrai dès sa conception ! Cf. B. STREB, *Bébés sur Mesure. Le monde des meilleurs*, Arège, 2018 : « Il n'y a nul autre commencement d'une vie humaine si ce n'est le point de l'espace et du temps que constitue la fécondation. S'ensuit alors un développement continu, régulier, prodigieux, sans aucun seuil factice d'humanité à franchir. Chaque personne 'est' car elle a d'abord été embryon. Selon la formule de Tertullien, 'est déjà celui qui sera'. »

¹⁸ BENOÎT XVI, « Discours aux participants à l'assemblée générale de l'Académie pontificale pour la vie », 13-02-2010.

Et ce qui assure le lien entre dignité ontologique et dignité sociale, la poupée intermédiaire, c'est, pourrait-on dire, la « dignité morale » (3^e sens) de l'individu. Cette dignité morale, c'est la noblesse d'attitude que l'on déploiera au regard des autres, c'est aussi notre amour-propre, notre honneur : « j'ai ma dignité ! », je veux, à mes propres yeux et aux yeux des autres, être digne de respect. On se souviendra en ce sens de la réplique de Joseph, le papa de Marcel Pagnol, dans *La gloire de mon Père* : « Se faire photographier avec un poisson, quel manque de dignité ! »

Cette dignité morale, je peux, à cause de ce que je fais ou de ce que je subis, la perdre. Mais alors, c'est que je ne vis pas à la « hauteur » de ma nature humaine, soit que je pose des actes indignes de l'homme en choisissant le mal, soit qu'on m'impose des conditions indignes d'une vie vraiment humaine. Pour autant, je ne perds pas ma dignité ontologique, quand bien même j'ai le sentiment d'avoir perdu toute dignité¹⁹. Je peux perdre ma dignité sociale et même ma dignité morale. Mais ma dignité ontologique, jamais.

L'enjeu, dans le débat sur les lois de bioéthique, est de faire comprendre que celles-ci ne doivent pas se baser sur la dignité morale, et encore moins sur la dignité sociale des personnes, mais bien sur leur dignité ontologique, inaliénable, leur dignité de personne.

B. Tout homme possède la dignité de personne, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu

Mais venons-en alors au 2^e point : tout homme a-t-il nécessairement la dignité de personne ?

1. Appartenir à l'espèce humaine

En effet, avons-nous dit, une personne est douée d'une nature rationnelle. Or, et c'est là le problème, il existe des cas où des hommes ne sont pas capables de poser des actes rationnels : c'est le cas de l'embryon, celui de certains handicapés ou de personnes atteintes de folies, et celui enfin de grands malades ou de personnes en fin de vie. Si ces hommes ne posent pas des actes rationnels, et que par ailleurs une personne est douée d'une nature rationnelle, ils ne sembleraient donc pas être des personnes. Et si seules les personnes sont revêtues de dignité et méritent de ne pas être traitées comme des choses, alors il semble que l'on puisse dire dans certains cas qu'il y a des hommes dont

¹⁹ Cf. B. BAERTSCHI, « Dignité (GP) », dans M. KRISTANEK (dir.), *L'Encyclopédie philosophique*, 2017, [en ligne : <https://encyclo-philo.fr/dignite-gp>, consulté le 15-10-2025]. « On ne peut pas perdre sa dignité de personne, elle est intangible et inaliénable, car elle est liée à ce que l'on est – une personne humaine –, non à ce que l'on fait ou à ce que l'on subit. »

la vie ne doit pas nécessairement être respectée. Leur vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

Ce raisonnement peut faire « froid dans le dos ». Mais il faut être conscient qu'il est partagé par beaucoup aujourd'hui qui estiment que la dignité humaine est relative à l'exercice effectif de la raison et, plus précisément, à la capacité d'autonomie. À la suite du philosophe Emmanuel Kant²⁰, on pense que la dignité humaine est relative à l'autonomie personnelle, c'est-à-dire la capacité à définir soi-même les règles de son action.

Marianne Durano, philosophe, avance à ce sujet des réflexions intéressantes ; elle pointe le paradoxe de l'utilisation du critère d'autonomie par ceux qui prônent l'euthanasie comme « droit à mourir dans la dignité ». Car, écrite,

si la dignité dépend de l'autonomie, alors il faut en tirer la conclusion qui s'impose : celui qui n'est plus digne n'est plus autonome, et celui qui n'est plus autonome n'est plus digne. De deux choses l'une. Soit celui qui demande à mourir le fait de manière autonome, et alors il est encore digne, c'est-à-dire digne de vivre ; soit il n'est plus autonome, et alors son choix n'en est plus un. Dans les deux cas, on voit qu'il est périlleux de lier ainsi autonomie et dignité²¹.

Par ailleurs, le critère d'autonomie ne tient pas compte de la nature humaine ; en effet, souligne Benoît XVI, « la créature humaine, qui est de nature spirituelle, se réalise dans les relations interpersonnelles. Plus elle les vit de manière authentique, plus son identité personnelle mûrit également. Ce n'est pas en s'isolant que l'homme se valorise lui-même, mais en se mettant en relation avec les autres et avec Dieu²². » Autrement dit, l'autonomie, le fait de se diriger soi-même sans s'en référer à d'autres n'est pas signe de plus d'humanité, de plus de dignité, mais plutôt signe d'un plus grand orgueil !

Mais alors, disent certains, si un homme se réalise dans les relations interpersonnelles, le critère de la relation ne serait-il pas le critère déterminant de la

²⁰ Cf. E. KANT, *Fondation de la métaphysique des mœurs* (1785) : « L'autonomie est un principe de la dignité de la nature humaine et de toute nature raisonnable. »

²¹ M. DURANO, « Digne de mourir... ou digne de vivre ! », *Généthique.org*, 08-12-2015, <https://genethique.org/digne-de-mourir-ou-digne-de-vivre/>.

²² BENOÎT XVI, Encyclique *Caritas in veritate*, 2009, n°53. Le pape Léon XIV s'exprimait dans le même sens dans son audience générale du 3 septembre 2025 : « Aucun de nous ne peut se suffire à soi-même. Personne ne peut se sauver seul. La vie "s'accomplit" non pas lorsque nous sommes forts, mais lorsque nous apprenons à recevoir. [...] Sur la croix, Jésus nous enseigne que l'homme ne se réalise pas dans le pouvoir, mais dans l'ouverture confiante à l'autre, même lorsqu'il nous est hostile et ennemi. Le salut ne réside pas dans l'autonomie, mais dans le fait de reconnaître avec humilité son propre besoin et de savoir l'exprimer librement. »

dignité humaine ? Un homme sera considéré comme une personne s'il est capable d'établir des relations avec son entourage²³. Mais là encore, on entre dans des considérations purement subjectives : dans le domaine légal par exemple, si les parents (la mère en particulier) peuvent justifier qu'ils ont « établi une relation avec l'embryon qu'ils considèrent comme leur enfant », alors cet embryon devient « respectable » au regard de la loi... sinon, il est considéré comme un matériau de laboratoire !

Or la dignité d'un être humain, sa dignité de personne, n'est pas subjective mais objective : elle ne dépend pas de l'appréciation des autres, ni même de notre propre appréciation de notre valeur. En témoigne ce cas emblématique présenté au conseil d'État en octobre 1995 : celui du « lancer de nain » : Monsieur « Manuel Wackenheim, atteint de nanisme, participe [alors] à des spectacles où, muni d'une combinaison et d'un casque protecteur, il est lancé le plus loin possible sur des matelas. Il reçoit un salaire pour cela. Un tel spectacle ayant été proposé en France, il a été interdit après une longue procédure judiciaire. Le Conseil d'État²⁴ l'a justifié en argumentant que le lancer de nain portait atteinte à la dignité humaine : un être humain ne peut se réduire au statut de projectile, même s'il y donne son consentement²⁵. »

Répetons-le donc encore : tout homme, parce qu'il possède une nature humaine, possède la dignité de personne²⁶. Cette dignité demeure à chaque ins-

²³ Cf. JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°19 : « Il faut encore évoquer la logique qui tend à identifier la dignité personnelle avec la capacité de communication verbale explicite et, en tout cas, dont on fait l'expérience. Il est clair qu'avec de tels présupposés il n'y a pas de place dans le monde pour l'être qui, comme celui qui doit naître ou celui qui va mourir, est un sujet de faible constitution, qui semble totalement à la merci d'autres personnes, radicalement dépendant d'elles, et qui ne peut communiquer que par le langage muet d'une profonde symbiose de nature affective. C'est donc la force qui devient le critère de choix et d'action dans les rapports interpersonnels et dans la vie sociale. Mais c'est l'exact contraire de ce que, historiquement, l'État de droit a voulu proclamer, en se présentant comme la communauté dans laquelle la 'force de la raison' se substitue aux 'raisons de la force'. »

²⁴ Voici le jugement du Conseil (Patrick Frydman, Maître des requêtes au Conseil d'État) : « Le respect de la dignité de la personne humaine, concept absolu s'il en est, ne saurait s'accommoder de quelques concessions en fonction des appréciations subjectives que chacun peut porter à son sujet. De même par exemple que la soumission délibérée d'une victime à des actes de violence n'a nullement pour effet, selon la jurisprudence judiciaire, de retirer à ceux-ci leur caractère pénalement répréhensible, le consentement du nain au traitement dégradant qu'il subit nous paraît donc ici juridiquement indifférent. »

²⁵ B. BAERTSCHI, « Dignité (GP) », *art. cit.*

²⁶ Cf. L. HENRY, *Autonomie et dignité*, Alliance Vita, vidéo pour l'Université de la Vie 2021 : <https://youtu.be/FVSqQUT3-IY> : « C'est le fait d'être un humain qui est cause de notre dignité et non le fait d'être digne qui fonde notre humanité. »

tant de son existence, qu'il déploie ou non les potentialités de sa nature rationnelle à travers des actes rationnels, qu'il se considère (ou que les autres le considèrent) ou non avec déférence.

Si l'on n'est pas ferme sur ce principe, alors, comme le dit Jean-Paul II dans *Evangelium vitae* : « le vrai critère de la dignité personnelle – celui du respect, de la gratuité et du service – est remplacé par le critère de l'efficacité, de la fonctionnalité et de l'utilité : l'autre est apprécié, non pas pour ce qu'il 'est', mais pour ce qu'il 'a', ce qu'il 'fait' et ce qu'il 'rend'. Le plus fort l'emporte sur le plus faible²⁷. »

Ce fondement de la dignité humaine – l'appartenance à l'espèce humaine – tout homme de bonne volonté peut le reconnaître²⁸. Mais la Révélation²⁹ nous offre encore un éclairage supplémentaire.

En effet, comme le Concile Vatican II l'affirme par ces mots si chers à Jean-Paul II : « En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné³⁰. »

Faisons donc un pas de plus et considérons ce deuxième aspect qui fonde la dignité de la personne humaine : le fait d'avoir été créé à l'image de Dieu, et appelé à vivre de la vie même de Dieu.

2. Créé à l'image de Dieu et appelé à la vie divine

Jean-Paul II disait aux jeunes à Turin : « L'homme – il est utile de le rappeler – a une immense valeur en soi, mais celle-ci ne vient pas de lui parce qu'il l'a re-

²⁷ JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°23.

²⁸ Cf. JEAN-PAUL II, Message pour la XXXII^e Journée mondiale de la Paix, 01-01-1999 : « La dignité de la personne humaine est une valeur transcendante, toujours reconnue comme telle par ceux qui se sont appliqués à une recherche sincère de la vérité. »

²⁹ Cf. J. RATZINGER, *Dogme et annonce*, op. cit., p. 198 : le cardinal Ratzinger faisait remarquer que la philosophie, pour définir la personne, avait souvent considéré le cas particulier de Jésus – qui possède deux natures, humaine et divine, en une seule Personne, qui elle est divine – comme une exception impropre à nous dire vraiment qui est l'homme. Pour lui, au contraire, ce n'est qu'avec Jésus que l'on comprend vraiment la grandeur de l'homme, ce à quoi il est appelé, sa réelle dignité : « ce n'est qu'à partir de lui – [Jésus], écrit-il – que se révèle ce que signifie l'énigme de l'homme. L'Écriture l'exprime en appelant ce Christ le dernier Adam ou 'le deuxième homme'. Ainsi, elle le comprend comme étant le véritable accomplissement de l'idée d'homme, en qui la signification et l'orientation de l'être-homme apparaissent dans toute leur ampleur. » Plus loin, il ajoute : « dans le Christ, c'est-à-dire l'homme qui est complètement auprès de Dieu, l'humanité n'est pas annulée, elle atteint sa capacité la plus élevée qui consiste à se dépasser vers l'absolu et à intégrer sa propre relativité dans l'absolu de l'amour divin. » (p. 201).

³⁰ CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, n°22.

que de Dieu qui l'a créé à 'son image et ressemblance'. Et en dehors de cette définition, il n'en est pas d'autre qui s'adapte à l'homme³¹. »

Rappelons le récit de la Genèse : « Dieu dit : 'Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance'. [...] Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. » (Gn 1, 26-27) « le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. » (Gn 2, 7)

La vie humaine – écrit le Cardinal Ratzinger – se trouve placée sous la protection toute spéciale de Dieu. Chaque homme, en effet, pour misérable ou illustre, inutile ou important, déjà né ou à naître, malade, souffrant, incurable ou resplendissant de santé qu'il soit, chaque homme est l'image de Dieu, parce qu'il porte en lui le souffle de Dieu. Voilà la raison la plus profonde de l'inviolabilité de la dignité humaine sur laquelle, en fin de compte, repose toute civilisation³².

Son âme est ce par quoi l'homme est plus particulièrement image de Dieu ; par elle, il peut entrer en communion avec Dieu ; mais « le corps de l'homme participe aussi à la dignité de l'image de Dieu : il est corps humain précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle, et c'est la personne humaine toute entière qui est destinée à devenir, dans le Corps du Christ, le Temple de l'Esprit³³. » C'est pourquoi la dignité de la personne, le respect qui lui est dû, s'étend aussi à son corps.

Doué d'une très haute dignité par ce qu'il est – image de Dieu et donc comme une « manifestation de Dieu » dans le monde³⁴ – l'homme est aussi infiniment digne par ce qu'il est appelé à être : un fils de Dieu par son baptême, qui vit de la vie même de Dieu, et qui est appelé à la vie éternelle en Dieu, en étant en quelque sorte « divinisé » !

De toutes les créatures visibles – nous enseigne le Catéchisme de l'Église Catholique –, seul l'homme est 'capable de connaître et d'aimer son Créateur' ; il est 'la seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même' ; lui seul est appelé à

³¹ JEAN-PAUL II, Rencontre avec les jeunes de Turin, 13 avril 1980.

³² J. RATZINGER, *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, Fayard, p. 53. Et il continue : « Là où l'homme n'est plus considéré comme protégé de Dieu, comme portant en lui le souffle de Dieu, la pensée ne l'apprécie qu'en fonction de son utilité. Alors se dresse la barbarie, qui efface la dignité de l'homme. »

³³ CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, n°364.

³⁴ Cf. JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°34 : « l'homme est dans le monde une manifestation de Dieu, un signe de sa présence, une trace de sa gloire (cf. Gn 1, 26-27 ; Ps 8, 6). [...] À l'homme est conférée une très haute dignité, dont les racines plongent dans le lien intime qui l'unit à son Créateur : en l'homme resplendit un reflet de la réalité même de Dieu. »

partager, par la connaissance et l'amour, la vie de Dieu. C'est à cette fin qu'il a été créé, et c'est là la raison fondamentale de sa dignité³⁵.

Et lorsque Jésus, le Fils de Dieu et Dieu Lui-même vient sur notre terre en prenant la nature humaine, pour permettre à l'homme d'accéder à la vie éternelle, Il nous montre quel prix nous avons à ses yeux : « Quelle valeur doit avoir l'homme aux yeux du Créateur – disait Jean-Paul II – s'il a 'mérité d'avoir un tel et un si grand Rédempteur', si 'Dieu a donné son Fils' afin que lui, l'homme, 'ne se perde pas, mais qu'il ait la vie éternelle' !³⁶ »

Ainsi, alors que nous avons terni en nous l'image de Dieu par le péché, Jésus, en prenant notre nature humaine, restaure cette image et élève notre nature à une dignité incomparable³⁷ !

Mais pour que l'homme vive « à la hauteur de sa dignité », il doit trouver sa perfection dans « la recherche et l'amour du vrai et du bien³⁸ ». Sa valeur, disait Jean-Paul II – « est comme un 'talent' et, suivant l'enseignement de la parabole bien connue, elle doit être bien administrée ; c'est-à-dire que cette valeur, 'être un homme', 'être une personne', doit être bien administrée et donc utilisée de manière à fructifier en abondance³⁹. » Et comment la faire fructifier ? Fondamentalement à travers l'exercice des vertus, car ce qui accroît la valeur d'un homme, c'est sa valeur morale. « Vous valez aussi ce que vaut votre cœur⁴⁰ » disait Jean-Paul II aux jeunes de France !

CONCLUSION

Récapitulons en remontant le fil de notre propos. La raison fondamentale de la dignité de l'homme, c'est donc qu'il a été créé à l'image de Dieu, pour vivre en communion avec Dieu, ce qui fait dire à Jean-Paul II que « Dieu a conféré à l'homme une dignité quasi divine !⁴¹ » C'est également la raison du caractère sacré de toute vie humaine⁴².

³⁵ CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, n°356.

³⁶ JEAN-PAUL II, *Redemptor hominis*, 1979, n°10.

³⁷ Cf. CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, n°22 : « Parce qu'en lui – Jésus – la nature humaine a été assumée, non absorbée, par le fait même, cette nature a été élevée en nous aussi à une dignité sans égale. »

³⁸ *Ibid.*, n°15.

³⁹ JEAN-PAUL II, Rencontre avec les jeunes de Turin, cit.

⁴⁰ JEAN-PAUL II, Discours aux jeunes de France, cit.

⁴¹ JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°84.

⁴² SAINT LÉON LE GRAND (390-461), Homélie de Noël, 7, 26 : « Réveille-toi, ô homme, et reconnais la dignité de ta nature ! – s'écrit saint Léon le Grand – Rappelle-toi que tu as été créé à l'image de Dieu. Si, en Adam, elle a été dégradée, dans le Christ elle a été restaurée. »

En vue de cette communion avec Lui, Dieu a doté tout homme d'une nature rationnelle, c'est-à-dire que l'homme est un être intelligent et doué d'une volonté libre. Par le fait même, il possède la dignité de personne : il n'est pas une chose ou un animal, il est « quelqu'un ». Cette dignité, il la possède du fait même d'appartenir à l'espèce humaine ; nul ne peut lui ôter, c'est une dignité « ontologique ». Ce qu'il peut perdre ou au contraire accroître, c'est sa dignité morale : par elle, il se montre à la hauteur ou non de son humanité⁴³.

À ce sujet, le philosophe Martin Steffens nous interpelle : « Je vous propose – nous dit-il – de faire une révolution copernicienne. Non plus se demander : l'homme en face de moi a-t-il une dignité ? Mais plutôt : moi, serais-je encore digne de mon humanité si je la lui refuse ?⁴⁴ »

C'est en cela que l'Église nous commande, à la suite de Jésus : « que chacun considère son prochain, sans aucune exception, comme 'un autre lui-même'⁴⁵. » Car aux yeux de Dieu, chacun a une dignité infinie, et inaliénable ; comme à Isaïe, à chacun Il redit : « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime » (Is, 43, 4).

⁴³ Cf. C. RENOARD, présentation du livre d'Éric Fiat : *Grandeurs et misères des hommes, Petit traité de dignité* (Larousse, 2012), article de la revue *Projet*, 12-12-2012 [en ligne : <https://www.revue-projet.com/comptes-rendus/petit-traite-de-dignite-grandeurs-et-miseres-des-hommes/>, consulté le 29-10-2025] : « Faire l'effort de garder sa dignité, ce n'est donc pas tenter de garder quelque chose qui pourrait se perdre, c'est simplement essayer d'être à la hauteur de ce qu'il y a de plus haut en soi. »

⁴⁴ M. STEFFENS, *Comprendre la dignité humaine*, conférence pour l'Université de la Vie d'Alliance Vita : « Quelle dignité ? Mieux la comprendre, mieux la défendre », janvier 2021. Et il continue : « L'inhumanité, c'est ce qui arrive quand l'humanité est devenue un attribut que j'interroge chez l'autre au lieu d'être d'abord l'attitude que j'exige de moi. »

⁴⁵ CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, n°27.

L'HOMME, LA VRAIE RICHESSE

Sœur Marcelline DOMINI

INTRODUCTION

Notre sujet porte sur l'homme. Saint Jean-Paul II, dont nous parlons beaucoup en cette session, s'est beaucoup intéressé à l'homme. Il disait : « J'ai toujours été passionné par l'homme ». Oui, l'homme est passionnant ! Il est une vraie richesse. Toute la richesse de l'homme vient de Dieu : nous ne serions rien sans lui. Dans notre société actuelle, beaucoup ont perdu le sens de l'homme, à cause de la perte du sens de Dieu. Sans Dieu, l'homme ne se comprend plus. Il a pourtant besoin d'une transcendance, d'un idéal. Aujourd'hui, l'écologie apparaît un peu comme une nouvelle religion. La nature est sacralisée. L'écologie exige des sacrifices. Pour sauver la vie de la planète, on en vient à vouloir réduire le nombre d'êtres humains par exemple. Ceci est un premier exemple pour montrer le malaise de notre société qui ne voit plus que l'homme est la vraie richesse.

Nous montrerons donc dans cet enseignement la beauté qu'est l'homme surtout par sa vocation à l'amour qui fait de lui un être relationnel (ce sera notre première partie), qui apprend à aimer d'abord au sein d'une famille (ce sera notre deuxième partie) et qui a une responsabilité sur les autres êtres humains (ce sera notre troisième partie).

I. L'HOMME, UN ÊTRE RELATIONNEL

Commençons par des réflexions sur l'homme (l'être humain) pour comprendre qui il est vraiment et sa relation avec les autres hommes et avec le monde.

A. L'homme créé à l'image de Dieu Trinité

Dans le livre de la Genèse, nous lisons : « Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance¹. » Dieu utilise la première personne du

¹ Gn 1, 26.

pluriel parce qu'il est un Dieu en trois personnes. Ces trois personnes sont en relation. En nous créant à son image, Dieu fait de nous un être en relation. Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous dit : « l'image divine [...] resplendit dans la communion des personnes, à la ressemblance de l'unité des personnes divines entre elles². » Autrement dit, nous sommes capables d'aimer au point d'être unis aux autres grâce à cet amour qui vient de Dieu qui est lui-même Amour (au sein de la Trinité il y a un échange perpétuel d'amour entre les trois personnes divines). La relation que Dieu veut entre les hommes est une relation d'amour qui mène à l'unité. Dans sa prière à son Père après la Cène le jeudi saint, Jésus demande : « Qu'ils soient un³. » Cette unité se fait en Dieu, car l'homme est fait pour Dieu. L'homme n'est donc pas fait pour être seul, il a besoin des autres. D'ailleurs, l'homme ne se comprend lui-même que parce qu'il peut voir d'autres hommes en face de lui. En référence à un tu, il peut dire je⁴. Ainsi, l'homme n'est pas centré sur lui-même ; il entre en dialogue et même en communion avec autrui.

B. L'homme et la femme

Lorsque l'on parle de l'homme, il est bien évident qu'il s'agit de l'homme et de la femme. La femme aussi est une vraie richesse ! Dans notre société où l'on n'a plus de repère, on se trompe facilement sur ce qui fait la richesse de l'homme et de la femme qui sont bien sûr égaux mais différents et complémentaires.

Que peut-on dire sur l'homme et la femme à partir des deux récits de la création ? Il est très important de revenir à l'Écriture Sainte qui est vraiment la Parole de Dieu écrite par des hommes inspirés, grâce auxquels Dieu se révèle à l'homme et lui révèle qui est l'homme. Les deux récits de la création que l'on trouve dans la Genèse sont fondamentaux pour comprendre ce que sont vraiment l'homme et la femme. Cela permet de ne pas tomber dans des idéologies qui nient la nature de l'être humain, comme la théorie du genre par exemple.

Ainsi, c'est en tant qu'homme et femme que l'homme est à l'image de Dieu (« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme⁵ »). Dieu qui est Amour crée un être en relation, avec la capacité d'aimer. Il ne crée donc pas l'homme tout seul. Ensuite, dans le deuxième récit de la création, nous lisons : « Le Seigneur Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme

² CEC 1702.

³ Jn 17, 1.

⁴ cf. *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église*, 130.

⁵ Gn 1, 27.

soit seul. Je vais lui faire une aide qui lui correspondra.”»⁶. L'homme et la femme sont créés l'un pour l'autre, pour s'aider mutuellement. De plus, la femme est égale à l'homme. En voyant Eve, Adam s'exclame : « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera femme – *Ishsha* –, elle qui fut tirée de l'homme – *Ish*⁷ ». L'homme donne un nom à tous les animaux mais pour la femme, il dit : « on l'appellera » et son nom est tiré du nom de l'homme. « L'homme découvre la femme comme un autre « moi », de la même humanité⁸. »

C. L'homme, sommet de la création

L'homme est la seule créature terrestre que Dieu a voulue pour elle-même. Elle n'est donc en aucun cas sur un pied d'égalité avec les animaux, comme certains le croient. On constate que certaines personnes traitent par exemple leur chien comme si c'était leur enfant (en le promenant en poussette entre autres) ! Il existe même des cimetières pour animaux (environ une trentaine en France). Qu'est-ce donc qui différencie l'homme de l'animal ? Nous insisterons simplement sur la question du langage. Le langage est une manière pour l'homme d'entrer en relation avec les autres. Les animaux, eux, ne parlent pas. Bien sûr, « les animaux émettent des sons pour manifester leurs besoins, leur souffrance ou leur contentement⁹. » Mais l'homme parle pour communiquer, pour exprimer des choses à quelqu'un qui peut lui répondre. Les animaux ne sont pas capables de dialoguer. Le langage permet l'abstraction. Il se substitue à l'expérience. Des abeilles sont capables de transmettre un message à partir de ce qu'elles perçoivent mais pas de transmettre un message reçu d'une autre. Il n'y a pas de transmission. De plus, par le langage, les hommes expriment aussi leurs sentiments. C'est le propre de l'homme de pouvoir dire : « je t'aime »¹⁰.

Mais il n'y a pas que notre rapport avec les animaux qui est mis à mal particulièrement en notre temps. On insiste beaucoup sur le respect de la nature. Cela n'est pas mal en soi, mais il y a le danger de penser que l'homme est néfaste pour le fonctionnement du monde. Certains pensent qu'il y aurait trop d'hommes sur terre et que cela nuirait au bon fonctionnement des écosystèmes et même au bien de la planète. Certains vont loin en pensant que nous polluons rien qu'en respirant ! Pour comprendre ce qui ne va pas dans ces

⁶ Gn 2, 18.

⁷ Gn 2, 23.

⁸ CEC 371.

⁹ Cf. sacrements.fr.

¹⁰ Cf. *ibid.*

exemples, le Catéchisme de l'Église Catholique nous offre un enseignement très lumineux.

Chaque créature possède sa bonté et sa perfection propre. Pour chacune des œuvres des « six jours » il est dit : « Dieu vit que cela était bon. » [...] Les différentes créatures [...] reflètent, chacune à sa façon, un rayon de la sagesse et de la bonté infinies de Dieu. C'est pour cela que l'homme doit respecter la bonté propre de chaque créature pour éviter un usage désordonné des choses, qui méprise le Créateur et entraîne des conséquences néfastes pour les hommes et pour leur environnement¹¹.

Ainsi, il est bien évident qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec la nature.

Toutefois, il existe une « hiérarchie des créatures »¹². L'homme est le sommet de la création. Après l'avoir créé, il est dit : « Dieu vit que cela était très bon¹³ », alors que pour les autres choses créées, « Dieu vit que cela était bon¹⁴. » Le monde a été fait pour l'homme et l'homme pour Dieu. Par l'homme, le monde retourne à Dieu. L'homme est donc appelé à dominer le monde. C'est même un ordre de Dieu qui a dit au premier homme et à la première femme : « Remplissez la terre et soumettez-la¹⁵. » Saint Jean Chrysostome écrivait :

Quel est donc l'être [...] entouré d'une telle considération ? C'est l'homme, grande et admirable figure vivante, plus précieux aux yeux de Dieu que la création toute entière : c'est l'homme, c'est pour lui qu'existent le ciel et la terre et la mer et toute la totalité de la création, et c'est à son salut que Dieu a attaché tant d'importance qu'il n'a même pas épargné son Fils unique pour lui.¹⁶

Notre Seigneur n'a-t-il pas dit pendant sa vie terrestre : « vous valez plus qu'une multitude de moineaux¹⁷. » Oui, nous avons du prix aux yeux de Dieu car Dieu nous aime. Pour Dieu, la vraie richesse est bien l'homme !

D. Le péché originel

Il est bon de dire ici quelques mots sur le péché originel qui a abîmé l'homme dans sa relation à Dieu, aux autres, à lui-même et à la création. S'il n'y avait pas eu le péché originel, nous ne nous demanderions pas si l'homme était la vraie richesse !

¹¹ CEC 339.

¹² CEC 342.

¹³ Gn 1, 25.

¹⁴ Gn 1, 10.

¹⁵ Gn 1, 28.

¹⁶ SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Serm. in Gen.* 2, 1.

¹⁷ Lc 12, 7.

En commettant le premier péché, l'homme a manqué de confiance en Dieu en refusant de se soumettre aux lois qu'Il avait établies. Il a voulu être « comme Dieu¹⁸ », mais « sans Dieu, et avant Dieu, et pas selon Dieu » (Maxime le Confesseur). Le péché a défiguré l'homme mais celui-ci garde sa dignité. Dieu ne l'a pas abandonné et l'appelle toujours à vivre éternellement avec Lui. Par l'Incarnation de son Fils, il restaure en nous la vie divine.

Réaliser le plan de Dieu après le péché originel devient plus difficile mais c'est seulement ainsi que l'homme est pleinement lui-même et qu'il assume sa vocation à l'amour selon Dieu. Heureusement, Dieu donne sa grâce.

II. LA FAMILLE

Voyons à présent comment l'homme est un être en relation concrètement en approfondissant le plan de Dieu sur la famille, sans laquelle l'homme ne serait pas ce qu'il est.

A. Le mariage et la famille dans le plan de Dieu

Nous l'avons vu, Dieu n'a pas créé l'homme tout seul. Il a créé aussi la femme. L'homme et la femme sont faits pour s'aimer et leur amour dans le cadre du mariage est une image de l'amour de Dieu pour son peuple. L'amour des époux est voulu par Dieu. Il est écrit dans la Genèse : « l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un¹⁹. » Cet amour sponsal est si fort qu'il unit les âmes et les corps. Jésus rappellera dans son enseignement cette vérité fondamentale pour affirmer très clairement que l'homme n'a pas le droit de répudier sa femme. Jésus précise : « ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas !²⁰ » C'est bien Dieu qui veut l'union de l'homme et de la femme. Jésus a élevé le mariage au rang de sacrement. Ainsi, Dieu donne sa grâce aux époux pour s'aimer fidèlement pendant toute leur vie. Il est très important de voir que le mariage a été voulu par Dieu dès le commencement.

Puis l'amour des époux est appelé à s'étendre à l'amour des enfants. Dieu dit à Adam et Eve après les avoir créés : « Soyez féconds et multipliez-vous²¹. » La procréation et l'éducation des enfants sont le « couronnement » du mariage²². Saint Jean-Paul II nous enseigne dans *Familiaris Consortio* que la dona-

¹⁸ Gn 3, 5.

¹⁹ Gn 2, 24.

²⁰ Mt 19, 6.

²¹ Gn 1, 28.

²² Cf. GS 50.

tion des époux l'un à l'autre ne s'arrête pas là mais trouve son accomplissement dans la donation la plus grande qui soit : celle de la vie à une nouvelle personne humaine. Les parents deviennent ainsi coopérateurs de Dieu. Leur amour parental doit devenir pour leur enfant le signe visible de l'amour même de Dieu. Saint Jean-Paul II précise que même en cas de stérilité, la vie conjugale garde toute sa valeur : les époux peuvent se donner à des services pour la société tels que l'adoption, les œuvres d'éducation, l'aide à d'autres familles, aux enfants pauvres ou handicapés²³.

B. La vocation de l'homme à l'amour

La plus grande richesse que possède l'homme est l'amour. Saint Jean-Paul II nous dit que : « l'amour est [...] la vocation fondamentale et innée de tout être humain²⁴. » Il précise qu'il existe deux façons de réaliser cette vocation à l'amour : le mariage et la virginité.

Dans le cadre du mariage, les époux se donnent l'un à l'autre par l'acte sexuel. En effet, l'homme possède à la fois un corps et une âme : « le corps est rendu participant de l'amour spirituel²⁵ ». Ainsi, la sexualité « n'est pas quelque chose de purement biologique, mais concerne la personne humaine dans ce qu'elle a de plus intime²⁶. » Les époux se donnent totalement. Sainte Thérèse de Lisieux disait : « Aimer, c'est tout donner, et se donner soi-même ». Cette donation ne peut se faire que dans le cadre du mariage, car l'amour conjugal doit être unique et exclusif selon le dessein de Dieu, pour le bien de l'homme.

L'amour qui est don de soi vaut aussi pour les consacrés qui ne se marient pas volontairement. La virginité est un autre signe de l'amour de Dieu pour les hommes, signe encore plus excellent. Elle ne dénigre pas le mariage qui est un bien. Mais la virginité est un bien supérieur. Elle rappelle aux hommes qu'ils sont faits pour le Royaume de Dieu. La personne vierge « est en attente, même dans son corps, des noces eschatologiques du Christ et de l'Église²⁷. » Elle « anticipe ainsi dans sa chair le monde nouveau de la résurrection à venir²⁸ », où l'« on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme les anges dans le ciel²⁹. »

²³ Cf. FC 14.

²⁴ *Ibid.*, n°11.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ FC 16.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Mt 22, 30.

C. La dignité et la vocation de chacune des personnes de la famille

Chacune des personnes de la famille a son rôle à jouer, ses responsabilités propres et ses devoirs propres, sa richesse et sa beauté spécifiques.

Commençons pas la femme en précisant d'abord que sa dignité et sa responsabilité sont égales à celles de l'homme. L'histoire du salut racontée dans la Bible témoigne de la dignité de la femme : la Sainte Vierge est devenue la mère de Dieu ; Jésus a offert son amitié à des femmes qui le suivaient pendant sa vie publique ; après sa Résurrection, il est apparu d'abord à des femmes... Dans notre société actuelle, il faut que l'on reconnaisse davantage la valeur de son rôle maternel et familial. Il ne s'agit pas de lui réserver le seul rôle d'épouse et de mère en lui interdisant l'accès aux fonctions publiques ou à toute autre profession, mais ce rôle est plus important que n'importe quel métier que la femme peut exercer. Il serait bon que le travail de la mère au foyer soit reconnu et honoré. Les épouses et mères ne devraient pas être obligées concrètement à travailler hors de chez elles pour faire vivre leur famille. Le travail à la maison n'est pas dégradant³⁰.

Quant à l'homme, son rôle d'époux et de père le rend responsable de l'union et de la stabilité de sa famille. « La place et le rôle du père dans et pour la famille sont d'une importance unique et irremplaçable. » L'absence du père provoque des difficultés dans les relations familiales³¹.

Pour ce qui est de l'enfant, il doit faire l'objet d'une attention particulière, car il s'agit de l'éduquer, de permettre le développement de toutes ses capacités en favorisant une atmosphère où il se sente aimé et en sécurité. L'enfant doit être une joie pour son entourage. Les enfants sont l'avenir de notre société. C'est eux qui continueront notre histoire. Par ailleurs, ils doivent nous apprendre à redevenir nous-même comme des enfants, selon la volonté de Jésus qui a dit que le Royaume de Dieu appartenait à ceux qui leur ressemblent. En effet, qu'est-ce qui caractérise un petit enfant entouré de tendresse et d'attention : principalement sa confiance. Ainsi devons-nous faire confiance à Dieu d'abord, mais aussi aux autres. Il faut que l'on retrouve cette confiance en les autres que l'on a beaucoup perdue dans notre société.

Intéressons-nous enfin aux grands-parents. Ces derniers sont témoins du passé et souvent sources de sagesse. Dans notre culture, nous avons tendance à mettre à l'écart les personnes âgées et cela est cause de souffrances pour

³⁰ Cf. FC 22-23.

³¹ Cf. *ibid.*, n°25.

elles et d'appauvrissement spirituel pour les familles³². Notre pape Léon XIV disait au début du mois d'octobre que les personnes âgées étaient un don, une bénédiction à accueillir. Aujourd'hui, on pense beaucoup qu'une vie humaine compte si elle produit du succès, de la rentabilité. On veut oublier que la fragilité fait partie de ce que nous sommes et c'est pour cela que l'on éloigne les personnes âgées, pour ne pas voir ce que nous deviendrons inévitablement. En réalité, notre fragilité est précieuse, car elle nous permet de ne pas nous auto-suffire. Nous avons besoin des autres et cela permet l'amour. Nous ne sommes vraiment humains que si nous savons aimer et nous laisser aimer.

D. La famille et la société

La famille est la cellule de base de la société. C'est dans la famille que se fait l'apprentissage de la vie en société, que l'on apprend à vivre avec les autres, que sont transmises les valeurs morales ainsi que le patrimoine spirituel et culturel.

La famille est la première société humaine. Dans la famille, chaque membre est considéré comme une personne, c'est-à-dire comme quelqu'un d'unique, en relation avec les autres. Il n'est pas considéré comme un individu, c'est-à-dire comme quelqu'un d'indifférencié, de juxtaposable, d'interchangeable. C'est donc en tant que personne que doit être considéré chaque membre de la société. Celle-ci devrait fonctionner comme une grande famille. Le bien d'une société est liée à la prospérité des familles qui la composent.

D'ailleurs, il est bien évident qu'une société ne peut pas exister sans la famille, lieu de la procréation. Toutefois, la famille « n'existe pas pour la société et l'État, mais ce sont la société et l'État qui existent pour la famille »³³. C'est vraiment dans la famille que s'épanouit l'être humain ; c'est là qu'il apprend à aimer. L'État doit aider les familles. Cela contribuera au bien de la société et donc de chaque personne.

E. La Sainte Famille, modèle des familles

Dieu lui-même a voulu s'incarner au sein d'une famille. Jésus a vécu trente années de vie cachée dans une famille ! La Sainte Famille est une image de la Trinité et un modèle pour toutes les familles. La famille doit être un lieu où l'amour est échangé.

³² Cf. *ibid.*, n°27.

³³ *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église* 214.

III. LA RESPONSABILITÉ DE L'HOMME

A. Dieu a confié l'homme à l'homme

Les époux collaborent avec Dieu dans la transmission de la vie. Dieu n'était pas obligé de se servir des hommes pour faire apparaître de nouveaux êtres humains. Mais il a confié l'homme à l'homme. Les époux ne font pas que donner la vie à un enfant, ils doivent aussi lui transmettre comment vivre. Un enfant dont les parents ne s'occupent pas devient semblable à un animal. Nous avons l'exemple d'enfants sauvages qui ont grandi avec des animaux et que l'on a eu beaucoup de mal à réintégrer dans la société. Les parents ont une vraie responsabilité sur leurs enfants. Ceux-ci doivent être éduqués. Si l'éducation n'est pas suffisante, les enfants auront plus de mal à s'épanouir pleinement.

Mais la responsabilité de l'homme sur les autres est beaucoup plus large que celle exercée sur les enfants. Nous avons dit que nous étions faits pour aimer. Or, quand nous aimons vraiment quelqu'un, nous voulons son bien. Nous devons vouloir le bien des autres et bien plus que le vouloir, nous devons agir activement pour le bien des autres. Dieu veut cela. Il veut que nous ayons besoin les uns des autres, comme nous l'avons déjà évoqué en parlant des personnes âgées. C'est un devoir pour nous de pourvoir aux besoins matériels de notre prochain mais aussi à ses besoins spirituels. Aussi, annoncer la vérité est une exigence. Savoir que quelqu'un est dans l'erreur et ne pas chercher à l'aider à le réaliser est un manque de charité.

Nous sommes donc responsables des autres. Après le premier meurtre de l'humanité, celui d'Abel, Dieu demande à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » et Caïn répond avec arrogance : « Je ne sais pas. Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère ? »³⁴. Oui, l'homme est le gardien de son frère. L'homme ne doit pas être « un loup pour l'homme », selon l'expression de Hobbes (un philosophe anglais du XVII^e siècle), mais bien plutôt son défenseur, son ami.

B. Dieu a confié la vie à l'homme

Le thème de notre session est : « L'homme est-il le maître de sa vie ? ». L'on ne peut pas répondre par oui ou par non sans préciser ce que l'on veut dire. En effet, il est bien évident que Dieu est le maître de la vie, mais en même temps, Dieu a confié la vie à l'homme. Ce dernier ne peut pas, moralement, en faire ce qu'il en veut. Cependant, Dieu a laissé l'homme libre. L'homme est responsable de sa vie et de la vie des autres. Il n'est pas « maître » de la vie mais en est responsable.

³⁴ Gn 4, 9.

La vie est une merveille, une vraie richesse. Elle est un don de Dieu. Pourtant, « certains se demandent si vivre est un bien, et s'il ne serait pas préférable de ne pas être nés : ils se demandent donc s'il est permis d'appeler à la vie d'autres hommes qui pourraient en venir à maudire leur existence dans un monde cruel »³⁵. Ils ne voient pas que toute nouvelle vie humaine est une richesse. C'est le refus de Dieu qui a entraîné cette mentalité. « La vie humaine, même faible et souffrante est toujours un magnifique don du Dieu de bonté. »³⁶. Dieu a confié la vie à l'homme, un peu comme le maître de la parabole des talents qui, en partant, confie son argent à ses serviteurs. Cet argent, ils doivent le faire fructifier et non pas l'enterrer. Ainsi, notre vie doit porter du fruit. Dieu a dit à Adam et Eve : « Soyez féconds »³⁷. On peut donner la vie physiquement, en ayant des enfants. On peut aussi enfanter des âmes à la vie divine. On peut tout simplement aider des personnes à vivre dignement. Mais il faut commencer par vivre, nous-même, une vie pleinement humaine, comme Dieu l'a voulue. Oui, la vie est belle. Nous ne pouvons pas la voir comme un danger, comme certains qui veulent nous alarmer en prétendant qu'il y aurait trop d'hommes sur terre et que cela nuirait au bien de la planète. L'homme n'est pas le problème à éliminer. Au contraire, c'est lui qui doit trouver des solutions pour une juste exploitation des biens de la terre qui doivent profiter à tous les hommes.

C. La dignité de l'enfant non encore né

Dans notre société occidentale, l'enfant à naître est souvent perçu comme une gêne, un problème, voire une maladie plutôt que comme un don. En pratiquant l'avortement, beaucoup ne se rendent plus compte qu'ils tuent une personne humaine ! Car à partir du moment où l'ovule est fécondé, une nouvelle vie humaine apparaît. L'embryon n'exerce pas encore toutes les potentialités humaines, mais elles sont bien présentes en puissance. C'est une évidence scientifique que l'embryon est déjà un être humain. Détruire un embryon ou un fœtus est donc un crime. Le quatrième commandement prescrit : « Tu ne tueras pas. ». Toute la tradition chrétienne enseigne que l'avortement est grave (dans la *Didachè*, Athénagore, Tertullien, les Pères de l'Église, les Pasteurs, les Docteurs). Plus récemment, Pie XI, Pie XII et Jean XXIII ont condamné l'avortement et le Concile Vatican II a mis l'avortement et l'infanticide au même niveau : « l'avortement et l'infanticide sont des crimes abominables »³⁸. Dans *Evangelium*

³⁵ FC 30.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Gn 1, 18.

³⁸ GS 51.

vitæ, Saint Jean-Paul II confirme solennellement, avec son autorité de successeur de Saint Pierre, cet enseignement de l'Église, qui est donc infaillible :

Avec l'autorité conférée par le Christ à Pierre et à ses successeurs, en communion avec les évêques qui ont condamné l'avortement à différentes reprises et qui [...], même dispersés dans le monde, ont exprimé unanimement leur accord avec cette doctrine, je déclare que l'avortement direct, c'est-à-dire voulu comme fin et comme moyen, constitue toujours un désordre moral grave, en tant que meurtre délibéré d'un être humain innocent. Cette doctrine est fondée sur la loi naturelle et sur la Parole de Dieu écrite ; elle est transmise par la Tradition de l'Église et enseignée par le Magistère ordinaire et universel³⁹.

Dans la Bible, nous ne trouvons pas d'invitation directe à respecter la vie avant la naissance. Cela s'explique par le fait que pour le Peuple de Dieu, avoir beaucoup d'enfants était une bénédiction de Dieu. Il était donc inimaginable de tuer un enfant à naître. Par contre, beaucoup d'émerveillement entoure la formation de la vie dans le sein maternel. Les exemples ne manquent pas : « Avant même de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais⁴⁰ » ; « Tes mains m'ont façonné, créé, de toutes pièces⁴¹ » ; « C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère⁴² » ; « Je suis incapable de dire comment vous vous êtes formés dans mes entrailles. Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie, qui ai organisé les éléments dont chacun de vous est composé. C'est le Créateur du monde qui façonne l'enfant à l'origine, qui préside à l'origine de toute chose⁴³ » ; « lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi⁴⁴. »

CONCLUSION

Pour conclure, rappelons les points essentiels de cet enseignement.

Tout d'abord, Dieu a créé l'homme à son image, avec une âme spirituelle capable d'aimer. L'homme n'est pas renfermé sur lui-même. Il est ouvert à Dieu et aux autres ainsi qu'à tout être créé. La vocation de l'homme à l'amour implique que l'on n'existe pleinement seulement quand on se donne. Mère Marie-Augusta avait compris, à la suite de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que « se donner, c'est le besoin de l'amour ».

³⁹ EV 62.

⁴⁰ Jr 1, 5.

⁴¹ Jb 10, 8.

⁴² Ps 139 (138).

⁴³ 2 M 7, 22-23.

⁴⁴ Lc 1, 44.

L'homme réalise ce don de lui-même d'abord dans la famille. Mère Térésa disait : « l'amour commence à la maison ». C'est dans la famille que l'on aime en premier. Le démon sait l'importance de la famille pour l'homme. Lui qui veut la perte de l'homme s'acharne, particulièrement en nos temps, contre la famille. Lucie de Fatima a prédit, dans une lettre au cardinal Caffarra, que l'affrontement final entre Dieu et Satan porte sur la famille. Sœur Lucie ajoute : « La vérité sur la relation entre l'homme et la femme, et entre les générations est le point central du combat entre Dieu et le diviseur, parce qu'on touche là, à la colonne qui soutient toute la Création. Quand on touche à la colonne centrale, tout l'édifice s'écroule, et c'est cela que nous voyons, en ce moment, et nous le savons ! ». Nos fondateurs avaient réalisé cela. Ils ont compris aussi que Notre Seigneur voulait que notre communauté religieuse soit une famille, avec un père et une mère, des frères et des sœurs. Notre famille Domini doit aider les familles à vivre un vrai esprit de famille fait de partage des joies et des peines, de simplicité et surtout d'amour vrai.

C'est cet esprit de famille qui doit animer la société. Nous retrouverons ainsi le sens de notre responsabilité les uns des autres. Dans notre communauté, nous utilisons beaucoup l'image de la cordée de montagne. On ne doit pas vivre notre pèlerinage terrestre qui est une montée vers Dieu tout seul. On doit s'entraider. S'il y en a un qui tombe, on ne peut pas le laisser à son triste sort : toute la cordée est là pour le relever et continuer coûte que coûte ! De plus, nous sommes tous très différents, avec des dons variés. Cela permet de nous compléter et d'avoir véritablement besoin les uns des autres. Nos différences sont notre richesse : nous sommes vraiment très riches ! Alors : aimons-nous en vérité en nous rappelant souvent ce que nous a dit Notre Seigneur avant de mourir par amour pour nous : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé⁴⁵. »

⁴⁵ Jn 15,12.

LE BEL AMOUR

Père Bernard DOMINI

Bien chers jeunes amis, le thème de cette Session est particulièrement important en ce temps où la Franc-maçonnerie veut absolument faire voter la Loi légalisant l'euthanasie. Philippe de Villiers ne cesse de parler de rupture anthropologique, car elle contredit le serment d'Hippocrate, 400 ans avant Jésus-Christ :

Au moment d'être admis(e) à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.

Si la loi de l'euthanasie est votée, le médecin ou le personnel soignant ne sera plus le garant de la défense de la vie de sa conception à son terme naturel, mais il aura droit de vie ou de mort sur ses patients. Qui voudra alors encore aller dans un EHPAD ?

Depuis hier soir, nos frères et sœurs vous ont fait comprendre que le combat de l'évangile de la vie contre les cultures de la mort est un combat pensé et orchestré par la Franc-maçonnerie. J'ai dans les mains, le livre de Pierre Simon, ancien grand-maître de la Grande loge de France. Je l'ai lu intégralement, j'ai donné des conférences sur l'évangile de la vie. En 1997, lors des JMJ de Paris, quelques enfants des moniteurs Billings m'ont demandé si j'acceptais de les aider pour lancer les jeunes témoins de la vie. Vue l'importance de cette mission, j'avais dit « oui » avec, bien sûr, le consentement du Père et de Mère Magdeleine. Les JTV étaient nés ! Plus de 400 jeunes étaient motivés en l'an 2000 mais ils étaient sans pasteur ! Les 6 années pendant lesquelles je les ai accompagnés m'ont permis de constater que les jeunes sont motivés pour défendre la vie de sa conception à son terme naturel. Je suis convaincu qu'il en est de même pour vous. Les jeunes de 2025 ne sont pas si différents des jeunes de 1997 à 2003 ! Nous désirons ardemment que vous repreniez le flambeau de vos jeunes prédécesseurs et que vous soyez en France, en Europe et dans le monde, les jeunes Témoins de la Vie qui répondent à l'Encyclique de saint Jean-Paul II *Evangelium vitæ* du 25 mars 1995. Lisez-la attentivement et soyez-en les témoins courageux !

Je ne vais pas redire ce que nos frères et sœurs vous ont enseigné depuis hier soir, mais il est important de vous aider à mieux comprendre encore le combat satanique qui se déroule depuis plus de 80 ans. Le but du plan maçonnique de Pierre Simon a bien été décrit dans les pages 221-222 de son livre *De la vie avant toute chose* :

Avec la pilule on dispose d'une vie sexuelle normale sans procréation ; avec l'insémination artificielle, la procréation va se dérouler sans activité sexuelle... Il y aura d'un côté le couple affectif et sexuel – la femme procréatrice et l'homme non géniteur – et de l'autre, la société médiatisée par le médecin, qui rapproche la demande d'enfant d'une disponibilité de semence anonyme, contrôlée et gouvernée par la « banque du sperme ». C'est en ce sens la société tout entière qui féconde le couple... La sexualité sera dissociée de la procréation et la procréation de la paternité. C'est tout le concept de famille qui est en train de basculer ici.

Ce plan voulait instaurer un nouveau concept de famille et annihiler le plan de Dieu créateur sur la famille. La sexualité était totalement séparée de la procréation. La procréation n'était plus le fruit du don d'amour des époux, mais elle devenait une procréation artificielle. Nous voyons avec les dérives actuelles de la bioéthique où cette dissociation sexualité/procréation nous a conduits ! Les lois Neuwirth (1967) légalisant la contraception, Veil (1974/75) légalisant l'avortement, Taubira (2013), légalisant le mariage homosexuel, le Droit à l'avortement dans la Constitution, rien n'est arrivé par hasard. Cela a été pensé en Loge et mis en application. Pierre Simon s'en glorifie ! Ce plan maçonnique, nous devons le dénoncer courageusement et sans compromission. C'est le plan de dénaturation et de déconstruction de la famille

Pierre Simon était aussi bien sûr favorable à l'euthanasie :

Aimer véritablement la vie, la respecter, implique qu'il faut parfois avoir le courage de la refuser. L'euthanasie est souvent l'objet d'une demande très profonde des parents, des mères surtout. Certaines, angoissées devant leur grossesse, n'ont de cesse qu'elles ne nous arrachent cette promesse : ne pas laisser vivre un enfant qui soit anormal sans remède possible. Paradoxe de notre fonction d'obstétricien, dans ce cas précis : laisser mourir n'est-ce pas préserver la vie ? » (p. 234).

Mais comment peut-on préserver la vie en laissant mourir ? Nous sommes bien là devant la contradiction du père du mensonge !

Pierre Simon écrivait au terme de son livre :

C'était certes l'annonce d'un nouveau rapport au corps et à la jouissance, d'une remise en cause d'une domination millénaire, la définition possible d'une nouvelle sexualité, la création, à la limite, d'une nouvelle nature humaine, et d'un nouveau concept de vie. Nous découvrons ainsi que la nature, la vie, sont plus que jamais une production humaine » (p. 255).

Cette conclusion de Pierre Simon confirme ce qu'avait dit le franc-maçon américain, Albert Pike, né le 29 décembre 1809 à Boston et mort le 2 avril 1891 à Washington : à partir du 30^e degré de la franc-maçonnerie nous savons qui est notre Dieu : Lucifer ! Serge Abad Gallardo a été franc-maçon pendant 24 ans et il avait atteint le 18^e degré de la franc-maçonnerie. Il s'est converti en 2012. Il a écrit un ouvrage qui porte comme titre : *J'ai servi Lucifer pendant 24 ans et je ne le savais pas* !!! Oui, le combat pour la défense de la vie et du bel amour oppose Lucifer, l'Anti-Christ, à Jésus ! On ne peut pas être franc-maçon et chrétien, car on ne peut pas servir Lucifer et en même temps Jésus !

En 2017, j'avais conclu la Session sur « Amour humain et transmission de la vie » par une causerie sur le bel amour et le respect de la vie. Aujourd'hui, en cette Session sur le respect inconditionnel de la vie de sa conception à son terme naturel, je dois vous faire entendre « l'appel de Jésus au bel amour ». Être témoin de la vie exige aussi être témoin du bel amour. Satan combat la vie et combat aussi le bel amour.

Mère Marie-Augusta a reçu ces inspirations du Cœur de Jésus en 1948 :

Jésus lance toujours ses appels à l'Amour. Dieu n'est qu'un Dieu d'Amour invisible et surnaturel, et le cœur humain a besoin d'assurance périssable. Ainsi sont les amis insoucians de Jésus, qu'Il appelle pourtant à porter son amour. Quelle aventure, l'Amour ! Beaucoup sont toujours sur la défensive et leur armure humaine les protège ; Jésus ne peut atteindre leur cœur et les blesser d'amour : c'est une plaie qui creuse toujours et ne se cicatrise jamais et il n'en découle toujours que de l'amour, de l'abandon, de la confiance, de la force. Mes bien-aimés, soyez fidèles ; toujours aimez et témoignez. Mes bien chers enfants, Jésus veut nous guider et rien ne Lui est plus doux qu'une confiance d'enfant. Allez de l'avant dans vos découvertes de l'Amour et aussi apprenez à connaître la grande misère du cœur humain. Devenez des Apôtres de l'Amour, de l'Amour qui fait vivre et souffrir, de l'Amour qui unit les cœurs, de l'Amour qui fait réconcilier les plus grands ennemis, de l'Amour qui fait tout pardonner, qui pardonne tout, l'Amour qui découvre tout, l'Amour qui garde pur, l'Amour qui garde jeune, qui rend simple et naïf, avisé, confiant, humble, l'Amour qui fait faire des folies, des bêtises, qui les fait réparer, l'Amour qui enfante, l'Amour qui attire irrésistiblement l'Amour, l'Amour qui donne des ailes, l'Amour fleur de beauté incomparable au suave parfum, l'Amour source de joies et de douleurs, l'Amour fruit de confiance, de foi et d'espérance, l'Amour qui renverse tous les obstacles à l'Amour, l'Amour qui fait aimer passionnément le Christ donc la Croix, l'Amour qui ressuscite les morts, qui guérit les malades, qui fait vivre de la force de Dieu seul, l'Amour qui vous rendra fous, mes enfants bien-aimés, fous de Jésus et de sa Croix. Allez de l'avant dans vos découvertes de l'Amour, devenez des apôtres de l'Amour.

Le bel amour, que le Cœur de Jésus nous appelle à vivre avec enthousiasme et joie, a été vécu à la perfection par les membres de la Sainte Famille. Saint Jo-

seph et la Vierge Marie se sont aimés d'un amour virginal, pur, délicat, attentionné, affectueux. Jésus a aimé St Joseph et la Ste Vierge de l'amour filial, le plus pur et le plus respectueux que l'on puisse imaginer. Aucun enfant n'avait jamais aimé ses parents d'un tel amour. Le ciment qui unissait Jésus, Marie et Joseph était le bel amour humain, don désintéressé, animé par l'Amour de Dieu. Apprenons de la Sainte Famille ce qu'est le véritable amour !

Cet appel au bel amour n'est hélas accueilli et vécu que par un petit nombre. La Session veut vous aider à faire partie de ce petit nombre. N'ayez pas peur ! Dieu vous en donnera la grâce et Notre-Dame des Neiges vous aidera à mener le combat olympique de la pureté. Après vous avoir lancé cet appel au bel amour qui nous vient du Cœur de Jésus, je dois vous montrer en quoi l'amour défiguré a comme conséquence la peur de l'enfant, le refus de l'enfant et le meurtre de l'enfant par l'avortement.

Humanæ Vitæ a été une encyclique prophétique pour éclairer les esprits pollués par la crise morale de 1968 ! Cette Encyclique a été donnée par le Pape St Paul VI le 25 juillet 1968 pour répondre à une question morale très précise : la contraception est-elle morale ? Il est significatif de noter que cette Encyclique porte ce titre : *Humanæ Vitæ* = de la vie humaine. Au cœur de l'année 1968 où plusieurs dans l'Église parlaient de « révolution sexuelle », c'est-à-dire de la soi-disant « sexualité libérée » du "fardeau" de la transmission de la vie, le Pape Paul VI osait courageusement réaffirmer au monde entier que le très grave devoir des époux est de transmettre la vie humaine, et que l'exercice de leur sexualité ne peut pas être dissociée de l'ouverture à la vie. En s'adressant tout de suite aux époux dans son introduction, il affirmait, en même temps, que l'exercice de la sexualité n'est légitime que dans le cadre du mariage.

L'Église est l'amie sincère et désintéressée des hommes, disait Paul VI. Elle n'a pas peur d'affirmer que les époux chrétiens sont appelés par Dieu à la sainteté. Leur amour conjugal doit donc être un amour qui est en harmonie avec l'appel au bel Amour que Dieu lance à tous. Leur amour conjugal doit être un amour responsable pour une paternité et maternité responsables, selon l'expression de Paul VI. Les époux doivent toujours être conscients, disait Karol Wojtyła, que l'union sexuelle porte toujours en elle la capacité de donner la vie. L'amour conjugal doit toujours être un don désintéressé à son conjoint. Cette expression vient de Saint Jean-Paul II qui a beaucoup commenté et appuyé l'Encyclique *Humanæ Vitæ*. La contraception féminine ou masculine empêche le don désintéressé de l'homme ou de la femme, disait encore Jean-Paul II. La contraception n'a pas la même gravité que l'avortement disait encore ce Saint Pape mais elles sont, toutes deux, des plantes vénéneuses. La contraception

est en totale contradiction avec le bel amour voulu par Dieu. Lorsqu'elle est consciemment et volontairement mise en place par les époux, elle fait perdre la grâce sanctifiante et ne peut pas leur donner la vraie joie. Perdre la grâce sanctifiante a, c'est évident, une conséquence pour l'amour conjugal... car la grâce élève l'amour conjugal des époux et son absence le rabaisse... et les époux ne vivent plus leur amour sous le souffle de l'Esprit-Saint mais sous l'esclavage de la loi de la chair !

Une petite digression qui, de fait, n'en est pas une pour moi : n'oublions pas comment Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus parlait de l'amour selon Dieu : aimer c'est tout donner et se donner soi-même. La contraception contredit ce don plénier des époux. Mère Marie-Augusta a reçu une intuition spirituelle du Cœur de Jésus qui permet de mieux comprendre encore Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « *Donum Dei*, don de Dieu, c'est Ton Nom, Mon Seigneur, c'est aussi Ton histoire, Se donner c'est le besoin de Ton Amour ». Saint Jean-Paul II, dans sa lettre aux familles, a développé sa conception de l'amour, don désintéressé de soi. Il a bien compris, comme Mère Marie-Augusta, que Dieu Amour = *Donum Dei*, Don de Dieu, Son Nom et Son histoire. Se donner c'est le besoin de l'Amour de Dieu. La contraception n'est donc pas un vrai don entre les époux mais une recherche de jouissance égoïste. Le conjoint risque alors d'être instrumentalisé, de ne plus être un sujet à qui l'on se donne, mais un objet qui procure du plaisir ! Saint Paul VI a bien développé cela dans *Humanae Vitæ*.

Pour vivre le bel amour, don désintéressé, la vertu de chasteté est nécessaire. Saint Jean-Paul II appelait la chasteté : l'énergie de l'amour, nous l'appelons : l'énergie du bel amour. Comme toute vertu, cette énergie du bel amour demande un effort de volonté et la grâce Dieu pour l'exercer et la développer. Croyez qu'il est possible de vivre le bel amour et de se développer dans la vertu de chasteté !

Il est important de rappeler l'enseignement de Saint Paul sur le corps du baptisé qui est sanctifié par l'Esprit-Saint (1 Co 6). Nous ne devons pas pécher contre le 6^e commandement de Dieu, nous ne devons pas souiller notre corps. Saint Jean-Paul II, dans l'Encyclique *Veritatis Splendor*, a rappelé que le corps est une partie intégrante de nous-mêmes. Notre personne est âme et corps dans leur unité indissoluble. L'union sexuelle n'est pas un jeu, mais un acte personnel qui ne peut jamais être pris à la légère parce que notre vie éternelle peut être engagée ! Dans le plan de Dieu Créateur, l'union des corps n'est vraie que si elle s'accomplit après le don des personnes dans le sacrement du mariage. S'il n'y a pas eu d'abord ce don des personnes, le don des corps n'est pas dans l'ordre voulu par Dieu. Saint Jean-Paul II disait même qu'elle pouvait être un men-

songe. Une telle union, en effet, n'est pas une union responsable car elle n'est pas ouverte au don de la vie. L'union sexuelle, je le dis et le redis, porte toujours en elle la capacité de transmettre la vie. La vertu de chasteté (sans union sexuelle), pendant le temps des fiançailles, permet de se préparer à vivre un mariage comme Dieu le veut en aidant les fiancés à vivre sous le souffle de l'Esprit-Saint et non pas dans l'esclavage de la chair. La vertu de chasteté n'est pas un frein qui empêche l'amour, un carcan d'un autre âge, mais une énergie spirituelle qui élève l'amour pour vivre le bel amour qui requiert le renoncement à son plaisir égoïste pour rechercher le bonheur de l'autre. Si les fiancés ne vivent pas chastement leurs fiançailles, comment pourront-ils vivre chastement leur mariage ?

Vous avez besoin du témoignage des prêtres et des consacrés. Nous nous sommes engagés au célibat consacré pour les prêtres ou au vœu de chasteté pour les consacrés. Le vœu de chasteté n'est pas un empêchement au bonheur. Pour nous, il est une libération de la loi de la chair pour vivre dans le souffle de l'Esprit et connaître le Bonheur plus grand d'être tout à Jésus, rien qu'à Jésus pour enfanter avec Lui des âmes pour le Ciel. Tous ne peuvent pas connaître ce mystère disait Jésus à ses disciples qui avaient répondu à son appel : « viens et suis-Moi ». Suivre Jésus en professant le vœu de chasteté est un témoignage que nous devons donner au monde. Freud s'est trompé ou a menti : la sexualité n'est pas le tout de l'homme et de la femme. Jésus, Marie et Joseph n'ont pas exercé la sexualité, mais ils ont accompli parfaitement la Volonté de Dieu. Jésus est vraiment l'Homme parfait. La Vierge Marie est vraiment la Femme parfaite. Saint Joseph est l'homme juste. Tous, cependant, ne sont pas appelés à suivre Jésus sur la voie des conseils évangéliques. Louis Martin et Zélie Guérin auraient voulu se consacrer, mais telle n'était pas la Volonté de Dieu pour eux. Ils se sont mariés, ils se sont beaucoup aimés, ils ont vécu la chasteté conjugale, le bel amour. Ils ont eu 9 enfants. 4 sont morts en bas âge. Leurs 5 filles qui ont survécu sont toutes devenues religieuses. Une est déjà sainte et docteur de l'Église : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face. Le procès en vue de la béatification de Léonie est en cours et les 3 autres ont été des religieuses édifiantes. Le bel amour engendre le bel amour.

Freud est responsable, mais il n'est pas le seul responsable, de la défiguration de l'amour humain. Jésus, Marie et Joseph sont les modèles pour tous : jeunes, époux, prêtres et consacrés : avec eux, en avant pour le beau et grand combat olympique de la chasteté auquel nous invite Jésus par Mère Marie-Augusta. Notre Église doit beaucoup à St Paul VI et à St Jean-Paul II. Bien chers jeunes, n'ayez pas peur de lire et relire ce qu'ils ont écrit sur le bel amour, vous connaî-

trez alors la vraie joie. Nous n'avons qu'un désir pour chacun de vous : que vous réalisiez pleinement la Volonté de Dieu ni plus, ni moins, ni autrement.

Conséquences du refus d'*Humanæ Vitæ* : Il nous manque aujourd'hui en France plus de 12 millions de moins de 50 ans. Qui a le courage d'en parler ? Je suis certain que le chiffre est encore plus élevé. Depuis la Loi Veil, entrée en vigueur en 1975, on peut compter en moyenne 220 000 avortements légaux par an... et il faut ajouter les avortements non comptabilisés... et il faut aussi compter toutes les générations qui auraient pu enfanter... Je vous ai parlé du plan de la franc-maçonnerie. Il est important de se réveiller : soyez les témoins du plan de Dieu sur la famille et sur la vie ! Le droit à l'avortement dans la Constitution, le droit à l'enfant dans le meilleur des mondes, la fabrique des enfants en laboratoires, tout cela n'est pas le plan de Dieu. Soyons courageux comme les prophètes.

L'EUTHANASIE : PEUT-ON ÊTRE POUR ?

Frère Joseph-Marie DOMINI

INTRODUCTION

En mai dernier, nos députés étaient amenés à examiner en première lecture le projet de loi sur l'euthanasie, officiellement appelée « aide à mourir ». A cette occasion, le rapporteur de la loi, le député Olivier Falorni, a déclaré « *le mot euthanasie a été souillé par l'Histoire et nous n'en voulons pas*¹ ». Il faisait alors référence aux nazis qui ont massivement pratiqué l'euthanasie dans leur politique de purification de la race aryenne. Il a ainsi mis en lumière l'évidente ambiguïté du débat sur l'euthanasie dans notre société. D'un côté ses partisans revendiquent à grands cris sa légalisation. Mais de l'autre on se rend bien compte que, malgré leurs doux euphémismes consistant à donner un nom moins odieux à ce geste terrible, l'euthanasie est bien un acte intrinsèquement mauvais.

M. Falorni, cadre du parti socialiste, a peut-être en effet oublié que le mot *nazi* est une forme contractée de *national-socialisme*, car il n'a pas estimé que le Reich avait *souillé* le socialisme, dont il se revendique. S'il a le sentiment que les nazis ont souillé ce terme, sans songer qu'ils aient pu souiller également d'autres termes politiques, c'est peut-être parce que cette idée de souillure n'est pas propre au nazisme mais qu'elle est intimement liée à la réalité de l'euthanasie.

Alors qu'en est-il ? Pour bien démarrer ce sujet délicat, il nous faut bien définir ce qu'est l'euthanasie. L'euthanasie est un mot grec qui signifie *bonne mort* ; les Grecs l'employaient pour désigner les morts douces et sans douleurs, sans agenda politique spécifique. Le serment d'Hippocrate, au I^{er} siècle av. J.-C., invitait en effet les médecins à ne pas provoquer la mort ; « je ne donnerai à personne, même si on me le demande, un médicament mortel, ni ne suggérerai un tel conseil ».

La situation est bien évidemment différente aujourd'hui car l'euthanasie s'est identifiée à la revendication d'un droit à donner la mort dans certaines circonstances. Dans cette perspective, l'euthanasie consiste à provoquer intentionnellement la mort d'une personne afin de supprimer une souffrance pré-

¹ <https://lcp.fr/actualites/aide-a-mourir-le-mot-euthanasie-a-ete-souille-par-l-histoire-et-nous-n-en-voulons-pas>, consulté le 27-10-25.

sente, suspectée ou à venir. Dans *Evangelium vitæ*, Jean-Paul II rappelle que « l'euthanasie se situe au niveau des intentions et à celui des procédés employés² ». Il y a dans l'euthanasie deux éléments importants : l'intention de donner la mort et l'acte matériel par lequel on l'administre.

Elle peut se faire de manière active, par l'administration d'un produit létal, ou par omission, en cessant de donner un médicament nécessaire à la survie du patient, même s'il y a des circonstances dans lesquelles il est légitime de cesser les traitements. Cette distinction est importante, car notre législation française, qui feint de l'ignorer, l'utilise en fait pour autoriser, de manière dissimulée, l'euthanasie. Nous y reviendrons.

Les partisans de l'euthanasie, comme nous l'a bien montré M. Falorni, sentent, plus qu'ils ne savent, la perversité de cet acte. C'est la raison pour laquelle ils lui préfèrent d'autres termes qui évoquent moins l'idée de meurtre. On parle ainsi généralement de mort dans la dignité.

De fait la défense de l'euthanasie se fonde sur l'idée de « préserver la dignité des malades ». Mais que signifie le terme *dignité* ? C'est principalement le christianisme qui a contribué à façonner le concept de dignité. La dignité se rapporte à la valeur propre de l'individu humain, parce qu'il participe à une nature rationnelle, raisonnable, qui le rend capable de choisir le bien ou le mal, en toute conscience. La personne est donc toujours inconditionnellement digne. Seuls les actes qu'elle pose peuvent être éventuellement perçus comme indignes de l'humanité. Autrement dit une personne qui souffre est toujours digne. Une personne qui pose un acte allant à l'encontre de sa dignité pose un acte indigne de son humanité. Pour ces raisons, la dignité de l'homme a deux caractéristiques ; elle est inviolable – on ne peut pas la retirer ou la perdre – et indisponible – elle n'est pas à notre disposition.

L'histoire regorge d'exemples qui montrent que le désir d'administrer la mort est toujours une menace contre la dignité de l'homme. Par exemple, les peuples du nord Canada laissaient tomber « *accidentellement* » dans la neige leurs personnes âgées qu'ils promenaient dans leurs traîneaux ; ils les laissaient ainsi mourir de froid. Certains peuples d'Afrique du sud laissaient aussi leurs vieillards allongés auprès de fourmilières géantes dès qu'ils n'étaient plus aptes au travail.

Aujourd'hui, parmi les 7 pays qui ont légalisé l'euthanasie dans le monde (Pays-Bas, Belgique, Luxembourg, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Espagne) d'inquiétantes dérives voient le jour. C'est ainsi que le Comité des droits

² SAINT JEAN-PAUL II, Encyclique *Evangelium vitæ* (= EV), 25-03-1995, n°65.

des personnes handicapées de l'ONU, qui n'est pourtant pas connu pour son conservatisme sur les sujets sociétaux, a publié le 26 mars dernier un rapport³ alarmant dénonçant la façon dont le Canada propose, voire facilite l'euthanasie des personnes handicapées ou pauvres, faute d'alternatives sociales ou médicales suffisantes. On ne soulage plus la souffrance, on y met fin en supprimant le souffrant.

Alors qu'en est-il ? L'euthanasie est-elle vraiment un moyen de préserver la dignité du souffrant ? Autrement dit, l'euthanasie est-elle bonne en soi ? Pour répondre à cette question difficile nous verrons tout d'abord quelle est l'attitude générale de la société à l'égard de l'euthanasie, avec un regard spécifique sur l'encadrement juridique de la fin de vie. Nous verrons ensuite quels sont les postulats philosophiques qui sous-tendent cette attitude avant d'envisager la perspective chrétienne de la fin de vie.

I. EUTHANASIE : ÉTAT DES LIEUX

L'euthanasie est aujourd'hui interdite en France, ainsi que dans la plupart des pays occidentaux. Toutefois il est clair qu'il existe une forte pression pour sa légalisation. La tentation de l'euthanasie n'est pas qu'une question de légalisation ; elle consiste dans un certain rapport avec la fin de vie. Puisque l'euthanasie est officiellement interdite en France, nous nous attacherons à voir quel visage revêt la tentation de l'euthanasie (A) et comment elle est appréhendée par la législation (B).

A. La mentalité euthanasique

Il y a des structures de péché propres à la culture de mort. Jean-Paul II les a abondamment dénoncées. Dans l'Évangile de la Vie, l'encyclique bioéthique de Jean-Paul II, il identifie quelques-unes de ces structures de péché. Il cite par exemple l'industrie pharmaceutique, qui produit en masse des substances abortives, contraceptives et, peut-être un peu moins largement, euthanasiques.

Jean-Paul II souligne aussi le rôle des médias qui répandent dans l'opinion publique des idées contraires au respect de la vie, en plaçant les pratiques mortifères sous le signe du progrès et de la liberté. L'importance des médias dans la vie quotidienne doit faire tenir leur influence comme déterminante dans l'émergence d'une opinion. Il est d'ailleurs à noter que le débat juridique de l'euthanasie reprend les codes de la communication : c'est une dialectique de l'émotion qui consiste à émouvoir l'interlocuteur pour le gagner à ses idées et stigmatiser celui qui pense différemment.

³ <https://docs.un.org/en/CRPD/C/CAN/CO/2-3>, consulté le 27-10-25.

La mentalité euthanasique, qui se manifeste dans l'attitude de l'homme moderne face à la mort (non reconnaissance de la possibilité d'un sens de la souffrance, angoisse devant le mystère de la mort, volonté de dominer la vie et la mort) se traduit par des faits que la législation française a réglementés.

B. Le cadre légal français

D'un point de vue juridique, l'euthanasie n'existe pas en France. Celle-ci ayant pour objet de mettre fin à la vie d'une personne, elle dépend des dispositions du Code pénal, qui interdisent l'homicide. L'euthanasie est pour le moment interdite en France et tout acte qui a pour objet ou pour effet de tuer est susceptible d'entraîner une condamnation au titre de ces dispositions. Mais nous allons tempérer cette affirmation dans un instant.

En plus de ces dispositions d'ordre général, le cadre de la fin de vie en France fait l'objet de réglementations plus précises. Deux lois sont particulièrement importantes dans ce domaine.

La loi Léonetti a été adoptée le 22 avril 2005 et est toujours en vigueur. Elle a eu le double objet de développer les soins palliatifs, ce qui est très bien, et d'exclure l'obstination déraisonnable. L'obstination déraisonnable ou l'acharnement thérapeutique, c'est la même chose. La médecine moderne a fait de grands progrès et a parfois permis de maintenir en vie des personnes autrement promises à une mort certaine. C'est un progrès immense qu'il faut toutefois apprendre à maîtriser. Dans certaines situations, le patient n'a aucune perspective de guérison ni même d'amélioration. Les traitements apparaissent alors inutiles ou bien disproportionnés et peuvent occasionner des souffrances. Le refus de l'acharnement thérapeutique a donc simplement pour objet de refuser l'administration de traitements lorsque ceux-ci non seulement sont inefficaces mais qu'ils sont aussi de nature à gêner ou à faire souffrir le patient, par exemple par l'effet d'une intubation ou comme expression d'effets secondaires. Lorsqu'on met fin à ces traitements, le but recherché n'est pas d'accélérer la mort du patient mais de soulager ses douleurs.

Les deux objectifs de cette loi sont donc honorables, mais il leur manque deux précisions. D'une part il n'y a pas, dans la loi Léonetti, de distinction entre le refus de l'acharnement thérapeutique et l'euthanasie par omission. Lorsque l'on décide de mettre un terme à l'administration de traitements, on le fait parce que le rapport entre ce qu'on peut raisonnablement attendre du traitement et son effet concret est négatif. Il peut y avoir plus d'inconvénients voire de souffrance à administrer des traitements à certaines personnes tandis que les perspectives de guérisons sont nulles. Mais parfois ce rapport est incertain ;

il peut y avoir de réelles chances d'améliorations. La frontière est alors très poreuse entre refus de l'acharnement thérapeutique et euthanasie par omission.

D'autre part, la notion de traitement, pourtant essentielle dans la loi, n'est pas définie. C'est la porte ouverte à des dérives qui ne manqueront pas d'arriver avec la seconde loi importante relative à la fin de vie.

La loi Claeys-Leonetti a été adoptée le 2 février 2016. Depuis cette loi, l'alimentation et l'hydratation sont considérées comme des traitements. Cette précision peut sembler banale mais elle est lourde de conséquences. Le traitement comprend l'ensemble des méthodes employées pour lutter contre une maladie et tenter de la guérir.

Le traitement ne concentre toutefois pas la totalité de l'acte médical, qui est fait aussi de relations et de soins. Si les traitements peuvent, dans des circonstances bien définies, être suspendus, les soins quant à eux sont toujours dus. On ne cesse pas de faire la toilette à un patient parce qu'on estime sa fin proche

La loi Léonetti avait omis de définir ce qu'est un traitement ; la loi Claeys-Leonetti en a profité pour estimer que l'alimentation et l'hydratation étaient des traitements. C'est évidemment une aberration ; mais si le traitement peut être arrêté, et si l'alimentation et l'hydratation sont des traitements, alors l'alimentation et l'hydratation peuvent être arrêtés. C'est de l'euthanasie à peine déguisée. Pour cacher cette mort cruelle, la loi Claeys-Leonetti a également autorisé la sédation profonde jusqu'au décès. On administre à un patient des substances qui le font entrer dans profond coma de manière à ce qu'il ne ressente plus la souffrance puis on le laisse mourir de faim et de soif.

C'est ce qu'il s'est passé avec Vincent Lambert. Il s'agit seulement d'un cas particulièrement médiatisé car deux proches de Vincent Lambert, sa femme et sa mère, avaient des avis très divergents sur la question. Mais ce cas est loin d'être isolé. Il y a réellement de nombreuses euthanasies en France.

Pour finir sur le cadre juridique, il convient d'évoquer le projet de loi sur l'euthanasie qui occupe depuis plusieurs mois nos parlementaires, actuellement toujours en discussion. L'Assemblée nationale l'a votée le 27 mai 2025. Le Sénat devait l'examiner en octobre mais en a repoussé l'examen *sine die*, c'est-à-dire à une date ultérieure sans précision. L'Assemblée nationale a annoncé mardi 28 octobre qu'elle se pencherait en deuxième lecture sur le texte, à condition que le Sénat se soit prononcé à ce sujet.

Ce texte comporte deux parties, l'une au sujet des soins palliatifs, que nous étudierons dans un instant et qui a fait l'unanimité des députés, et l'autre au sujet de l'euthanasie qu'il vise à légaliser.

Ces menaces contre la vie ne sont pas de pures matérialités, c'est-à-dire de purs faits ; elles ont des motivations et des conséquences philosophiques. Ce sont elles qui façonnent directement la mentalité euthanasique que nous venons de voir.

II. LES POSTULATS PHILOSOPHIQUES SOUS-JACENTS À LA MENTALITÉ EUTHANASIQUE

On pourrait consacrer de longs développements à l'ensemble des courants idéologiques qui traversent notre société. Ils la façonnent et le drame moderne c'est que peu de personnes sont conscientes de ces philosophies qui ont pourtant un impact concret sur leur manière de vivre et les choix qu'ils posent. L'euthanasie est évidemment favorisée par plusieurs d'entre elles.

A. Le primat de la volonté

La pensée moderne, depuis Descartes, considère que le monde matériel et le monde spirituel sont impénétrables l'un à l'autre. Il existe le règne de l'esprit d'un côté, l'empire de la matière de l'autre ; c'est le dualisme cartésien.

Dans la pensée chrétienne, l'homme dispose d'un corps et d'une âme ; les deux principes existent bien – le spirituel et le matériel – mais la foi les distingue pour mieux les unir. L'homme est un seul être, à la fois spirituel et corporel. En introduisant une séparation radicale entre ces deux dimensions, on aboutit fatalement à la revendication d'une autonomie parfaite des facultés spirituelles de l'homme, à une tyrannie de l'esprit contre le corps.

Jean-Paul II relève dans *Evangelium vitæ* qu'une des causes des mentalités de la culture de mort est précisément l'exacerbation du concept de subjectivité⁴ ; dans cette perspective seul un être disposant d'une certaine autonomie est sujet de droits. Dès lors que cette autonomie est entamée – et donc a fortiori si elle disparaît – alors les conditions de vie sont telles que la vie elle-même ne vaut plus la peine d'être vécue.

Lorsqu'on évoque les situations de fin de vie difficiles, il n'est pas rare d'entendre qu'une personne dépourvue, même momentanément, de la capacité de communication verbale explicite n'est plus dans une situation de dignité suffisante pour continuer à vivre.

⁴ EV, n°19.

B. L'exaltation de la liberté

Le primat de la volonté s'accompagne dans notre société d'une exaltation de la liberté. Et cela va de soi en quelque sorte ; la volonté est la faculté de pouvoir se déterminer. C'est le sujet libre qui exerce sa volonté ; si celle-ci est magnifiée, la liberté ne peut être qu'exaltée. Cette exaltation se manifeste comme revendication d'autonomie absolue de la personne.

L'individualisme exacerbé que connaît notre société moderne n'est pas donc pas sans influence sur la fin de vie. En faisant du *moi* la référence absolue, la pensée moderne a rendu impossible l'établissement de repères objectifs pour l'action morale et donc pour les choix bioéthiques.

La loi naturelle, que la pensée chrétienne a reprise, s'énonce traditionnellement en des lois qui sont propres à accomplir la personne humaine. Selon cette perspective, un acte n'est bon que s'il est conforme à ces lois ; autrement dit un acte humain n'est bon que s'il contribue au bien de la personne. La volonté du sujet n'intervient dans ce processus que pour s'attacher à ce bien ou au contraire le rejeter.

Mais dans la pensée moderne le bien n'existe pas de manière absolue ; chaque individu est souverain maître pour déterminer ce qui est bon pour lui. La vie n'est plus intangible ; elle ne fait l'objet d'une protection que si le sujet le désire.

La rhétorique de la liberté dans notre société moderne est délétère. C'est ainsi que Philippe Pozzo di Borgo s'exclame : « Plus d'un quart de siècle de tétraplégie, marqué – j'ose le dire – par autant de joies que de douleurs réelles, m'a vacciné contre le piège du mot « liberté ». En toute liberté, après mon accident, quand je ne voyais pas de sens à cette vie de souffrance et d'immobilité, j'aurais exigé l'euthanasie si on me l'avait proposée. En toute liberté, j'aurais cédé à la désespérance, si je n'avais pas lu, dans le regard de mes soignants et de mes proches, un profond respect de ma vie, dans l'état lamentable dans lequel j'étais. Leur considération fut la lumière qui m'a convaincu que ma propre dignité était intacte. Ce sont eux – et tous ceux qui m'aiment – qui m'ont donné le goût de vivre. En réalité, affirmer qu'au menu de la vie on pourrait « choisir sa mort » est une absurdité et une violence, de même qu'il est absurde et violent d'exiger d'un soignant qu'il transgresse l'interdit de tuer. Car c'est cet interdit qui limite sa toute-puissance, nous met sur un pied d'égalité, m'autorise à

exister et, si j'en éprouve le besoin, à me plaindre sans craindre d'être poussé vers la sortie⁵ ».

C. L'utilitarisme

Le grand théoricien de l'utilitarisme est Jeremy Bentham, au XIX^e siècle. Sa pensée a profondément marqué le monde occidental. L'utilitarisme est une doctrine qui place la valeur suprême de l'homme dans l'utilité personnelle, comprise comme ce qui procure les plaisirs les plus grands. L'utilitarisme est nuisible car il a en horreur ce qui est susceptible de limiter le plaisir. Or la vie humaine est traversée de limites et le plaisir ne lui est jamais infini.

L'utilitariste souffre d'une incapacité à considérer l'homme de manière objective, c'est-à-dire dans ses limites et dans ses faiblesses. Les conséquences de cette doctrine sur le plan bioéthique sont évidentes. Dès lors que la qualité de vie est amoindrie, par la dépendance, par la souffrance, par diverses maladies, alors l'édifice humain, fondé sur la valeur suprême *plaisir* ainsi compromise, s'écroule.

L'utilitarisme s'accommode particulièrement bien du capitalisme. Et le capitalisme à son tour entretient la culture de mort. L'aspect économique du problème de l'euthanasie a une importance que ses partisans nient mais qui est pourtant bien réelle. Les traitements prodigués aux personnes en fin de vie sont souvent onéreux ; sous cet angle, l'euthanasie apparaît comme une mesure particulièrement efficace pour réduire les frais puisqu'elle permet de mettre fin à des années de traitements coûteux. Il est évidemment scandaleux de vouloir faire du profit sur la mort des personnes, cela se dispense de démonstration. Mais quoi qu'en disent les partisans de l'euthanasie, rien ne permet d'assurer que, une fois l'euthanasie légalisée, l'aspect économique ne soit jamais pris en compte pour décider de mettre un terme à une vie.

D. Perte du sens de la souffrance

Peut-être que l'une des causes les plus immédiates de la mentalité euthanasique se trouve dans la perte du sens de la souffrance. La souffrance est évidemment toujours un mal et l'homme n'a pas le droit d'être insensible à la souffrance du prochain. La souffrance est un mystère qui nous dépasse. C'est un mystère incompréhensible, qui n'aurait aucun sens si le plan rédempteur de Dieu n'en avait pas fait l'instrument de la rédemption.

⁵ Philippe Pozzo di Borgo, in Communiqué du Collectif *Soulager mais pas tuer*, 08-04-2021 [en ligne : <https://www.soulagermaispastuer.org/l-appel-de-philippe-pozzo-di-borgo/>].

La souffrance est une réalité inévitable dans une vie humaine. Toute personne souffre, même s'il y a des degrés dans les souffrances supportées.

C'est précisément parce que cette souffrance est incontournable que les partisans de l'euthanasie ont développé un dialectique de l'émotion pour faire émerger un consensus sur la légalisation de l'euthanasie. Cette dialectique consiste dans le sophisme suivant : la souffrance ne peut être soulagée que par la mort, donc celui qui souhaite ne pas administrer la mort à celui qui souffre désire en réalité qu'il souffre. Mais ce raisonnement se fonde sur un double mensonge.

1. Le soulagement de la souffrance

La science médicale s'est beaucoup développée dans le domaine du soulagement de la souffrance. Une branche de la médecine s'est spécialisée dans ce domaine ; ce sont les soins palliatifs. De quoi s'agit-il exactement ? Les soins palliatifs sont des soins associés aux traitements de la maladie. Ils ont pour objectif de préserver la qualité de vie, de soulager les douleurs physiques et tous les autres symptômes gênants. Ils prennent également en compte la souffrance psychologique, sociale et spirituelle de la personne malade et de sa famille. En fait les soins palliatifs concernent l'ensemble des mesures destinées à améliorer la qualité de vie d'un patient en fin de vie ou atteint d'une maladie grave. L'approche qui est adoptée pour dispenser ces soins est multidisciplinaire parce que les souffrances et les joies d'un patient peuvent être de toute sorte. Les professionnels des soins palliatifs peuvent faire intervenir de la musique, de l'art, de la gastronomie, de la psychologie... l'idée est de soulager le patient par tous les moyens licites.

La médecine moderne n'est donc pas sans ressources pour soulager la souffrance. La plupart des souffrances d'origine ont une réponse d'ordre médical, même si cela n'est pas absolu et que parfois la seule manière de soulager une souffrance est la sédation.

2. Le mystère de la mort

Le second mensonge sur lequel repose la dialectique de l'émotion, c'est que la mort met fin à toute souffrance. Ce n'est pas tout à fait exact. La mort est un moment important de la vie humaine ; il suffit de penser aux décès que nous avons peut-être vécus dans nos propres familles. C'est le moment où tous les proches se rassemblent. Ils veulent savoir quels ont été les derniers mots du défunts, ce qu'il a vécu avant de mourir, ses derniers souhaits. Il y a un ensemble de rites qui entourent la mort, parce que la mort met en relief le mystère de la vie.

Tugdual Derville disait « donner la mort, c'est voler le reste à vivre », à la fois pour celui qui s'apprête à mourir mais aussi pour sa famille. On ne sait pas ce qui peut se passer dans une âme dans les instants qui précèdent la mort. Il n'est pas rare de voir, dans les hôpitaux, des mourants attendre des jours avant d'expirer alors que leur pronostic vital est médicalement déjà bien engagé ; ils attendent parfois longtemps la venue d'un proche, un pardon à recevoir ou à donner, et dès lors que l'objet de leur attente est satisfait, ils quittent paisiblement ce monde.

La mort anticipée est une privation de moments très importants dans une vie. La demande même de mort cache souvent un manque d'affection ou d'aide. Dans un document émanant de la Congrégation pour la doctrine de la Foi, le Bon Samaritain, le Cardinal Ladaria alors préfet écrivait « les supplications de très grands malades demandant parfois la mort ne doivent pas être comprises comme l'expression d'une vraie volonté d'euthanasie ; elles sont en effet presque toujours des demandes angoissées d'aide et d'affection. Au-delà de l'aide médicale, ce dont a besoin le malade, c'est de l'amour, de la chaleur humaine et surnaturelle que peuvent et doivent lui apporter tous ses proches, parents et enfants, médecins et infirmières⁶ ».

On présente systématiquement l'euthanasie comme une expression de compassion. Mais il s'agit d'une compréhension profondément erronée de la compassion qui ne peut jamais consister à provoquer la mort. Elle doit au contraire conduire à accompagner le malade et à l'accueillir, selon l'étymologie même du mot compassion, *souffrir avec*. Les demandes d'euthanasie disparaissent presque toujours lorsque l'accompagnement proposé au malade répond à ses désirs et ses angoisses. La mort est une perspective angoissante pour de nombreuses personnes, mais le malade qui se sait écouté et accompagné, qui sait qu'il n'est pas seul, peut affronter l'épreuve avec davantage de sérénité.

III. LA PERSPECTIVE CHRÉTIENNE DE LA FIN DE VIE

Dans l'Évangile de la Vie, Jean-Paul II explique que la principale cause de la culture de mort, et donc de l'euthanasie, c'est « l'éclipse du sens de Dieu⁷ » qui va de pair avec celle du sens de l'homme. Ces deux aspects sont inséparables. Sans Dieu, l'homme ne se comprend plus et s'enferme dans sa réalité physique : la vie n'est plus sacrée, mais devient un matériau.

⁶ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Lettre *Samaritanus Bonus*, sur le soin des personnes en phases critiques et terminales de la vie, 14-07-2020.

⁷ EV, n°19.

La dignité de l'homme est fondée sur l'image de Dieu à laquelle il a été créé. Si l'homme ne parvient plus à trouver dans un repère qui le transcende la source de sa dignité, alors celle-ci se trouve exposée à la merci du plus fort.

Toute vie humaine est digne. C'est un message que le monde moderne peut accepter, mais il ne peut pas rester simple message : il doit être vécu. Si la vie humaine est digne, parce que fondée sur la ressemblance divine, alors elle doit être protégée ; elle ne peut être ni manipulée ni retranchée par l'homme.

Deux phrases de l'évangile peuvent orienter notre engagement et notre conviction en faveur de la vie : *« Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »* (Mt 25, 40). *« Tout ce que vous voudriez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux, vous aussi »* (Mt 7, 12).

La fin de vie est une période de grande vulnérabilité. Le chrétien doit voir dans celui qui souffre, qui est diminué, qui est dépendant, Jésus lui-même. C'est Lui qui permettra de donner à la souffrance et à la mort une nouvelle signification. La souffrance, en dehors du plan rédempteur de Dieu, n'a pas de sens. Elle n'est qu'aberration.

La perte du sens de la grandeur de l'homme aboutit nécessairement la dévaluation de certaines vies. Ce qui fait la dignité d'une vie humaine ce n'est pas le degré de liberté ou d'autonomie avec lequel on la mène ; c'est le fait que l'homme a été créé à l'image de Dieu. L'homme est une créature de Dieu ; c'est Lui qui donne à l'homme sa dignité dont il ne peut d'ailleurs pas disposer. Ce n'est pas le regard que d'autres portent sur moi ni même mon propre regard sur moi-même qui conditionne cette dignité. Celle-ci existe indépendamment de toute circonstance.

L'euthanasie est le symptôme de la perte du sens de la grandeur de l'homme. Philippe Pozzo di Borgo s'insurge donc légitimement ; *« On nous dit : « C'est un droit qu'on vous propose ; il ne vous enlève rien. » Mais si ! Ce prétendu droit m'enlève ma dignité, et tôt ou tard, me désigne la porte »*. La question qui doit nous animer est la suivante : quel est le message que la légalisation de l'euthanasie renvoie ? Certaines vies ne valent plus la peine d'être vécues. Chez nos contemporains, nombreux sont ceux qui pensent, sans mauvaise foi, avoir beaucoup de compassion pour ceux qui souffrent en voulant hâter leur mort. Mais ils trahissent ainsi leur conception de la dignité de l'homme ; celle-ci connaît des limites, puisque l'on reconnaît que, dans certaines circonstances, elle ne s'oppose pas à sa mort.

C'est le faux piège de la liberté qui consiste à prétendre laisser le choix. Mais le choix n'existe pas ; les velléités euthanasiques des partisans de l'euthanasie trahissent le triste regard qu'ils portent sur les personnes dépendantes.

CONCLUSION

La loi du plus fort est l'apanage des lois bioéthiques qui omettent Dieu. Comme souvent, ce sont les personnes les plus fragiles ou les plus pauvres qui sont les premières victimes. Tugdual Derville disait « dans le domaine de la bioéthique il n'y a pas de porte entrouverte ; il n'y a que des portes ouvertes ou fermées ». Lorsqu'on franchit l'interdit de tuer, les dérives surviennent nécessairement.

Qui pourra empêcher qu'un héritier ne hâte pas la mort de son parent pour en recueillir l'héritage ? Qui pourra assurer que l'euthanasie ne sera pas ouverte à des personnes qui sont simplement lasses de vivre ? Qui pourra rassurer les personnes âgées devant faire un séjour en hôpital ?

Toutes ces questions sont évidemment très importantes. La seule manière d'y répondre, c'est de maintenir l'interdit de tuer.

Un regard chrétien sur la fin de vie permet de donner un sens à la mort, que le monde moderne craint malgré les apparences. L'homme n'est pas fait pour cette terre mais pour le ciel. « Les normes contenues dans la présente Déclaration sont inspirées d'un profond désir de servir l'homme selon le dessein du Créateur. Si la vie est un don de Dieu, la mort est inéluctable ; il faut donc, sans en prévenir l'heure, savoir l'accepter en toute responsabilité et dignité. Il est vrai qu'elle marque la fin de notre existence terrestre, mais en même temps elle fait éclore une vie immortelle. Aussi tous les hommes doivent-ils se préparer à cet événement à la lumière des valeurs humaines et les chrétiens plus encore à la lumière de la foi⁸ ».

⁸ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, Déclaration *lura et bona* sur l'euthanasie et sur l'observation d'un usage thérapeutique droit et proportionné des médicaments analgésiques, 05-05-1980 [trad. fr. : DC 77 (1980), p. 697-700].

LA THÉORIE DU GENRE ET SON REMÈDE

Frère Joseph DOMINI

Le contenu de cet enseignement peut s'énoncer de façon très simple : dans la mesure où il reconnaît Dieu comme son créateur et qu'il l'adore, l'homme est unifié dans son être spirituel et corporel, il vit dans la pureté et tout est clair. Dans la mesure où il refuse Dieu créateur et veut se définir lui-même, l'homme est divisé dans son être corporel et spirituel, il sombre dans l'impureté et tombe dans les désordres du *gender*.

Pour cet exposé nous sommes fortement inspirés d'une lettre pastorale du 21 août 2025 publiée par un évêque américain, M^{gr} Daniel Thomas : *The Body Reveals the Person : A Catholic Response to the Challenges of Gender Ideology*.

I. QU'EST-CE QUE LE GENDER ?

Le *gender* repose sur un postulat selon lequel chaque personne possède une « identité de genre » qu'elle détermine elle-même, indépendamment de la réalité de son corps.

Puisque la réalité biologique ne détermine pas l'identité du genre (masculin ou féminin), il faut chercher un autre critère : ce sera alors le ressenti, ou le sentiment, qui est considéré comme un indicateur sûr de l'identité personnelle.

L'expression LGBTQ de « sexe assigné à la naissance » indique que « masculin » et « féminin » sont des étiquettes arbitraires attribuées par un médecin, mais qui ne correspondent pas à l'identité de chaque personne.

Les partisans du *gender* disent volontiers que la conception selon laquelle la nature humaine est divisée en deux sexes, masculin et féminin, est un « système binaire » qui est à l'origine de bien des discriminations.

Les partisans de la « transition » (d'homme à femme ou de femme à homme) disent que ceux qui ressentent une incohérence entre leur corps et eux-mêmes sont nés dans un mauvais corps.

Pressions

L'idéologie du genre cherche à s'imposer par divers moyens de pression qui sont des obstacles à une authentique liberté :

Nombre de nos institutions, notamment les gouvernements, les entreprises, les écoles et les médias, ont adhéré aux principes de l'idéologie du genre et s'en font les protagonistes.

Les personnes qui s'identifient comme « transgenres » revendiquent souvent la reconnaissance sociale de l'identité qu'elles se sont attribuée : telle l'utilisation d'un nouveau prénom et de pronoms conformes à l'identité choisie.

La pornographie qui favorise ce phénomène est omniprésente. Des histoires de jeunes qui ont « courageusement » assumé leur identité « transgenre » sont diffusées. Les influenceurs des réseaux sociaux s'identifiant comme transgenres partagent leurs propres parcours, encourageant les adolescents vulnérables à se croire eux aussi « transgenres » et à tromper les parents qui ne soutiennent pas la « transition ».

Toute personne en désaccord avec les idéologies du genre risque d'être qualifiée d'homophobe ou de transphobe, ou encore de « haineuse ». Quant' aux parents qui craignent que leurs enfants ne soient endoctrinés par l'idéologie du genre à l'école, on les culpabilise en affirmant que, s'ils ne confirment pas les choix de leurs enfants sur le genre, ceux-ci pourraient être poussés au désespoir ou même au suicide.

II. ANTHROPOLOGIE DUALISTE ET ANTHROPOLOGIE UNITAIRE

Pour répondre à l'idéologie du *gender*, il est bon de faire apparaître l'anthropologie qui y est sous-jacente et de la comparer à l'anthropologie judéo-chrétienne.

A. L'anthropologie dualiste sous-jacente à l'idéologie du genre

L'anthropologie sous-jacente à l'idéologie du *gender* divise l'homme en deux réalités qui ne s'accordent pas : un corps matériel et un moi intérieur immatériel (appelé esprit, âme ou conscience). Seul le moi intérieur s'identifierait à la personne, tandis que le corps et tout ce qui l'accompagne – chair, sang, cerveau – seraient infrapersonnels. Cette anthropologie estime donc que le corps n'est pas un élément constitutif de la personne humaine, elle le considère comme un simple matériau.

Cette anthropologie dualiste peut servir à justifier l'avortement et l'euthanasie. En effet, ceux qui nient la valeur constitutive du corps pour la personne, pensent facilement que les êtres humains, encore incapables d'activité relevant du moi inté-

rieur, ne sont pas encore des personnes et n'ont donc pas droit à la vie. Quant au fait de tuer un malade ou une personne âgée, il n'est pas vu comme la rupture de l'unité du corps et de l'âme, mais comme la libération de l'âme.

B. L'anthropologie unitaire

L'anthropologie judéo-chrétienne refuse ce dualisme. La personne humaine n'est pas l'assemblage de deux natures (corporelle et spirituelle) mais elle est une seule nature à la fois corporelle et spirituelle.

Voici ce que dit le *Catéchisme de l'Église Catholique* :

La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel. (n°362)

Le corps de l'homme participe à la dignité de « l'image de Dieu ». (n°364)

L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la « forme » du corps ; c'est-à-dire, c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps constitué de matière est un corps humain et vivant. (n°365)

Cette unité de la personne humaine apparaît parfois de façon très significative. Ainsi cette personne âgée dont on voulait abrégé la vie a été heureusement bien protégée par sa fille qui a obtenu gain de cause. Or cette personne qui avait les yeux marrons, les a ouverts juste avant de mourir : ils étaient bleus et rayonnants. On peut dire que la pureté de son âme s'est alors manifestée dans son regard. Et l'on pourrait multiplier les exemples...

L'on peut aussi se référer à l'attitude spontanée de l'être humain : un enfant qui tombe de vélo ne dit pas : « Je me suis fait mal au corps », mais « Je me suis fait mal à moi-même. » Un homme bousculé ne dit pas : « Pourquoi as-tu bousculé mon corps ? », mais : « Pourquoi m'as-tu bousculé ? » Une femme agressée ne dit pas que son corps a été agressé, mais elle souffre d'avoir été elle-même agressée. Un malade ne remercie pas le médecin de soigner son corps, mais de le soigner lui-même.

Selon cette anthropologie, la mort, au lieu d'être une libération de l'âme – comme le croyaient certains philosophes grecs, en particulier Platon – prive la personne humaine d'une part essentielle d'elle-même. Elle devient une personne tronquée d'une de ses dimensions constitutives.

III. RÉPONSE MÉDICALE

Réfutons l'idéologie du *gender* en nous référant d'abord à la biologie et à la médecine.

A. Le chevauchement des centres d'intérêt des hommes et des femmes

Il n'est pas rare qu'un garçon biologique n'apprécie pas de jouer avec des voitures ou des camions, ou qu'il ne se sente pas à l'aise dans les jeux un peu virils, ou bien que, doté d'une nature plus sensible, il soit facilement blessé dans ses relations avec les autres garçons, etc.

À l'inverse, une fille biologique peut dire qu'elle s'est toujours sentie plus à l'aise avec les garçons qu'elle trouve plus directs ; on parle alors facilement de « garçon manqué. »

Mais il faut dire que tout cela ne définit pas le garçon ou la fille et qu'il y a en réalité un large chevauchement entre les intérêts et les préférences des garçons et des filles. De plus, il y a l'âge de la puberté où la masculinité et la féminité s'affirment plus nettement que dans la petite enfance : cela n'a rien d'une confusion des genres !

Ajoutons qu'il ne manque pas d'hommes très intuitifs, dotés d'une grande sensibilité, et qui se sentent pleinement hommes. Il ne manque pas non plus de femmes énergiques, capables de diriger des sociétés, et qui sont pleinement femmes. Le plus souvent, elles assument leur tâche avec une note féminine particulière plus humanisante. A moins que, devant affirmer leur autorité plus difficilement reconnue, elles ne deviennent très autoritaires. Mais elles restent des femmes.

B. Une réalité biologique indéniable

Au-delà de ces considérations, il y a la réalité biologique indéniable. Toutes et chacune des cellules d'un homme sont XY ; toutes et chacune des cellules d'une femme sont XX. La masculinité et la féminité concerne donc tout le corps et ce fait objectif ne change pas. S'opposer à cela, c'est nier l'évidence. On ne peut que s'étonner de la capacité qu'a l'homme de nier le réel. Nier l'identité biologique de l'homme et de la femme est un mensonge comparable au slogan utilisé pour justifier l'avortement : « le droit de la femme à disposer de son corps. » On sait pourtant très bien que toutes et chacune des cellules de l'enfant porté dans le sein de sa mère a une constitution chromosomique différente des cellules du corps de sa mère : l'embryon tient la moitié de son patrimoine génétique de sa mère et l'autre moitié de son père. Il n'est donc pas une partie du corps de sa mère.

C. La médecine sait distinguer entre le ressenti et la réalité

Une bonne médecine reconnaît la différence entre, d'une part, les sentiments ou le ressenti d'une personne, et, d'autre part, laisser ce ressenti dicter les soins médicaux, contrairement à la réalité objective de sa situation.

Par exemple, les personnes souffrant d'anorexie mentale ressentent très fortement leur surpoids, même lorsque qu'elles sont anormalement, voire dangereusement maigres. Les cliniciens comprennent que la réponse appropriée consiste à aider le patient à comprendre qu'il doit résister à ces sentiments et, dans la mesure du possible, les modifier (par la psychothérapie, la médication, l'éducation nutritionnelle, l'exercice physique sain, etc.), car ils ne reflètent pas la réalité.

D. La chirurgie ne s'exerce jamais sur des organes sains

Les interventions chirurgicales réalisées comme « soins d'affirmation de genre » à retirer ou à reconfigurer des organes corporels parfaitement sains : cela constitue inévitablement une mutilation et va contre les principes les plus élémentaires de la chirurgie.

Un nombre croissant de personnes regrettent profondément d'avoir eu recours à une « chirurgie transgenre ». et désirent ardemment une « détransition ». Le Danemark, la Finlande, la Suède et le Royaume-Uni, reconnaissent les effets néfastes à long terme des traitements médicaux et chirurgicaux visant à modifier les caractéristiques sexuelles du corps. Ils privilégient la psychothérapie pour aider les jeunes souffrant d'un problème d'identité sexuelle à retrouver un équilibre paisible. D'ailleurs, il n'est pas rare que ces personnes aient vécu auparavant des choses difficiles : dépression ou anxiété, événements « négatifs » tels que violences physiques ou psychologiques, ou tout simplement matraquage idéologique déstabilisant.

On peut aussi penser que les pilules contraceptives ont un effet non négligeable dans ce sens. Les hormones contenues dans les pilules ne sont pas détruites dans la purification de l'eau. C'est ainsi que les poissons de la Seine ont de plus en plus de difficultés à se reproduire. Les mâles, en particulier, sont de moins en moins caractérisés comme mâles et deviennent stériles. On peut se demander si ces pilules n'ont pas une incidence sur le développement des tendances LGBT. On aimerait que nos écolos soient un peu moins idéologues et tirent la sonnette d'alarme !

Ainsi, il est très clair que la médecine apporte déjà une réponse de bon sens à l'idéologie du *gender*. Penchons-nous maintenant sur le donné de la Révélation.

IV. LA RÉPONSE CHRÉTIENNE

La Révélation, nous allons en voir apporter une lumière incomparable la question du *gender*. Accueillons-la avec un cœur humble, disposé à se laisser enseigner par Dieu qui parle aux hommes.

A. L'Ancien Testament

- 1^{er} récit de la création (Gn 1, 26... 28) :

Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance." Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds et multipliez-vous." Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon.

On le voit, quand Dieu crée l'homme, il le crée *homme et femme*, et rien d'autre. Puis Dieu leur dit d'être *féconds*, ce qui suppose encore clairement l'homme et la femme. Et la conclusion est nette : *cela était très bon* !

- 2^e récit de la création (Gn 2, 7... 25) :

Le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.

L'homme s'endormit. Le Seigneur Dieu prit une de ses côtes. Avec la côte, il façonna une femme. L'homme dit alors : "Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair !" À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un.

Tous les deux, l'homme et sa femme, étaient nus, et ils n'en éprouvaient aucune honte l'un devant l'autre.

La création de l'homme commence par la poussière tirée du sol et celle de la femme par une côte d'Adam : c'est dire que la dimension corporelle est vraiment constitutive de la personne humaine. L'anthropologie biblique n'est pas dualiste, elle ne fait pas du corps un simple matériau, comme cela est insinué par le *gender*.

L'homme s'attache à sa femme et ils ne font plus qu'un ou une seule chair. Il y a donc complémentarité entre l'homme et la femme et le corps est constitutif de cette complémentarité. Même si le plus important est l'attachement des âmes et des cœurs, cet attachement est indissociablement âme et corps et évidemment homme et femme !

Le fait que l'homme et la femme étaient nus et n'éprouvaient aucune honte l'un devant l'autre est le signe d'une parfaite harmonie de la personne humaine, où la dimension sensible, plus liée au corps, était parfaitement intégrée et harmonisée à la dimension spirituelle.

- Le premier péché

Citons maintenant le récit du premier péché en Gn 3, 6-7 :

La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes.

Le fait que la femme soit attirée par le fruit, puis la nécessité de se faire des pagnes montre qu'avec le premier péché, l'harmonie entre les dimensions sensible et spirituelle de la personne humaine est en partie brisée ; elle est blessée. Une division s'introduit entre le corps et l'âme, mais aussi entre l'homme et la femme et entre l'homme et la création. C'est l'œuvre du démon diviseur. Dans son audience du 28 mai 1980, saint Jean-Paul II explique que la honte « révèle une difficulté spécifique à percevoir l'essentialité humaine de son propre corps ». Ainsi, après la chute, apparaît la tendance à dépersonnaliser le corps, à le traiter comme un objet.

- Sodome

Terminons avec l'Ancien Testament en nous référant à Gn 19. Lot, neveu d'Abraham, est installé dans la ville de Sodome. Il reçoit deux hommes chez lui et les habitants de Sodome veulent en abuser. De ce fait, la ville sera détruite par le feu. L'homosexualité n'est donc pas conforme au plan de Dieu créateur.

B. Le Nouveau Testament

Passons maintenant au Nouveau Testament et à la personne de Jésus.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair. (Jn 1, 1.14)

L'affirmation selon laquelle le Verbe, qui est Dieu, s'est fait chair ne permet plus de reléguer le corps au niveau de l'instrument, le corps – tout comme l'âme – revêt une dignité insoupçonnée car il devient siège de la divinité.

Lc 6, 19 : Toute la foule cherchait à toucher Jésus, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.

Le corps de Jésus que la foule essaie de toucher est le siège de la puissance divine qui guérit.

Jn 6, 54... 56 : Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui.

Mt 26, 26-28 : Jésus, ayant pris du pain et prononcé la bénédiction, le donna aux disciples, en disant : " Prenez, mangez : ceci est mon corps. " Puis, ayant pris une coupe et ayant rendu grâce, il la leur donna, en disant : " Buvez-en tous, car ceci est mon sang, versé pour la multitude en rémission des péchés "

Les paroles ci-dessus liées à l'Eucharistie soulignent encore plus la dignité que Jésus, le Verbe fait chair, confère au corps. Il s'agit de le manger et de boire le sang de Jésus pour qu'il demeure en nous et nous donne la vie éternelle. Quant à notre propre corps, il aura part à la résurrection en union avec Jésus ressuscité.

Ainsi, par son incarnation, le Fils de Dieu pulvérise radicalement toute conception instrumentale du corps ; ce dernier est un élément proprement constitutif de la personne humaine et est orienté – dans son union à l'âme – vers une destinée proprement divine.

- Saint Paul est clair

Saint Paul, qui a vraiment assimilé l'essence du christianisme, s'exprime de façon très forte sur notre sujet :

Rm 1, 23... 27 : Les païens ont échangé la gloire du Dieu impérissable contre des idoles. Voilà pourquoi, Dieu les a livrés à l'impureté, de sorte qu'ils déshonorent eux-mêmes leur corps. Chez eux, les femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature. De même, les hommes ont abandonné les rapports naturels avec les femmes pour brûler de désir les uns pour les autres.

On voit que, pour s. Paul, l'abandon du vrai Dieu a pour conséquence le fléau de l'impureté jusqu'à tomber dans l'homosexualité. On retrouve là ce qui était suggéré dans la genèse : le fait de refuser l'obéissance à Dieu a été, pour nos premiers parents, la cause du dérèglement sexuel.

1 Co 6, 9... 10 : Ne vous y trompez pas : ni les débauchés, les idolâtres, les adultères, ni les dépravés et les sodomites, ni les voleurs et les profiteurs, ni les ivrognes, les diffamateurs et les escrocs, aucun de ceux-là ne recevra le royaume de Dieu en héritage.

Saint Paul renchérit : les graves dérèglements sexuels causeront la damnation de ceux qui s'y livrent sans s'être repenti. Il continue en écrivant :

1 Cor 6,13... 20 : Le corps n'est pas pour la débauche, il est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps ; Dieu, par sa puissance, a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera nous aussi. Ne le savez-vous pas ? Vos corps sont les membres du Christ. Ne le savez-vous pas ? Votre corps est un sanctuaire de l'Esprit Saint, Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps.

Les affirmations des versets ci-dessus sont très fortes et soulignent la grande dignité du corps qui doit être saint dans le Seigneur. L'impureté et les dérèglements LGBT y trouvent une réfutation maximale.

CONCLUSION

Nous sommes créés par Dieu, homme et femme. Pour l'épanouissement de chaque personne humaine, il est essentiel d'accepter de recevoir de Dieu. Acceptons donc avec reconnaissance d'avoir été créés et d'avoir été créés homme ou femme. Ajoutons que l'acceptation de notre condition de créature ne vaut pas que pour l'identité homme ou femme ; elle vaut pour tout ce que nous sommes. En effet, beaucoup de personnes ont du mal à s'accepter et sont tentées de ne pas s'aimer elles-mêmes, avec tel défaut physique, telle limite intellectuelle, telle inaptitude, etc. Mais cela n'est pas source de joie. La voie juste consiste à s'accepter comme Dieu nous a créés, avec aussi notre héritage génétique, avec toutes nos limites quelle que soit leur origine. Alors on peut se donner joyeusement pour faire l'œuvre de Dieu, ni plus ni moins ni autrement, et cela est source de joie.

Nous sommes créés spirituel et corporel dans une belle unité. Mais le péché a mis la division, il a blessé l'harmonie. L'impureté est liée au rejet de Dieu ; elle est la voie ouverte à toutes les déviations.

Le Fils de Dieu, en assumant notre chair et en nous envoyant le Saint-Esprit nous ouvre la voie de la sanctification aussi bien du corps que de l'âme. Pour cela, il est nécessaire, avec la grâce de Dieu, de mener le combat olympique de la pureté. C'est une voie exigeante mais dilatante. Pour persévérer dans cette voie, adorons la Sainte Eucharistie, recevons le Corps très saint de Notre Seigneur dans la communion, confessons-nous de nos péchés. Confions-nous aussi à la puissante intercession l'Immaculée, Notre Dame des Neiges, en laquelle de Saint-Esprit a fait sa demeure.

Nous n'oublions pas la très grande souffrance des personnes qui ressentent des désirs désordonnés. Elles aussi sont appelées à la sainteté. Que le Seigneur et sa Sainte Mère les aident à comprendre qu'elles doivent vivre chastement et mener le combat olympique de la pureté. L'esprit du monde méprise la chasteté, mais cette vertu est très importante pour tous, quel que soit l'état de vie. Pour des raisons très diverses et souvent sans l'avoir choisi, beaucoup de personnes vivent dans le célibat : que la vertu de chasteté les aide à trouver un sens exaltant à leur vie ! D'autres vivent dans le mariage : que la vertu de chasteté conjugale augmente leur amour ! D'autres, enfin, sont appelées par Dieu au sacerdoce ou à la vie consacrée : que la vertu de chasteté consacrée en fasse

des témoins ardents du Royaume des cieux ! Et que le Seigneur accorde à tous de comprendre la beauté de la chasteté et de la vivre au service du développement du bel amour !

PÉNITENCE, SOUFFRANCE ET RÉDEMPTION : CONTREDISENT-ELLES LE DIEU DE LA VIE ?

Frère Stanislas DOMINI

INTRODUCTION

Après avoir abordé sous bien des aspects le si riche mystère de la vie, nous l'abordons à présent sous un angle dont nous aimerions parfois faire l'impasse, mais qui impose sa présence partout là où une vie humaine se rencontre : il s'agit de la souffrance. Aborder ce sujet est extrêmement délicat. En effet, comme il est facile de dissenter sur les ravages du mal, lorsqu'on n'est pas soit même personnellement atteint par ses expressions les plus douloureuses !

C'est donc un exercice difficile auquel nous devons à présent nous livrer. Nous le faisons avec crainte et tremblements, conscients de notre petitesse, non seulement vis-à-vis de ce mystère délicat, mais plus encore vis-à-vis de ceux dont les vies sont traversées par de grandes et terribles souffrances, physiques ou morales, et qui savent, eux, de quoi ils parlent. L'enseignement de l'Église sur le sujet s'appuie sur la vie du Fils de Dieu incarné, et sur la vie des saints, qui l'ont suivi. Donc l'Église ne parle jamais de la souffrance de manière abstraite.

Pour tendre à aborder ce sujet avec les mots les plus justes, nous nous appuyerons beaucoup sur ceux du saint pape Jean-Paul II, dans son encyclique *Salvifici doloris*, sur la valeur salvifique de la souffrance. La mise en rapport de ces mots – « valeur salvifique » et « souffrance » – peut paraître totalement déplacée. C'est pourtant bien là la voie que nous a indiquée Notre Seigneur lui-même, et que saint Jean-Paul II présente avec clarté et délicatesse dans sa lettre. Plusieurs années après l'avoir écrite, il entrera lui aussi dans cet « Évangile de la souffrance » dont il avait si bien su manifester la grandeur tragique.

Pour montrer avec lui que la souffrance ne contredit pas le Dieu de la vie, nous allons d'abord nous efforcer d'exposer brièvement comment la souffrance déploie son spectre au sein même du mystère de la vie (partie 1). Nous rechercherons ensuite le sens inouï que le Dieu Rédempteur lui a conféré, au-delà de son apparente absurdité (partie 2). Enfin, nous scruterons brièvement la réalité de ce que Jean-Paul II appelle « l'Évangile de la souffrance » (partie 3).

Mais avant tout, qu'est-ce que la souffrance ? Nous savons hélas tous au moins un peu ce qu'elle est, par l'expérience. Mais c'est une bonne chose de réussir à mettre des mots précis dessus.

L'homme souffre lorsqu'il *éprouve un mal, quel qu'il soit*. Sous un certain rapport, la souffrance est passive : notre être *éprouve* un mal. Mais psychologiquement, la souffrance a un véritable caractère actif, fonction à la fois de son intensité et du sujet qui la subit, avec sa sensibilité spécifique¹.

Comme nous le voyons, « au sein de ce qui constitue la forme psychologique de la souffrance se trouve toujours une *expérience* du *mal* qui entraîne la souffrance de l'homme. Ainsi donc, la réalité de la souffrance fait surgir la question de l'essence du mal : qu'est-ce que le mal ? Cette question paraît en un sens inséparable du thème de la souffrance². »

I. PRÉSENCE DE LA SOUFFRANCE AU CŒUR DU MYSTÈRE DE LA VIE

Sans toujours atteindre les extrêmes les plus douloureux, chacune de nos vies est marquée, tout au long de son cours, du sceau de la souffrance. Cette réalité ne nous est donc pas étrangère.

Et pourtant, quoi de plus contraire à l'élan de la vie que la souffrance et que son expression ultime, la mort ? Dieu nous a créés pour le bien, pour Lui, le Bien ultime, et nous faisons sans cesse, pourtant, l'expérience du mal.

L'homme n'aime pas la souffrance. Il cherche toujours à l'éviter au maximum et pour cela, il n'hésite pas à recourir aux prouesses de la technique. La technique est donc souvent envisagée comme un palliatif à la souffrance. Cette vision est juste, parce que Dieu a donné à l'homme une intelligence, et qu'il est normal qu'il s'en serve pour diminuer la souffrance et soulager la douleur.

Pourtant, il faut souligner là aussi certaines limites. Nous ne développons pas davantage ce point, qui a été traité plus en détail dans les enseignements sur la dignité de l'homme et sur l'euthanasie.

Dans *Evangelium vitae*, saint Jean-Paul II s'attarde à de nombreuses reprises (51 occurrences des mot « souffrance », ou « souffrir ») sur les différentes souffrances liées à l'accueil de la vie, que ce soit la vie naissante ou bien la vie apparemment inutile du vieillard, ou encore celle du malade. À celles-ci peuvent encore s'ajouter la souffrance de la perte d'un être cher, la souffrance liée à la

¹ Cf. SAINT JEAN-PAUL II, Encyclique *Salvifici doloris* (désormais : *SD*), 11-02-1984, n°7.

² *Ibid.*, n°7.

pauvreté, la souffrance de la persécution, la souffrance des combats intérieurs, ou la souffrance de la solitude...

Dans cette encyclique, le pape apporte un certain nombre d'éléments de réponse, ou d'éclaircissement, sur le mystère de la souffrance, mais chacun d'eux renvoie en fait aux approfondissements de *Salvifici Doloris*, lettre apostolique publiée un peu plus de dix ans auparavant, le 11 février 1984, en la fête de Notre Dame de Lourdes.

De toute évidence, il y a un secret à découvrir. Un secret que nous avons tous à chercher au travers d'une quête d'abord spirituelle, mais qui rejoindra éminemment, le moment venu, le plus concret de nos vies. Songeons, avant de plonger ensemble dans cette quête qui nous dépasse, à l'exemple de ceux qui nous y ont précédés, non seulement dans le temps, mais aussi dans l'intensité. Nous, nous allons essayer de nous approcher de ce secret par la voie théologique... Pensons aux saints, connus ou inconnus, qui ont découvert ce secret et l'ont incarné dans leur chair ou dans leur cœur ; pensons aux souffrants anonymes de tous âges et de tous temps...

C'est dans le sillage lumineux qu'ils ont laissé que nous souhaitons timidement inscrire ici nos pas...

II. LE SENS SALVIFIQUE DE LA SOUFFRANCE

A. Recherche d'une réponse à la question du sens de la souffrance

Au cœur de toute souffrance éprouvée par l'homme [...] apparaît inévitablement la question : pourquoi ? C'est une question sur la cause, la raison ; c'est en même temps une question sur le but (pour quoi?) et, en définitive, sur le sens. Non seulement [cette question] accompagne la souffrance humaine, mais elle semble aller jusqu'à en déterminer le contenu humain, ce pour quoi la souffrance est à proprement parler une souffrance humaine. [...] Seul l'homme, en souffrant, sait qu'il souffre et se demande pour quelle raison ; et il souffre d'une manière humainement plus profonde encore s'il ne trouve pas de réponse satisfaisante³.

Dans son analyse de la souffrance de l'homme, saint Jean-Paul II prend pour cadre le Livre de Job, où la question trouve son expression la plus vive.

On connaît l'histoire de cet homme juste, qui, sans aucune faute de sa part, est éprouvé par de multiples souffrances. Il perd ses biens, ses fils et ses filles, et finalement il est lui-même atteint d'une grave maladie. Dans cette horrible si-

³ *Ibid.*, n°9.

tuation, il voit arriver chez lui trois vieux amis qui – chacun avec des mots différents – cherchent à le convaincre que, puisqu'il a été frappé par des souffrances aussi variées et aussi terribles, *il doit avoir commis quelque faute grave*. [La souffrance, en effet,] est envoyée par Dieu, qui est absolument juste, et elle trouve sa motivation dans l'ordre de la justice. [...] [Pour les amis de Job,] celle-ci ne peut avoir de sens que comme peine pour le péché, en se plaçant donc exclusivement sur le terrain de la justice de Dieu, qui récompense le bien par le bien et punit le mal par le mal. [...]

Dans l'opinion exprimée par les amis de Job se manifeste une conviction que l'on trouve aussi dans la conscience morale de l'humanité : l'ordre moral objectif requiert une peine pour la transgression, pour le péché et pour le délit. À ce point de vue, la souffrance apparaît comme un « mal justifié ». La conviction de ceux qui expliquent la souffrance comme punition du péché s'appuie sur l'ordre de la justice, et cela correspond à l'opinion exprimée par un ami de Job : « Je parle d'expérience, ceux qui labourent l'iniquité et sèment le malheur, les moissonnent ».

Toutefois, Job conteste la vérité du principe qui identifie la souffrance avec la punition du péché. Et il le fait en se fondant sur sa propre réflexion. Il est en effet conscient de ne pas avoir mérité une telle punition ; il montre au contraire le bien qu'il a fait dans sa vie. A la fin, Dieu lui-même reproche aux amis de Job leurs accusations et reconnaît que Job n'est pas coupable. Sa souffrance est celle d'un innocent ; elle doit être acceptée comme un mystère que l'intelligence de l'homme n'est pas en mesure de pénétrer à fond⁴.

Le Livre de Job soulève de manière aiguë le « pourquoi » de la souffrance, mais il ne donne pas encore la solution du problème. En effet, quel sens peut-on donner à la souffrance de l'innocent ? Il faut aller plus avant dans les profondeurs du mystère, au-delà du strict ordre de la justice.

Regardons encore l'Écriture. À plusieurs reprises, la souffrance y apparaît porteuse d'une valeur éducative. « Ainsi donc, dans les souffrances infligées par Dieu au Peuple élu est contenue une invitation de sa miséricorde, qui châtie pour amener à la conversion⁵. » La peine, dès lors, n'apparaît plus seulement comme une punition, mais comme un moyen qui rend possible la reconstruction du bien dans le sujet qui souffre : c'est la conversion, le triomphe sur le mal.

⁴ *Ibid.*, n°10 et n°11.

⁵ *Ibid.*, n°12.

Quelles qu'elles soient, nos explications sur le sens de la souffrance resteront toujours largement inadéquates. La vraie réponse, la plus complète, au *pourquoi* de la souffrance est à chercher dans l'amour, à contempler dans l'amour divin. Expression inouïe de l'amour de Dieu pour l'homme, c'est sur la Croix, avec le Christ, que se trouve cette réponse⁶.

B. Jésus-Christ : la souffrance vaincue par l'amour

« Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » Ces paroles, prononcées par le Christ au cours de son entretien avec Nicodème, nous introduisent au cœur même de l'action salvifique de Dieu. [...] « Sauver » signifie libérer du mal ; le salut est donc, par là même, lié étroitement au problème de la souffrance⁷.

Tout juste commencée, notre réflexion sort ainsi des limites qu'impose la stricte justice, pour entrer dans la dimension de la Rédemption. C'est dès lors la souffrance, dans son sens fondamental et définitif le plus profond, qui est désormais considérée, et non plus seulement dans sa forme temporelle.

Saint Jean-Paul II poursuit :

Dieu donne son Fils unique afin que l'homme « ne périsse pas », et la signification de ce « ne périsse pas » est soigneusement précisée par les mots qui suivent : « mais ait la vie éternelle ».

L'homme « périt » quand il perd « la vie éternelle ». Le contraire du salut n'est donc pas seulement la souffrance temporelle, une souffrance quelconque, mais la souffrance définitive : la perte de la vie éternelle, le fait d'être rejeté par Dieu, la damnation. Le Fils unique a été donné à l'humanité pour protéger l'homme avant tout contre ce mal définitif et contre la souffrance définitive. Dans sa mission salvifique, il doit donc atteindre le mal jusqu'en ses racines transcendantes à partir desquelles ce mal se développe dans l'histoire de l'homme⁸. [...]

Il n'est pas permis de voir une dépendance directe de la souffrance vis-à-vis du péché, mais on ne peut cependant pas renoncer à voir, à la base des souffrances humaines, les compromissions de toutes sortes de l'humanité avec le péché, « *l'arrière-plan pécheur* des actions personnelles et des processus sociaux dans l'histoire de l'homme⁹. »

⁶ Cf. *Ibid.* n°13.

⁷ *Ibid.*, n°14.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, n°15.

L'influence du Christ sur le mal et la souffrance ne s'arrête pas au péché : le Christ anéantit aussi le pouvoir de la mort. Il y a là un étrange paradoxe : pour celui qui souffre, la mort est souvent attendue comme une libération. Pourtant, dans l'absolu, elle est la synthèse définitive de l'œuvre destructrice de la souffrance, avec la désagrégation de toute la personnalité psycho-physique de l'homme, à laquelle fait suite la survivance de l'âme et la décomposition du corps.

Par l'offrande de sa vie en sacrifice, Jésus efface de l'histoire la domination du péché ; par sa résurrection, il enlève à la mort son pouvoir. Même si elle ne supprime pas les souffrances temporelles de la vie humaine, la victoire du Christ sur le péché et la mort jette une lumière nouvelle sur la dimension de l'histoire et sur toute souffrance.

Ainsi, tout au long de son activité terrestre, le Christ se montre sans cesse proche du monde de la souffrance humaine.

« *Il est passé en faisant le bien* », et son action le portait en premier lieu vers ceux qui souffraient et ceux qui attendaient de l'aide. Il guérissait les malades, consolait les affligés, donnait à manger aux affamés, délivrait les hommes de la surdité, de la cécité, de la lèpre, du démon, de divers handicaps physiques, trois fois il a rendu la vie à un mort. Il était sensible à toute souffrance humaine, tant du corps que de l'âme. En même temps, il enseignait ; et au centre de son enseignement se trouvent *les huit béatitudes*, qui sont adressées aux hommes éprouvés par différentes souffrances dans la vie temporelle. Ce sont ceux qui ont « une âme de pauvre » et « les affligés », « les affamés et assoiffés de la justice » et « les persécutés pour la justice », ceux que l'on insulte, que l'on persécute, contre lesquels on dit faussement toute sorte de mal à cause du Christ, [...] ceux qui ont « faim maintenant »¹⁰.

Mais surtout, le Christ s'est fait proche des souffrances humaines en les prenant sur lui : il va ainsi au devant de sa Passion, qui est le moyen propre par lequel doit s'accomplir sa mission, car la Passion a, dans le dessein de l'Amour éternel, un caractère rédempteur.

A ce stade de ses réflexions, Jean-Paul II nous invite à contempler et méditer le quatrième Chant du serviteur souffrant, dans le Livre du prophète Isaïe. Il serait trop long de citer maintenant ce passage que la liturgie propose tout spécialement à notre méditation le Vendredi Saint, mais vous trouverez grand profit à le méditer dans votre prière personnelle (cf. surtout Is 52-53)¹¹.

¹⁰ *Ibid.*, n°16. Nous soulignons.

¹¹ Cf. *Ibid.*, n°17 et Annexe du présent enseignement, p. 9.

C'est donc sur la Croix que nous découvrons ce que prophétisait le Chant du serviteur souffrant. Là, la souffrance du Christ est unique en profondeur et en intensité : elle est la souffrance du Dieu de la Vie.

C. Participants des souffrances du Christ

Dans la Croix du Christ, non seulement la Rédemption s'est accomplie par la souffrance, mais de plus la souffrance humaine elle-même a été rachetée. En vertu de la souffrance du Christ, tout homme, par sa propre souffrance, participe d'une façon ou d'une autre à la Rédemption. Le Christ, en effet, a élevé la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de rédemption.

Nous pouvons citer ici l'exemple de Marthe Robin, qui, durant des années, depuis son lit, dans une ferme isolée de la Galaure, a contribué visiblement et invisiblement à ramener tant et tant de personnes à Dieu, de part sa propre union au Rédempteur souffrant.

L'homme trouve dans la Résurrection une lumière complètement nouvelle qui l'aide à se frayer un chemin à travers les ténèbres épaisses des humiliations, des doutes, du désespoir et de la persécution¹².

Le Christ a ouvert sa souffrance à l'homme, parce que lui-même, dans sa souffrance rédemptrice, a participé en un sens à toutes les souffrances humaines. En découvrant grâce à la foi la souffrance rédemptrice du Christ, l'homme découvre en même temps en elle ses propres souffrances, il les retrouve, grâce à la foi, enrichies d'un contenu nouveau et d'une signification nouvelle¹³.

La bienheureuse Chiara Luce, parmi bien d'autres, illustre cette découverte bouleversante : alors qu'elle est en pleine jeunesse, on lui diagnostique un cancer des os. A son retour à la maison, elle demande à passer quelques dizaines de minutes seule dans sa chambre, accablée. Puis elle en ressort transfigurée et forte : « C'est bon », elle a compris et accepté l'épreuve.

C'est par ses souffrances que le Christ vit en l'homme et s'unit à lui par la croix. La communion aux souffrances du Christ est en même temps souffrance pour le Royaume de Dieu¹⁴.

Résumons. La souffrance est toujours une épreuve. Ceux qui communient aux souffrances du Christ éprouvent le paradoxe évangélique qui lie faiblesse et force. Mais, si dans la faiblesse du Christ s'accomplit son élévation, alors la

¹² *Ibid.*, n°20.

¹³ Cf. *Ibid.*, n°20.

¹⁴ Cf. *Ibid.*, n°21.

faiblesse de toutes les souffrances humaines peut être pénétrée de la puissance de Dieu, manifestée dans la croix du Christ. Souffrir, d'une certaine façon – et c'est encore au nom de l'Église que nous nous risquons à l'affirmer – c'est être particulièrement réceptif à l'action des forces salvifiques de Dieu.

Il y a dans la souffrance un appel à la vertu, c'est-à-dire à la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange ou fait mal. Cette acceptation libère l'espérance dans le cœur de celui qui souffre. En effet, le souffrant commence dès lors à comprendre qu'il participe à l'œuvre d'amour de Dieu. L'homme souffrant retrouve ainsi l'énergie de la vie qu'il croyait avoir perdue à cause de sa souffrance¹⁵.

« *Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église.* » Cette parole de saint Paul, inspirée, met en relief le caractère « créateur » de la souffrance. La Rédemption opérée par le Christ est complète, mais elle reste constamment ouverte à tout amour qui s'exprime dans la souffrance humaine. L'Église est la dimension dans laquelle la souffrance rédemptrice du Christ peut être constamment complétée par la souffrance de l'homme¹⁶.

III. L'ÉVANGILE DE LA SOUFFRANCE

A. Courage et grandeur spirituelle

« L'Évangile de la souffrance ». Par ces mots, saint Jean-Paul II désigne à la fois la présence de la souffrance dans l'Évangile, et à la fois la révélation de sa force salvifique. Notre Seigneur, dans ses nombreux discours (que vous pouvez reprendre dans votre méditation personnelle) ne la cache pas, au contraire. Nous en avons déjà parlé plus haut au sujet des Béatitudes. Oui, Jésus nous appelle au courage et à la force : sa Résurrection est la force ultime victorieuse de toute souffrance¹⁷.

Si le premier grand chapitre de l'Évangile de la souffrance est écrit au cours des générations par ceux qui souffrent des persécutions pour le Christ, en même temps que lui un autre grand chapitre de cet Évangile se déploie tout au long de l'histoire. Il est écrit par tous ceux qui souffrent avec le Christ, en unissant leurs souffrances humaines à sa souffrance salvifique. En eux s'accomplit ce que les premiers témoins de la passion et de la Résurrection ont dit et ont écrit à propos de la participation aux souffrances du Christ. En eux, par consé-

¹⁵ Cf. *Ibid.*, n°23.

¹⁶ Cf. *Ibid.*, n°24.

¹⁷ Cf. *Ibid.*, n°25.

quent, se réalise l'Évangile de la souffrance, et en même temps, d'une certaine façon, chacun d'eux continue à l'écrire ; chacun l'écrit et le proclame au monde, l'annonce à son propre milieu de vie et à ses contemporains¹⁸.

C'est difficile à dire, mais vrai : dans la souffrance se cache une force particulière qui rapproche du Christ. Le souffrant discerne dans son épreuve une nouvelle dimension de sa vie et de sa vocation personnelle.

Lorsque le corps est profondément atteint par la maladie, réduit à l'incapacité, lorsque la personne humaine se trouve presque dans l'impossibilité de vivre et d'agir, la maturité intérieure et la grandeur spirituelle deviennent d'autant plus évidentes, et elles constituent une leçon émouvante pour les personnes qui jouissent d'une santé normale¹⁹.

B. « Pourquoi ? »

Sans doute celui qui souffre a-t-il besoin de temps pour percevoir la réponse à cette question... La réponse du Christ n'est pas un discours abstrait, comme l'est trop le présent enseignement. Sa réponse est en fait un appel, car, comme le dit Jean-Paul II, « la souffrance est une vocation²⁰. » Non, « le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : *"Suis-moi !" Viens ! Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance, par ma Croix²¹.* »

La réponse du Christ, notons-le, ne se situe pas au niveau humain, mais au niveau supérieur de sa souffrance à lui. Ensuite seulement, ce sens salvifique redescend au niveau de l'homme et en devient en quelque sorte la réponse personnelle. C'est alors que l'homme peut trouver dans sa souffrance la paix intérieure et même la joie spirituelle²². C'est alors qu'il peut comprendre qu'il n'est pas juste un être en déchéance rongé de l'intérieur, qu'il n'est pas un fardeau inutile pour les autres, au contraire.

Celui qui souffre est ferment de vie pour ce monde, et son rôle est aussi précieux qu'irremplaçable²³.

¹⁸ *Ibid.*, n°26.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ Cf. *Ibid.*, n°27.

CONCLUSION

Concluons notre méditation par une question : mais pourquoi est-ce *par la souffrance* que nous avons été sauvés ? Un élément de réponse, très touchant, et venant aussi du vécu, peut être trouvé dans ces paroles de Mère Marie-Augusta, dans son Chemin de croix. Elle écrit : « La souffrance est bien ce qu'il y a de plus contraire à la nature ; en l'embrassant, Jésus, vous nous montrez que vous nous aimez plus que vous-même. »

Autrement dit, la souffrance est le « lieu » où se révèle le plus grand amour, précisément parce que c'est celui qui est le plus contraire à nos aspirations naturelles et légitimes : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », nous dit Jésus. Être tourné vers Dieu et vers les autres alors même qu'on souffre soi-même est la marque la plus grande qu'un homme puisse montrer, la marque la plus grande de l'oubli de soi, du don, de l'amour.

Cela nous fait revenir sur ce que disait Jean-Paul II en parlant du « caractère créateur de la souffrance ». Nous en avons tous fait l'expérience, à des degrés divers, ou nous l'avons constaté chez d'autres, avec beaucoup d'admiration respectueuse. La souffrance peut mûrir. La souffrance, aussi, peut unir, unir profondément ceux qui la portent ensemble. Ainsi pour des parents qui portent ensemble des souffrances de leurs enfants, ou encore pour ceux pour qui la vie est un combat, de différentes façons.

La condition du caractère créateur de la souffrance, de la fécondité de la souffrance, est toujours l'amour. Car la souffrance peut aussi aigir ou replier sur soi, quand il n'y a pas l'amour. Mais vécue dans l'amour, elle ouvre aux autres. Il est étonnant de voir combien des personnes qui ont porté de grandes souffrances sont attentives à celles des autres... Voilà pourquoi Mère Marie Augusta a pu dire (et vivre) : « aimer en souffrant, souffrir en aimant, quelle richesse ! » Ou encore : « La croix, c'est l'amour. L'amour, c'est la croix. La croix, l'amour, c'est la vie éternelle. »

Mère Marie-Augusta écrit encore dans son chemin de croix : « [Jésus], vous nous dites : le seul mal qui mérite vos regrets, c'est le péché ; la souffrance n'en est que la conséquence, ou le remède. Ainsi considérée, ne devrait-elle pas être la bienvenue en vos vies ? » Nous pouvons donc voir dans la Rédemption le « génie » de Dieu : avoir transformé la conséquence du péché en remède.

Cependant nous ne devons pas oublier également que le christianisme ne s'arrête pas à la Croix. Si Dieu nous a sauvés par la souffrance et la mort de son Fils, il est victorieux par la résurrection, et il nous y fait participer. Mais même

ressuscité, Jésus garde les signes, les stigmates de sa Passion, qui sont le signe désormais glorieux de son amour extrême, de la victoire de la vie.

ANNEXE : LE QUATRIÈME CHANT DU SERVITEUR SOUFFRANT

Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ;
il montera, il s'élèvera, il sera exalté !
La multitude avait été consternée en le voyant,
car il était si défiguré
qu'il ne ressemblait plus à un homme ;
il n'avait plus l'apparence d'un fils d'homme.
Il étonnera de même une multitude de nations ;
devant lui les rois resteront bouche bée,
car ils verront ce que, jamais, on ne leur avait dit,
ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Qui aurait cru ce que nous avons entendu ?
Le bras puissant du Seigneur, à qui s'est-il révélé ?
Devant lui, le serviteur a poussé comme une plante chétive,
une racine dans une terre aride ;
il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards,
son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé, abandonné des hommes,
homme de douleurs, familier de la souffrance,
il était pareil à celui devant qui on se voile la face ;
et nous l'avons méprisé, compté pour rien.
En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait,
nos douleurs dont il était chargé.
Et nous, nous pensions qu'il était frappé,
meurtri par Dieu, humilié.
Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé,
à cause de nos fautes qu'il a été broyé.
Le châtiment qui nous donne la paix a pesé sur lui :
par ses blessures, nous sommes guéris.
Nous étions tous errants comme des brebis,
chacun suivait son propre chemin.
Mais le Seigneur a fait retomber sur lui
nos fautes à nous tous.

Maltraité, il s'humilie,
il n'ouvre pas la bouche :
comme un agneau conduit à l'abattoir,
comme une brebis muette devant les tondeurs,
il n'ouvre pas la bouche.
Arrêté, puis jugé, il a été supprimé.
Qui donc s'est inquiété de son sort ?

Il a été retranché de la terre des vivants,
 frappé à mort pour les révoltes de son peuple.
 On a placé sa tombe avec les méchants,
 son tombeau avec les riches ;
 et pourtant il n'avait pas commis de violence,
 on ne trouvait pas de tromperie dans sa bouche.
 Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur.
 S'il remet sa vie en sacrifice de réparation,
 il verra une descendance, il prolongera ses jours :
 par lui, ce qui plaît au Seigneur réussira.

Par suite de ses tourments, il verra la lumière,
 la connaissance le comblera.
 Le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes,
 il se chargera de leurs fautes.
 C'est pourquoi, parmi les grands, je lui donnerai sa part,
 avec les puissants il partagera le butin,
 car il s'est dépouillé lui-même
 jusqu'à la mort,
 et il a été compté avec les pécheurs,
 alors qu'il portait le péché des multitudes
 et qu'il intercédait pour les pécheurs. (*Is 52, 13 – 53, 12*)

LA CIVILISATION DE L'AMOUR ET LA VIE ÉTERNELLE

Frère Léopold-Marie DOMINI

INTRODUCTION

Notre session nous a permis d'approfondir des questions importantes et actuelles au sujet de la vie humaine. Pourtant, elle ne se réduit pas à une réflexion intellectuelle sur la dignité de la personne. L'étroite imbrication des temps de formation avec les temps de prière nous a en effet conduit à contempler Jésus, la Vie elle-même. En définitive, c'est seulement à sa lumière – celle de sa Parole et de sa vie – que la dignité de l'homme peut se comprendre : la vie était auprès de Dieu, elle nous est apparue dans l'incarnation du Christ (cf. 1 Jn 1, 1-2), et par son côté ouvert sur la croix (cf. Jn 19, 34), elle est communiquée à tout homme qui accepte de s'approcher et de puiser « gratuitement l'eau de la vie » (Ap 21, 6). Ainsi, « le Christ manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation », selon une belle expression du concile Vatican II (GS 22/1). L'homme est donc fait pour la vie éternelle, pour le partage éternel de la vie divine, dans la contemplation sans fin du Père éternel, par le Fils et dans l'Esprit-Saint. C'est cette vie éternelle qui est inaugurée dans le baptême et qui grandit à chaque fois que nous recevons les sacrements et que nous laissons l'Esprit-Saint agir en nous. Déjà en cela, nous comprenons que l'homme n'est pas maître de sa vie, car la vie éternelle se reçoit comme un don. C'est ce que nous avons contemplé hier en célébrant la Toussaint. En cette année de l'espérance, et au terme de notre Session, levons les yeux vers le Ciel, but de notre pèlerinage !

Au cours de cette session, nous avons aussi pris conscience d'un combat, qui oppose ce que Jean-Paul II appelle les « cultures de la mort » aux « cultures de la vie » :

[...] Nous sommes face à une réalité [...] que l'on peut considérer comme une véritable structure de péché, caractérisée par la prépondérance d'une culture contraire à la solidarité, qui se présente dans de nombreux cas comme une réelle "culture de mort". [...] Il se déchaîne ainsi une sorte de "conspiration contre la vie". Elle ne concerne pas uniquement les personnes dans leurs rapports individuels, familiaux

ou de groupe, mais elle va bien au-delà, jusqu'à ébranler et déformer, au niveau mondial, les relations entre les peuples et entre les États¹.

Ce combat n'est pas surprenant : il fait écho à celui qu'a rencontré le Fils de Dieu sur la terre, et qui l'a conduit à mourir sur la croix, dans une défaite qui n'était qu'apparente, première étape de la victoire finale de la vie sur la mort. C'est ce que nous chantons chaque année dans la Séquence de Pâques : « La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux. Le Maître de la vie mourut ; vivant, il règne ». Si le Seigneur a remporté la victoire définitive, cette lutte traverse toute l'histoire de l'homme, collectivement et personnellement : c'est la concupiscence, qui donne lieu au combat spirituel ; c'est l'œuvre de Satan qui, dans sa rageuse aventure, cherche à ruiner le plus possible le plan de Dieu créateur (cf. Gn et Ap 12).

Cette lutte est sous nos yeux, et nous l'avons expliqué au cours de notre Session. Pour en rester à notre société occidentale post-moderne, on voit se multiplier les attentats contre la vie humaine : avortement qui frisent l'infanticide, euthanasie, GPA, exploitation des enfants à travers le phénomène des enfants-soldats ou du travail précoce ; exploitation des richesses naturelles de certains pays du Sud à l'avantage des seuls pays du Nord, ces mêmes pays organisant ou détournant à leur profit les flux migratoires en vue d'obtenir une main d'œuvre à bon marché, au détriment du développement des pays d'origine. Mais il faut aller plus loin. Si l'homme est un être spirituel fait pour le Ciel, alors le matérialisme ambiant, le relativisme, le rejet des racines chrétiennes de notre culture européenne, mais aussi tout ce qui empêche l'activité de l'esprit (société du divertissement, sollicitation continuelle des réseaux sociaux, etc.) constituent « une conspiration contre toute forme de vie intérieure² ». En d'autres termes, notre monde n'est pas chrétien : il s'agit d'en prendre conscience, afin que notre agir ne se modèle pas sur le monde présent, comme le demande saint Paul (cf. Rm 12, 2)³. Il nous faut être critiques de notre époque, pour préserver notre dignité chrétienne.

Dans cette situation, et alors que nous nous apprêtons à retourner dans ce monde, que faire ? Notre session ne sera pas un feu de paille si nous accueillons l'invitation de saint Jean-Paul II à nous faire, chacun selon notre vocation, les apôtres d'un « tournant culturel ». En concluant son encyclique *EV*, le

¹ JEAN-PAUL II, Encyclique *Evangelium vitæ*, 25-03-1995 [= *EV*], n°12. Sauf indication contraire, les documents du Magistère sont cités d'après le site *vatican.va*.

² « On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute forme de vie intérieure. » : G. BERNANOS, *La France contre les robots*, 1946.

³ Cf. *EV* 95.

pape polonais appelait en effet à porter au monde cet évangile de la vie que nous venons d'approfondir. Il disait :

Il est urgent de se livrer à une mobilisation générale des consciences et à un effort commun d'ordre éthique pour mettre en œuvre une grande stratégie pour le service de la vie. Nous devons construire tous ensemble une nouvelle culture de la vie [...]. L'urgence de ce tournant culturel tient à la situation historique que nous traversons, mais elle provient surtout de la mission même d'évangélisation qui est celle de l'Église. (EV 95)

Ailleurs dans l'encyclique, ce « tournant culturel » est appelé par le pape « civilisation de l'amour ». Il appelle ainsi tous les membres de l'Église à agir pour « que s'affirme une nouvelle culture de la vie humaine, pour l'édification d'une authentique civilisation de la vérité et de l'amour » (EV 6).

Ainsi, cette dernière catéchèse voudrait nous faire réfléchir et nous entraîner à accepter cette mission : construire la civilisation de l'amour. Pour comprendre ce que cela implique, nous verrons d'abord en quoi consiste cette civilisation de l'amour (I) puis les conditions nécessaires pour qu'elle advienne, tant du côté de Dieu, que du côté de l'homme (II).

I. QU'EST-CE QUE LA CIVILISATION DE L'AMOUR ?

A. Bref aperçu sur l'histoire de l'expression

On doit au pape Paul VI (1963-1978) d'avoir introduit dans le discours de l'Église l'expression « civilisation de l'amour »⁴. Lors de son homélie de clôture de l'année sainte 1975, la nuit de Noël, il déclara :

Ô Christ, Toi qui t'es fait pasteur devant nous qui marchons à ta suite, pressés d'atteindre dès maintenant un but qui soit à la fois digne et concret : comprendrons-nous le « signe des temps », qui n'est autre que l'amour dû au prochain ? Dans la définition de ce prochain, tu as inclus tout homme qui a besoin de compréhension, d'aide, de réconfort, de sacrifice, même s'il nous est personnellement inconnu, même s'il nous ennuie, s'il est hostile, car il est toujours revêtu de l'incomparable dignité de frère. La sagesse de l'amour fraternel, qui a caractérisé le cheminement historique de l'Église en s'épanouissant en vertus et en œuvres qui sont à juste titre qualifiées de chrétiennes, explosera avec une nouvelle fécondité, dans un bonheur triomphant,

⁴ Selon l'encyclique de Jean-Paul II, *Centissimus annus* (n°10, 01-05-1991), on peut trouver dans le Magistère antérieur des antécédents à l'expression de Paul VI chez Léon XIII (« l'amitié ») ou Pie XI (« charité sociale ». Paul VI lui-même affirmera que désirer la civilisation de l'amour n'est rien d'autre que demander l'avènement du Règne du Christ : l'expression « civilisation de l'amour » serait ainsi très proche de la Royauté sociale du Seigneur telle que Pie XI l'a défini en instituant la fête du Christ Roi en 1925 (cf. PAUL VI, « Que ton règne vienne », Audience générale, 14-01-1976 [en ligne : clerus.org] et PIE XI, Encyclique *Quas primas*, 11-12-1925).

dans une vie sociale régénératrice. Ce n'est pas la haine, ce n'est pas la lutte, ce n'est pas l'avarice qui sera sa dialectique, mais l'amour, l'amour générateur d'amour, l'amour même que nous te portons, à Toi, ô Christ, découvert dans la souffrance et dans le besoin de notre semblable quel qu'il soit ; l'amour de l'homme pour l'homme. La civilisation de l'amour l'emportera sur la fièvre des luttes sociales implacables et donnera au monde la transfiguration tant attendue de l'humanité finalement chrétienne⁵.

Au terme de l'Année sainte, le pape voyait dans la civilisation de l'amour le prolongement naturel des grâces du Jubilé. Les fidèles qui avaient fait l'expérience de l'amour de Dieu devait continuer à Le suivre sur ce chemin où l'amour pour Dieu est indissociable de l'amour du prochain. On se rappellera que nous étions alors dans le contexte de la guerre froide, où deux systèmes antagonistes s'opposaient, l'un fondé sur la lutte des classes et l'autre sur la recherche du profit : le pape les renvoie dos à dos en indiquant l'amour comme moyen de transformation de l'humanité et ferment d'une époque nouvelle⁶.

Les successeurs de Paul VI reprendront cette belle expression, au point qu'elle appartient maintenant à la doctrine sociale de l'Église, c'est-à-dire à l'ensemble des réflexions proposées par l'Église pour promouvoir une société digne de l'homme et de sa vocation⁷. Elle exprime la prétention de l'Église à influencer la construction de la société à la lumière de l'Évangile. Pour comprendre ce qu'est la civilisation de l'amour, nous allons donc devoir expliquer rapidement la légitimité de l'action sociale de l'Église : celle-ci peut-elle prétendre avoir un mot à dire dans le domaine culturel, social, politique ?

B. L'Église a-t-elle pour mission de changer la société ?

1. Une société imparfaite

S'engager pour instaurer la civilisation de l'amour présuppose que la société doit être changée pour qu'y soit vécu l'Évangile, selon une modalité que nous

⁵ PAUL VI, « Homélie pour la nuit de Noël », 24-12-1975 [trad. fr. : *fsj.fr*].

⁶ Le pape reviendra sur cette question lors de l'Audience générale du 31 décembre 1975 et précisera encore sa pensée dans celle du 14 janvier 1976. Un autre texte important relatif à cette question est le message pour la journée de prière pour la paix du 1^{er} janvier 1977, où le pape affirme que la civilisation de l'amour ne peut naître que de la civilisation de la vie et de la paix.

⁷ Sans prétention d'exhaustivité, on peut indiquer les références suivantes : JEAN-PAUL II, Encyclique *Sollicitudo rei socialis*, 30-12-1987, n°5 ; *Redemptoris missio*, 07-12-1990, n°61 ; *Evangelium vitae*, 25-03-1995, n°6 ; 27 ; 100 ; 105 ; *Tertio millennio adveniente*, n°52 ; « La civilisation de l'amour », Audience, 15-12-1999 ; BENOÎT XVI, Encyclique *Caritas in veritate*, n°13 et 33 ; « Veillée de prière avec les étudiants universitaires », 01-03-2008 ; FRANÇOIS, Audience, 09-09-2020 ; Encyclique *Dilexit nos*, n°182 ; LÉON XIV, « Discours aux gardes suisses », 03-10-2025.

préciserons plus loin. Que notre société soit imparfaite, nous l'avons dit en introduction, et je pense que personne ne contestera qu'il y a bien des choses à changer. Reste qu'un prérequis nécessaire est justement de se rendre compte que nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes. Rappelons-nous que la foi est une lumière, et que l'Esprit-Saint nous donne de pouvoir « tout éprouver », c'est-à-dire de discerner, afin de ne garder que ce qui est bon (cf. 1 Th 5, 21-22).

2. Deux objections

Deux objections peuvent toutefois se présenter à nous. On peut entendre parfois que le désir de changer le monde est un noble idéal, mais il ne s'agirait pas d'imposer sa foi aux autres. Ainsi, la vie sociale devrait être réglée par un consensus rassemblant une majorité, celle-ci devenant au final le critère du bien.

L'autre tentation repose sur une interprétation erronée de la parole de Jésus : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 33). Si on comprend mal, on serait tenté de dire que l'Évangile ne nous dit donc rien quant à la vie sociale et politique. La fin de l'homme est surnaturelle, le reste ne l'intéresse pas. Les deux objections se rejoignent donc dans leur prétention à nier à l'Évangile – et donc à l'Église – toute implication sociale.

3. Primauté du spirituel

Une première manière de répondre demande de bien comprendre en quoi consiste le salut apporté par le Christ. Par sa mort et sa résurrection, Il ouvre à l'homme la voie d'accès au Ciel, lui rappelant que son bonheur ne réside pas sur la terre mais dans la vie éternelle, donc dans le partage de la vie divine pour l'éternité, en communion avec tous les élus. Ainsi, le bonheur de l'homme se trouve en Dieu, donc au Ciel, et en cela, l'espérance ne peut se confondre avec la réalisation d'un programme politique terrestre. Cette vérité est importante, car elle permet de comprendre la relativité des structures sociales : aucun système politique ; aucun groupe social ne peut s'ériger en absolu, car tout ce qui est humain passera, et ce n'est pas en eux que l'homme trouve son bonheur ultime. Comme le montre abondamment l'histoire récente, le propre d'un système totalitaire sera, au contraire, de prétendre répondre à toutes les attentes de l'être humain dans un horizon purement terrestre. Les idéologies prétendent en effet que l'homme peut construire une société parfaite qui comblerait toutes les aspirations de la personne. En réalité, le bonheur est un don de Dieu qui dépasse les forces humaines, mais il n'est pas le produit de l'action de

l'homme dans l'histoire⁸. La mission de l'Église ne sera donc pas premièrement d'ordre politique, mais spirituel, à travers les sacrements, l'éducation à la vie selon les vertus conformément à la foi et à la morale. Ainsi, l'homme doit en effet chercher avant tout le Royaume des Cieux, c'est-à-dire à « aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme lui-même » (cf. Mc 12, 30-31).

4. *Le Christ, sauveur de tout l'homme*

D'autre part, l'homme est un être de relation, ce qui veut dire que la famille mais aussi la communauté politique sont des réalités qui, chacune à leur niveau, relèvent de la nature de l'homme. Ainsi, l'homme a besoin d'une vie sociale pour être pleinement lui-même ; et à l'inverse, la vie sociale va influencer sa manière d'être homme.

En tant que sauveur des hommes, le Christ vient sauver l'homme en toutes ses dimensions. Ainsi, la vie sociale, le travail, la culture sont transformés de l'intérieur, lorsque l'homme qui les réalise agit sous la motion de la grâce⁹. Comme l'enseigne le concile Vatican II :

Constitué Seigneur par sa résurrection, le Christ à qui tout pouvoir a été donné, au ciel et sur la terre agit désormais dans le cœur des hommes par la puissance de son Esprit ; il anime aussi, purifie et fortifie ces aspirations généreuses qui poussent la famille humaine à améliorer ses conditions de vie et à soumettre à cette fin la terre entière¹⁰.

⁸ « [T]oute réalisation culturelle, sociale, économique et politique, à travers laquelle s'expriment la socialité de la personne et son activité transformatrice de l'univers, doit toujours être considérée aussi sous son aspect de réalité relative et provisoire, « car elle passe la scène de ce monde ! » (1 Co 7, 31). Il s'agit d'une relativité eschatologique, au sens où l'homme et le monde vont vers leur fin, qui est l'accomplissement de leur destin en Dieu, et d'une relativité théologique, dans la mesure où le don de Dieu, à travers lequel s'accomplira le destin définitif de l'humanité et de la création, dépasse infiniment les possibilités et les attentes de l'homme. Toute vision totalitaire de la société et de l'État et toute idéologie purement intra-mondaine du progrès sont contraires à la vérité intégrale de la personne humaine et au dessein de Dieu sur l'histoire » (CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Compendium de la doctrine sociale de l'Église*, [= DSE], 2001, 48).

⁹ « Le salut que Jésus a obtenu par sa mort et sa résurrection englobe toutes les dimensions de la vie humaine telles que la culture, l'économie et le travail, la famille et le mariage, le respect de la dignité humaine et de la vie, la santé, en passant par la communication, l'éducation et la politique. Le christianisme ne peut se réduire à une simple dévotion privée, car il implique une manière de vivre en société empreinte d'amour de Dieu et du prochain qui, dans le Christ, n'est plus un ennemi mais un frère » : LÉON XIV, « Discours aux hommes politiques du Val-d'Oise », 28-08-2025 [en ligne : vatican.va].

¹⁰ GS 38. Cf. aussi le grand appel de Jean-Paul II lors de sa messe d'intronisation : « N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! À sa puissance salvatrice ouvrez les frontières des États, les systèmes économiques et politiques, les immenses domaines de la

L'agir social de l'homme transformé par la grâce aura donc des conséquences sociales.

Deuxièmement, c'est seulement à la lumière du Christ et de la vérité qu'il révèle que les grands principes qui régissent une civilisation peuvent être correctement formulés. Or, toute société véhicule un système de valeur qui sont plus ou moins en cohérence avec la dignité de l'homme et sa vocation surnaturelle. Dit autrement, certaines formes de société constituent une atmosphère favorable à l'épanouissement de la personne conformément à ce que Dieu veut – et donc un terreau favorable au développement de la vie de la grâce et un agir vertueux qui conduit au Ciel – tandis que d'autre vont, au contraire, contribuer à obscurcir en l'homme la conscience de sa destinée, et donc sa possibilité de réaliser ce pour quoi il est fait, compromettant ainsi son salut éternel.

Les réalités naturelles ne sont donc pas autonomes d'une manière absolue : elles trouvent leur juste place lorsqu'elles sont comprises à la lumière de la vérité sur Dieu et sur l'homme telle qu'elle est révélée en Jésus¹¹. Cela oblige l'Église, et spécialement les pasteurs, à parler avec courage pour enseigner ce qui correspond au vrai bien de l'homme et dénoncer les erreurs. C'est donc dans la mesure où les réalités sociales peuvent être une aide ou un obstacle à la réalisation de la destinée de l'homme que l'Église a le devoir de s'en préoccuper. Ainsi, l'ordre temporel doit organiser ce qui relève du domaine social, culturel et politique selon les lois propres à chacun de ses domaines, mais non sans tenir compte de l'orientation finale et ultime de l'homme à la vie divine¹².

5. *Le Royaume de Dieu en marche dans l'histoire*

Mais il y a encore un autre argument qui permet de ne pas dissocier la vie dans le monde et la vie spirituelle. Par sa mort et sa résurrection, le Christ s'est soumis toute chose. Même si cela n'apparaît pas encore clairement, sa victoire est déjà définitive, son Règne est déjà commencé en tous ceux qui s'ouvrent à la vie de la grâce. L'Église est ainsi le germe visible de ce Royaume, appelé à grandir au cours de l'histoire jusqu'à ce que le Christ revienne dans la gloire pour instaurer son Règne qui n'aura pas de fin. En attendant son retour, l'Église suit son Époux dans le combat contre les forces du mal : elle vit un « temps

culture, de la civilisation, du développement. N'ayez pas peur ! » : Homélie, 22-10-1978.

¹¹ Sur l'autonomie des réalités terrestres, cf. GS 35, qui conclut : « Mais si, par "autonomie du temporel", on veut dire que les choses créées ne dépendent pas de Dieu et que l'homme peut en disposer sans référence au Créateur, la fausseté de tels propos ne peut échapper à quiconque reconnaît Dieu. En effet, la créature sans Créateur s'évanouit. »

¹² Cf. M.-A. FONTELLE, *Construire la civilisation de l'amour : synthèse de la doctrine sociale de l'Église*, Paris, Téqui, 1998 [= CCA], p. 48-52.

d'attente et de veille » (CEC 672), dans l'espérance que, « bientôt » (Ap 22, 12), viendront les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

La victoire de la croix marque donc un nouveau temps dans l'histoire de l'homme. Le prince de ce monde a été terrassé, et l'Évangile est désormais appelé à se déployer dans toute la création, et donc dans toutes les réalités qui composent la vie humaine. Pour cela, ceux qui sont « renés de l'eau et de l'Esprit » sont appelés à être les instruments du Christ pour étendre le Règne de Dieu en tous les domaines de la vie. Le concile Vatican II le rappelle avec force dans le décret sur l'apostolat des laïcs :

L'Église est faite pour étendre le règne du Christ à toute la terre, pour la gloire de Dieu le Père ; elle fait ainsi participer tous les hommes à la rédemption et au salut ; par eux elle ordonne en vérité le monde entier au Christ.

[...] Il a plu à Dieu de rassembler toutes les réalités, aussi bien naturelles que surnaturelles, en un seul tout dans le Christ « pour que celui-ci ait la primauté en tout » (Col 1, 18). Cette destination, loin de priver l'ordre naturel de son autonomie, de ses fins, de ses lois propres, de ses moyens, de son importance pour le bien des hommes, rend au contraire plus parfaites sa force et sa valeur propre ; elle le hausse en même temps au niveau de la vocation intégrale de l'homme ici-bas. [...] C'est le travail de toute l'Église de rendre les hommes capables de bien construire l'ordre temporel et de l'orienter vers Dieu par le Christ¹³.

6. Conclusion

Le petit détour que nous venons de faire était important pour bien comprendre pourquoi et comment l'Église prétend changer le monde. Il faut tout d'abord tenir la distinction entre le spirituel et le temporel, le deuxième étant soumis et ordonné au premier. C'est précisément dans la mesure où l'homme mènera une vie personnelle et sociale conforme à l'Évangile que la société elle-même s'en trouve transformée. Le discours social de l'Église hiérarchique n'entrera pas dans des questions techniques, pour lesquels il existe parfois plusieurs possibilités, mais se fera au niveau des principes qui règlent l'organisation de la société.

Par ailleurs, cela évite l'écueil aussi bien de la théocratie que du totalitarisme : dans ce dernier cas, l'État ou tout autre organisation social ou politique s'érige en absolu, prétendant combler les attentes de l'homme dans les seules limites de l'horizon du monde et de l'histoire.

Enfin, il faut bien comprendre que lorsque l'Église prétend influencer les principes qui constituent la société, elle ne le fait pas simplement dans une

¹³ CONCILE VATICAN II, Décret *Apostolicam actuositatem*, 18-11-1965, n°2 et 7.

perspective philanthropique, parce qu'il est naturel de chercher à améliorer les conditions de vie sur la terre. Le motif est plus profond, il est théologique : elle cherche à mettre en œuvre – sans refuser l'aide des hommes de bonne volonté – les conditions qui permettront à l'homme d'aimer Dieu et son prochain, et qui traduiront toujours davantage la soumission de toute chose à Dieu¹⁴. Comme l'explique un théologien, « [...] la dignité de l'homme est d'aimer Dieu, et non pas de vivre dans un cadre économique, culturel et social donné, même si cela a son importance¹⁵. »

C. L'amour au centre de la vie sociale

Maintenant que nous avons compris dans quelle mesure la vie sociale n'est pas indifférente à notre salut, approfondissons ce que doit être cette « civilisation de l'amour ». Et d'abord, de quel amour parle-t-on ?

1. De quel amour parle-t-on ?

Paul VI lui-même nous met en garde contre l'ambiguïté de la notion d'amour. Il déclarait que deux types d'amour portent à la construction de deux cités bien différentes :

Il nous faudrait cependant rappeler le danger que représente l'ambiguïté de l'amour, comme nous l'enseigne Saint Augustin ; l'amour en effet peut coïncider avec l'égoïsme, c'est-à-dire l'amour de soi et se faire fondement d'une « cité » terrestre, contraire à l'amour de Dieu, qui seul peut être le fondement de la « cité » céleste (cf. *De civ. Dei*, XIX, 28 ; PL 41, 436), celle-là seule qui puisse, comme nous le pensons, réaliser la civilisation de l'amour¹⁶.

Ici, notre père fondateur nous mettait en garde contre la « misère » de l'amour humain, c'est-à-dire laissé à ses seules forces blessés par le péché originel. Il faut ainsi « distinguer entre l'amour comme Jésus aime et l'amour sentimental¹⁷ ». Jean-Paul II appelait les jeunes à regarder Jésus, modèle de l'amour parfait, qui va jusqu'à donner sa vie :

¹⁴ Cela ne veut pas dire que certains principes d'une juste civilisation ne soit pas accessible à l'homme qui cherche sincèrement la vérité avec sa raison, comme le montre l'histoire. Mais seule l'Église détient la vérité sur l'homme, du fait de la Révélation, ce qui lui donne une plus grande connaissance et certitude au sujet de ces principes, et donc aussi une responsabilité plus grande. Au sujet de la tentation de réduire le christianisme à un simple moralisme, cf. JEAN-PAUL II, Encyclique *Redemptoris missio*, n°11, qui parle de « la tentation [...] de réduire le christianisme à une sagesse purement humaine, en quelque sorte une science pour bien vivre. »

¹⁵ CCA, p. 8.

¹⁶ PAUL VI, « Que ton Règne arrive ! », Audience, 14-01-1976.

¹⁷ PÈRE LUCIEN-MARIE, 01-01-1999 (oral).

Aimer, c'est donc essentiellement se donner aux autres. Loin d'être une inclination instinctive, l'amour est une décision consciente de la volonté d'aller vers les autres. Pour pouvoir aimer en vérité, il faut se détacher de bien des choses et surtout de soi, donner gratuitement, aimer jusqu'au bout. Cette dépossession de soi œuvre de longue haleine est épuisante et exaltante. Elle est source d'équilibre. Elle est le secret du bonheur. Jeunes de France, levez plus souvent les yeux vers Jésus-Christ ! Il est l'Homme qui a le plus aimé, et le plus consciemment, le plus volontairement, le plus gratuitement ! Méditez le testament du Christ : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Contemplez l'Homme-Dieu, l'homme au cœur transpercé ! N'ayez pas peur ! Jésus n'est pas venu condamner l'amour mais libérer l'amour de ses équivoques et de ses contrefaçons. [...] Il me semble que, ce soir, le Christ murmure à chacun et à chacune d'entre vous : « Donne-moi ton cœur !... Je le purifierai, je le fortifierai, je l'orienterai vers tous ceux qui en ont besoin : vers ta propre famille, vers ta communauté scolaire ou universitaire, vers ton milieu social, vers les mal-aimés, vers les étrangers qui vivent sur le sol de France, vers les habitants du monde entier qui n'ont pas de quoi vivre et se développer, vers les plus petits d'entre les hommes. L'amour exige le partage ! ». Jeunes de France, c'est l'heure plus que jamais de travailler la main dans la main à la civilisation de l'amour, selon l'expression chère à mon grand prédécesseur Paul VI. Quel chantier gigantesque ! Quelle tâche enthousiasmante !¹⁸

Ainsi, notre Seigneur, en mourant sur la croix et en donnant sa vie par amour, a offert à tous les hommes la possibilité d'une vie nouvelle dont la norme est l'amour tel que Lui, Jésus l'a vécu. Le Christ, en effet, « nous révèle que "Dieu est charité" (cf. 1 Jn 4, 8) et [il] nous enseigne en même temps que la loi fondamentale de la perfection humaine, et donc de la transformation du monde, est le commandement nouveau de l'amour » (GS 38). Il revient donc aux chrétiens de vivre dans ce monde poussé par l'élan de cette charité qui a été déversé en leur cœur par l'Esprit-Saint, à travers le baptême.

Par conséquent, l'amour qui doit donner vie à cette nouvelle civilisation est celui dont le Christ est la source et le modèle. Les Béatitudes en sont l'expression la plus condensée. En elles en effet se révèlent les différentes faces de l'amour tel que Jésus l'a vécu : elles sont comme le portrait du Seigneur¹⁹. Sans rentrer dans une explication détaillée, voyons donc rapidement ce que signifie aimer en vérité, comme Jésus.

Bienheureux les pauvres de cœur : loin d'être une exaltation de la misère, la première béatitude invite à placer notre cœur dans la seule richesse qui comble l'homme : Dieu. Les autres biens de cette terre ne seront donc jamais des fins, mais des moyens pour s'élever vers Lui.

¹⁸ JEAN-PAUL II, « Discours aux jeunes de France », 01-06-1980.

¹⁹ Cf. CEC 1717.

Bienheureux les doux : l'amour possède une note de douceur, qui rend agréable les relations. On obtient souvent plus avec la douceur désarmante de l'amour que par la violence, comme le suggérait saint François de Sales : « tout par amour, rien par force », ou encore « une cuillerée de miel attire plus de mouches qu'un tonneau plein de vinaigre ». Notons qu'il faut parfois beaucoup de force de caractère pour rester doux, et que cette douceur n'a rien à voir avec la mollesse ou l'indifférence.

Bienheureux les affligés : béatitude paradoxale, elle souligne que, comme le disait Paul VI, l'amour « doit se faire vigilant » : celui qui aime n'est pas indifférent à la souffrance de celui qui l'entoure, et c'est cette sensibilité qui le pousse à compatir (souffrir avec) ; et donc à se mettre en mouvement pour aider et intercéder. Cela lui sera rendu au centuple au ciel.

Bienheureux les affamés et assoiffés de justice : la faim et la soif renvoient aux besoins les plus fondamentaux de notre vie biologique : cette béatitude pose la question de ce qui nous fait vivre : la recherche de notre moi égoïste, ou bien l'accomplissement de la volonté de Dieu ? La vraie justice est d'abord de rendre à Dieu ce qui lui revient, donc de l'aimer par-dessus tout et de n'avoir de cesse que « sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Avoir faim et soif de justice signifie désirer que toute la création soit ordonnée selon les desseins du créateur.

Bienheureux les miséricordieux : la miséricorde est une qualité de l'amour de Dieu pour l'homme, qui patiente et prend pitié devant nos faiblesses, faisant tout pour nous ramener vers Lui. Selon l'exemple du débiteur impitoyable (cf. Mt 18, 23-35) et conformément à la demande du Notre Père, nous sommes nous aussi appelés à ne jamais nous décourager devant les défauts de notre prochain mais à continuer à l'aimer, c'est-à-dire à ne pas nous décourager dans nos efforts pour obtenir, par la prière et par la parole, sa conversion.

Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu : la pureté n'est pas à la mode, elle est pourtant la sauvegarde de l'amour vrai. Elle dit maîtrise de soi, pudeur dans l'attitude et la tenue, respect de son corps et du corps de l'autre. Plus largement, cette béatitude nous rappelle que voir Dieu – but de notre vie – ne sera possible qu'avec un cœur sans aucune tache. Dieu est saint, et devant cette sainteté, il faut être pur comme l'or passé au creuset. La souffrance, vécue dans la foi, peut être un grand moyen de purification.

Bienheureux les artisans de paix ; heureux les persécutés pour la justice : l'amour ne se satisfait pas de grandes idées. Comme le disait Mère Marie-Augusta, il faut des idées vécues et qui font vivre, jusqu'au sacrifice s'il le faut. Ce-

lui qui aime est poussé à agir pour que triomphe l'amour et ses vertus connexes que sont la paix et la justice, même au prix de sa propre vie.

Bienheureux êtes-vous quand on vous insultera : aimer Dieu et son prochain expose à la moquerie, à la contradiction et à la persécution plus ou moins ouverte. Rester fidèle à Dieu et à sa loi d'amour suppose d'être prêt à tout sacrifier, même sa propre vie, dans la certitude que « notre récompense sera grande dans les cieux » (Mt 5, 12).

Il est vrai qu'en cherchant à vivre les Béatitudes, nous nous situons à l'opposé des valeurs proposées par le monde. Bâtir la civilisation de l'amour, c'est faire triompher cet amour divin ; c'est inverser la hiérarchie des valeurs pour que l'être domine l'avoir ; le bien sur le pragmatisme ; la justice, sur l'intérêt personnel ; la personne sur les choses²⁰.

En cela, l'amour divin est révolutionnaire. C'est cet amour qui est appelé à imprégner la société en imprégnant les relations entre les hommes, à tous les niveaux. Cela n'impliquera cependant pas que la civilisation de l'amour soit une civilisation uniforme, une sorte de société mondiale et globale, qui supprimerait toutes les cultures dans un universalisme déraciné. L'évangile ne supprime pas les différentes cultures des peuples, mais les transforme, les purifie et les élève de l'intérieur. Jean-Paul II disait à ce sujet, en s'appuyant encore sur Paul VI :

« L'Évangile, et donc l'évangélisation, ne s'identifient certes pas avec la culture, et sont indépendants à l'égard de toutes les cultures » (*Evangelii nuntiandi*, n°20), toutefois, ils possèdent une force régénératrice qui peut influencer de façon positive les cultures. Le message chrétien n'humilie pas les cultures en détruisant leurs caractéristiques particulières, au contraire, il agit en elles de l'intérieur, en valorisant les potentialités originales que leur génie est capable d'exprimer. L'influence de l'Évangile sur la culture purifie et élève l'être humain, en faisant resplendir la beauté de la vie, l'harmonie de la coexistence pacifique, le génie que chaque peuple apporte à la communauté des hommes²¹.

* * *

Si on en reste là, on peut cependant avoir l'impression d'un vœu pieux : c'est très beau de vouloir mettre l'amour au cœur des relations sociale, donc aussi dans le domaine de la politique et de la diplomatie, de l'économie, dans le monde du travail, mais n'est-ce pas un peu utopique ? Pour concrétiser, il faut dire quelques mots sur les quatre piliers sur lesquels repose l'amour vrai.

²⁰ Cf. EV 98.

²¹ JEAN-PAUL II, « Édifier la civilisation de l'amour », Audience, 15-12-1999, n°3. Cf. aussi J. RATZINGER, *Voici quel est notre Dieu*, Paris, Plon-Mame, 2001, p. 99.

2. Les piliers de la civilisation de l'amour

L'amour selon l'évangile repose sur cinq caractéristiques, que nous allons présenter rapidement²².

- Liberté

La civilisation de l'amour promeut et défend la liberté de l'homme, puisqu'il n'y a pas d'amour sans liberté. Cette qualité de la volonté permet à l'homme d'avoir l'initiative de son action et d'être maître de lui-même. Plus profondément, la liberté permet à l'homme de se tourner vers Dieu sans contrainte. La civilisation de l'amour respecte donc cette liberté de l'homme, y compris au niveau religieux. Certes, la liberté présuppose la possibilité d'un mauvais emploi de celle-ci, et donc du mal : elle est le plus grand don que Dieu ait donné à l'homme, car sans elle, l'amour est impossible, mais aussi le plus redoutable, parce qu'en l'utilisant mal, l'homme peut aller à sa perte. La civilisation de l'amour ne forcera personne à être vertueux ou croyant. Elle n'est pas une société du contrôle, ni une société parfaite.

- Vérité

Le bon usage de la liberté demande de la relier à la vérité. En effet, l'homme est fait pour connaître le vrai, par sa raison purifiée et fortifiée par la foi. En dernière analyse, la vérité est d'ailleurs Dieu lui-même, qui se révèle dans le Christ. Il existe ainsi une vérité sur Dieu, l'homme et le monde, que la raison peut atteindre. C'est dans la mesure où l'homme cherche et accueille humblement cette vérité et l'approfondit sans cesse qu'il répond à sa vocation profonde.

- Justice

Lorsque l'homme s'ouvre à la vérité, il comprend qu'il doit s'insérer dans un ordre qu'il n'a pas créé. La justice est la vertu qui permet à l'homme de comprendre qu'il dépend totalement de Dieu, à qui il doit adoration et obéissance (vertu de religion). La justice vient ensuite réguler notre rapport avec le prochain en lui rendant ce qui lui est dû. Elle demande de respecter le plan de Dieu créateur : en effet, ce qui est juste n'est pas d'abord déterminé par la loi mais par l'auteur de la vie. La vertu de justice inclut le respect pour ceux envers qui nous sommes débiteurs, au premier rang notre famille et notre pays²³.

²² Nous déterminons ces quatre piliers sur la base de ce qu'affirme Jean-Paul II à ce sujet dans la lettre apostolique *Tertio millennio adveniente* (10-11-1994), n°52 et dans *Evangelium vitæ* ; ainsi que BENOÎT XVI, « Veillée de prière », *loc. cit.*

²³ Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, II^a II^{ae}, qu. 101, art. 1-4.

- Amour

La justice elle-même ne suffit pas organiser durablement le monde : il lui faut le complément de l'amour. Les Anciens disaient que le summum du droit est souvent le summum de l'injustice²⁴. Dans *Caritas in veritate*, Benoît XVI explique que la charité va plus loin que la justice : « La charité dépasse la justice, parce que aimer c'est donner, offrir du mien à l'autre ; mais elle n'existe jamais sans la justice qui amène à donner à l'autre ce qui est sien, c'est-à-dire ce qui lui revient en raison de son être et de son agir » (n°6). Dans la DSE, l'amour est souvent associé à l'idée de solidarité, c'est-à-dire au principe selon lequel l'homme ne peut être indifférent à son prochain : l'amour va jusqu'à « donner sa vie pour nos frères » (cf. 1 Jn 3, 16).

- Respect de la vie

Jean-Paul II l'affirme avec force : il ne peut y avoir de civilisation de l'amour sans respect de l'homme, de tout homme : « Le pivot de la civilisation de l'amour est la reconnaissance de la valeur de la personne humaine et, concrètement, de toutes les personnes humaines²⁵. » Paul VI voyait dans le respect de la vie la base de la civilisation :

[...] ce n'est pas seulement la guerre qui tue la paix. Tout crime contre la vie est un attentat contre la paix, surtout s'il porte atteinte aux mœurs du peuple, comme cela se produit souvent aujourd'hui avec une facilité horribante et parfois légalisée, dans le domaine de la suppression de la vie à naître, qu'est l'avortement. [...] Si nous voulons que le progrès de l'ordre social s'appuie sur des principes intangibles, ne lui portons pas atteinte au cœur même de son fondement qui est le respect de la vie humaine ce point de vue, la paix et la vie sont d'une manière solidaire à la base de l'ordre et de la civilisation²⁶.

Cela demande de mettre à la base de la vie sociale le respect de la vie, dans le sens où nous l'avons approfondi dans cette session. Cela implique l'accueil de toute vie comme un don de Dieu, et donc le refus absolu de l'avortement et

²⁴ Cité par JEAN-PAUL II, Encyclique *Dives in misericordia*, 30-11-1980, n°12 : « [...] la justice ne suffit pas à elle seule, et même [elle] peut conduire à sa propre négation et à sa propre ruine, si on ne permet pas à cette force plus profonde qu'est l'amour de façonner la vie humaine dans ses diverses dimensions. L'expérience de l'histoire a conduit à formuler l'axiome : *summum ius, summa iniuria*, le summum du droit, summum de l'injustice. Cette affirmation ne dévalue pas la justice, et n'atténue pas la signification de l'ordre qui se fonde sur elle ; mais elle indique seulement, sous un autre aspect, la nécessité de recourir à ces forces encore plus profondes de l'esprit, qui conditionnent l'ordre même de la justice. »

²⁵ JEAN-PAUL II, « Édifier la civilisation de l'amour », *loc cit.*, n°4.

²⁶ PAUL VI, « Si tu veux la paix, défends la vie », Message pour la célébration de la Journée de la paix, 01-01-1977.

de l'euthanasie ; mais aussi de toute pratique qui tend à dissocier la dimension unitive de la dimension procréative de l'acte conjugal. Dans la civilisation construite sur l'amour, le plus faible, comme la personne âgée ou handicapée trouve une place respectueuse de sa situation, où elle peut apporter à la société sa contribution propre. Une société respectueuse de la vie est aussi une société qui respecte la famille, en soutenant les parents dans leur mission de transmission de la vie et de l'éducation. D'une manière spécifique, le rôle particulier de la mère de famille doit être ici souligné²⁷.

Conclusion

Par « civilisation de l'amour », il faut donc entendre un type de société bâtit autour du nouveau commandement de l'amour, avec toutes ses implications que sont la liberté, la vérité, la justice, l'amour et le respect de la vie.

Au point où nous en sommes, il est important de noter qu'elle ne se confond pas avec la vie éternelle. Elle en est une certaine anticipation, mais sur la terre, la vie de l'homme restera toujours marquée par la concupiscence ; par le mystère du mal et de la liberté faillible de l'homme ; et donc par le combat spirituel. Il n'y aura qu'au Ciel que la liberté de l'homme jouira parfaitement du bien au point de ne plus pouvoir pécher. Seulement alors, la mort disparaîtra et « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28). Cela implique que la civilisation de l'amour durera aussi longtemps que les chrétiens seront fidèles à leur identité. Le catéchisme est là pour nous rappeler que la venue ultime du Seigneur ne coïncidera d'ailleurs pas avec le triomphe de l'Église²⁸. Le Seigneur lui-même nous a prévenus : « le Fils de l'homme, quand il reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8). Et ailleurs : « Par suite de l'iniquité croissante, l'amour se refroidira chez le grand nombre. » (Mt 24, 12). Penser une civilisation de l'amour ne conduit donc pas à adopter une lecture millénariste de l'histoire,

²⁷ « À cet héroïsme du quotidien appartient le témoignage silencieux, mais combien fécond et éloquent, de "toutes les mères courageuses qui se consacrent sans réserve à leur famille, qui souffrent en donnant le jour à leurs enfants, et sont ensuite prêtes à supporter toutes les fatigues, à affronter tous les sacrifices, pour leur transmettre ce qu'elles possèdent de meilleur en elles". Dans l'accomplissement de leur mission, « ces mères héroïques ne trouvent pas toujours un soutien dans leur entourage. Au contraire, les modèles de civilisation, souvent promus et diffusés par les moyens de communication sociale, ne favorisent pas la maternité. Au nom du progrès et de la modernité, on présente comme désormais dépassées les valeurs de la fidélité, de la chasteté et du sacrifice qu'ont illustrées et continuent à illustrer une foule d'épouses et de mères chrétiennes... Nous vous remercions, mères héroïques, pour votre amour invincible ! Nous vous remercions pour la confiance intrépide placée en Dieu et en son amour. Nous vous remercions pour le sacrifice de votre vie... » : EV 86.

²⁸ Cf. CEC 675-677.

mais à croire que plus l'évangélisation progresse, plus la loi de l'amour change les cœurs et la société²⁹.

En attendant, il nous faut donc travailler à faire en sorte que l'évangile imprègne toute la société. Comment ? C'est ce que nous allons voir dans la deuxième partie.

II. COMMENT S'ÉDIFIE LA CIVILISATION DE L'AMOUR ?

Puisque l'amour dont on parle est bien la charité, c'est-à-dire l'amour avec lequel Dieu aime et qu'il déverse en nos cœurs, la civilisation de l'amour demande donc de s'ouvrir soi-même à la vie de la grâce. Cela revient à dire que la civilisation de l'amour dépend d'une action courageuse de l'homme (A) mais que rien ne peut se faire sans la bénédiction divine (B).

A. Du côté de l'homme

1. Vivre en enfant de Dieu

En premier lieu, l'institution de la civilisation de l'amour demande que nous laissions tous l'amour régner en nous : c'est d'abord dans nos cœurs que le Seigneur veut établir son règne de charité, de justice et de paix. Cela implique de s'ouvrir librement à la vie de la grâce, qui transforme nos cœurs blessés par le péché en les rendant capables d'aimer comme Dieu aime. En ce sens, la civilisation de l'amour sera le fruit de l'évangélisation, c'est-à-dire de l'effort par lequel l'Église, obéissante au commandement reçu du Seigneur (cf. Mt 28, 19) annonce la vérité, régénère par les sacrements et éduque à vivre selon les com-

²⁹ Sur le lien entre nouvelle évangélisation et civilisation de l'amour, cf. JEAN-PAUL II, « La civilisation de l'amour », *loc. cit.*, n°3. Le millénarisme est une erreur qui a traversé les trois premiers siècles de la vie de l'Église. Sur la base du messianisme juif et d'une lecture littérale de certain passage de l'Apocalypse, certains chrétiens ont développé une vision de l'histoire divisée en période (en général, 7 ou 8). L'un de ceux-ci verrait le retour du Christ sur la terre pour un temps déterminé (en général, 1 000 ans), durant lequel Il rassemblerait les élus en un même lieux. Selon certains, pendant ce retour du Seigneur, la nature sera davantage luxuriante, la vie des élus se passant elle-même dans un grand bonheur matériel. Sans partager les conséquences les plus grossières de ces thèses, certains Pères (par ex. saint Justin, saint Irénée) ont développé une vision de l'histoire qui rejoint en partie ces conceptions. L'idée selon laquelle il y aurait un retour du Seigneur différent de son retour glorieux à la fin des temps, comme aussi la division de l'histoire de l'homme en périodes déterminés a été condamnée par l'Église, tout comme la tentation de réaliser le règne de Dieu sur la terre à travers l'action politique (messianisme politique) : cf CEC 676 et DH 3839). Sur la question du millénarisme, cf. les articles du *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, du *Dictionnaire de théologie catholique*, et F. BREYNAERT, « L'imposture millénariste », [en ligne : mariedenazareth.com, consulté le 06-11-2025].

mandements et les Béatitudes. L'instauration de la civilisation de l'amour dépend donc d'abord de notre conversion personnelle et du zèle missionnaire de l'Église.

Quels sont les moyens qui font grandir en nous la charité ? Avant tout, il faut renaître de l'eau et de l'Esprit, c'est-à-dire devenir enfant de Dieu par le baptême. Plus largement, c'est la vie sacramentelle qui nous greffe sur le Seigneur et fait grandir en nous la vie divine. Au sommet se trouve l'Eucharistie, le sacrement de l'amour parce qu'il rend présent l'amour le plus grand : celui du Christ s'offrant à son Père pour notre salut. La participation fervente à l'Eucharistie, qui nous unit à Dieu est aussi communion avec tous ceux qui le reçoivent : elle stimule ainsi à éliminer les ferments de division et à favoriser la progression de l'unité du genre humain, appelé à former un seul corps dans le Christ. Par ailleurs, en tant que « pain de vérité », elle nous rend plus conscient des maux de notre temps et donne la force de s'engager pour résister et y remédier³⁰.

Si nous sommes greffés sur le Christ par les sacrements, nous sommes appelés à nous identifier de plus en plus profondément avec Lui. Pour cela la méditation régulière de la parole de Dieu, comme aussi des mystères de la vie du Seigneur à travers le chapelet, est nécessaire.

Par ailleurs, le développement de la vie de la grâce et de l'amour vrai ne va pas sans combattre nos passions et nos tendances mauvaises. Le combat pour garder la foi n'est pas requis seulement en temps de persécution ouverte. Réfléchissant à l'avenir du christianisme dans un monde qui ne serait plus marqué par la lutte entre le capitalisme et le communisme, notre Père fondateur voyait bien les dangers d'une société libérale, où tout est permis. Dans ce cadre, il écrivait à nos amis :

Une fois le communisme vaincu comment vaincra-t-on le libéralisme avancé de la société permissive ? Comment bâtira-t-on la civilisation de l'Amour ? Comment réussir une société chrétienne sans ascèse conquérante selon l'esprit des béatitudes ? Comment diffuser l'esprit de détachement de la chair, de l'argent et de sa propre volonté sans une intense action de la grâce puisée dans l'union divine ?³¹

L'esprit même des Béatitudes demande un combat contre soi-même pour vivre selon l'évangile dans toute notre vie. Pour cela, il est indispensable de se former. Nous avons parlé de l'importance d'éduquer notre liberté afin d'agir en vérité. À l'heure actuelle, où la culture ambiante véhicule des anti-valeurs, il est important de prendre les moyens de former notre conscience. En particulier, il

³⁰ Sur ces deux derniers aspects, cf. BENOÎT XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Sacramentum caritatis*, 22-02-2007, n°89-90.

³¹ PÈRE LUCIEN-MARIE, *Voix de Saint-Pierre*, 17-03-1977, p. 2.

ne faut pas se laisser contaminer par les idéologies en vogue, qui déprécie la valeur de la vie – celle de l'enfant à naître, du pauvre dans le besoin, du vieillard... Parmi les points d'une particulière actualité, mentionnons, à la suite de Jean-Paul II, la nécessité de redécouvrir notre condition de créature, préalable nécessaire pour percevoir l'ordonnement de l'homme au Ciel, ou accepter notre être masculin et féminin...

2. S'engager dans la vie sociale

Sur cette base, le chrétien pourra véritablement agir dans la société pour la changer de l'intérieur. La foi donne les lumières pour dire non à ce qui est contraire à l'évangile et la force de s'engager pour améliorer la situation. Il faut donc combattre les lois immorales et s'engager pour mettre en place des structures favorisant la vertu. L'action dans le monde sera toutefois différente selon que l'on parle des laïcs, des prêtres, ou des religieux.

Les prêtres ont une mission fondamentale : à travers les sacrements, l'annonce de la Parole et la transmission du contenu de la foi, ils font progresser le Règne de Dieu dans les cœurs. Comme l'a rappelé le Saint-Père récemment, l'éducation est intrinsèquement liée à la mission évangélisatrice de l'Église³² : il ne s'agit pas seulement d'annoncer la foi mais d'éduquer le Peuple de Dieu à vivre selon les commandements.

Les laïcs ont plus spécialement la mission d'agir dans les structures temporelles. C'est leur mission : ordonner les choses créées selon Dieu en les imprégnant des valeurs de l'évangile. À vous qui êtes à l'âge du choix de votre activité professionnelle, il est bon d'être conscient de cette responsabilité qui vous incombe³³.

Dans ce domaine, mentionnons le rôle spécial de la famille (cf. *EV* 92). Les époux sont appelés à être collaborateurs de Dieu dans le don de la vie et la communication de l'amour. C'est dans la famille que l'on apprend à vivre la gratuité, l'accueil, le don, fondement de toute vie sociale. C'est par amour que Dieu donne la vie à ses créatures, qui en sont un reflet. L'amour qui unit un homme à une femme pour la vie, formant ainsi une famille, ne peut être que générateur de vie, et il faut qu'il le soit abondamment. Le père Lucien-Marie n'avait pas peur d'inviter les époux à être généreux dans le don de la vie. Une civilisation de l'amour est une civilisation de la famille et des enfants, avec tout

³² Cf. LÉON XIV, Lettre apostolique *Dessiner de nouvelles cartes d'espérance*, 28-10-2025, n°1.1.

³³ Sur la définition du fidèle laïc et de sa mission, cf. le chap. 3 de la constitution *Lumen gentium* et JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique post-synodale *Christifideles laici*, 30-12-1988.

ce que cela implique de joie, mais aussi de sacrifice. Or, le sacrifice, comme le disait Paul VI, est la forme la plus haute de l'amour³⁴.

Disons enfin un mot sur les religieux. Leur première contribution est celle de rappeler aux hommes que leur fin ultime est dans la cité céleste. Pour autant, ça ne les rend pas insensibles aux besoins des hommes de notre temps :

Nul ne doit penser que les religieux par leur consécration deviennent étrangers aux hommes ou inutiles dans la cité terrestre. Car s'ils ne sont pas toujours directement présents aux côtés de leurs contemporains, ils leur sont présents plus profondément dans le cœur du Christ, coopérant spirituellement avec eux, pour que la construction de la cité terrestre ait toujours son fondement dans le Seigneur et soit orientée vers lui, afin que ceux qui bâtissent ne risquent pas de peiner en vain. (LG 46)

Il est d'ailleurs remarquable qu'un grand nombre d'institution qui favorisent l'émergence d'une culture respectueuse de la vie et de la dignité de l'homme aient vu le jour précisément grâce à des religieux : l'amour absolu pour le Christ conduit à aimer ses frères avec le Cœur même de Jésus, et c'est là le plus grand stimulant à l'action pour le bien du prochain. Pensons à la création des hôpitaux, ou encore aux innombrables œuvres d'éducation, qui ont contribué à façonner de l'intérieur une société conforme à la dignité de l'homme (cf. EV 27). À ce propos, il est bon de dire un mot sur la mission spéciale de notre Famille religieuse dans l'instauration d'une civilisation de l'amour. Chaque Ordre religieux a en effet son charisme propre, sorte d'ADN spirituel donné par l'Esprit-Saint à un fondateur et reconnu par l'Église, qui détermine son organisation interne et sa mission. Ces charismes sont librement donnés par l'Esprit-Saint, et ils surgissent au cours de l'histoire afin de rendre l'Église apte à sa mission en fonction des circonstances historiques particulières. Si donc notre charisme d'éducation des cœurs au bel amour est né au XX^e s., c'est sans doute que les circonstances actuelles rendent particulièrement urgente ce travail d'apostolat de l'amour, cette éducation à la vertu et au combat spirituel sans lesquels la civilisation de l'amour ne pourra ni naître, ni perdurer. Voici comment notre Père fondateur l'expliquait dans une lettre à des amis :

Plutôt que de s'appliquer directement aux conditions sociales et économiques de la vie humaine c'est aux conditions morales, personnelles, à la santé de chaque âme rencontrée que l'Apôtre de l'Amour doit s'efforcer de se consacrer. C'est la consigne donnée par Mère Marie-Augusta à ses enfants : « Vivifiez, transformer, transfigurer tout ce qui est défiguré dans les âmes. Oui, tous les refondre dans un bain de charité, d'amour³⁵. »

³⁴ PAUL VI, « Si tu veux la paix, défends la vie », *loc. cit.*

³⁵ PÈRE LUCIEN-MARIE, *La Voix de Saint-Pierre*, 19-01-1976, p. 2.

Ainsi, dans la construction de la civilisation de l'amour, chacun à son rôle à remplir, en fonction de sa vocation. Mais tous sont appelés, surtout en nos temps, au courage. Bâtir la civilisation de l'amour demande en effet de ne pas se compromettre avec les cultures du mort, ce qui, au quotidien, n'est pas si facile : il existe tant de pratique apparemment banal et accepté par tous, qui vont pourtant contre la justice, le droit, la vérité. Cela peut aller jusqu'au devoir de ne pas obéir à une soi-disant loi injuste lorsque celle-ci s'oppose à la vérité de l'homme. Cela demande de renoncer au mensonge, car le Règne du Christ ne pourra être qu'un Règne de vérité. En un mot, cela demande une cohérence entre la foi et les œuvres : comme on l'a dit dans notre première partie, il n'y a pas de séparation entre la foi et la vie, mais la foi doit se faire vie. C'est ce que le pape Léon XIV rappelait récemment à des hommes politiques français, mais cela vaut dans tous les domaines :

Il n'y a pas de séparation dans la personnalité d'une personne publique : il n'y a pas d'un côté l'homme politique, de l'autre le chrétien. Mais il y a l'homme politique qui, sous le regard de Dieu et de sa conscience, vit chrétiennement ses engagements et ses responsabilités ! [...] J'ai bien conscience que l'engagement ouvertement chrétien d'un responsable public n'est pas facile, particulièrement dans certaines sociétés occidentales où le Christ et son Église sont marginalisés, souvent ignorés, parfois ridiculisés. Je n'ignore pas non plus les pressions, les consignes de parti, les "colonisations idéologiques" – pour reprendre une heureuse expression du Pape François –, auxquelles les hommes politiques sont soumis. Il leur faut du courage : le courage de dire parfois "non, je ne peux pas !", lorsque la vérité est en jeu. Là encore, seule l'union avec Jésus – Jésus crucifié ! – vous donnera ce courage de souffrir pour son nom. Il l'a dit à ses disciples : "Dans le monde, vous aurez à souffrir, mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde" (Jn 16, 33)³⁶.

³⁶ LÉON XIV, « Discours aux hommes politiques du Val-d'Oise », 28-08-2025. La notion d'unité de vie a été utilisée par Jean-Paul II dans *Christifideles laici*, n°59 : « La découverte et la réalisation de leur vocation et leur mission personnelles comportent, pour les fidèles laïcs, l'exigence d'une formation à la vie dans l'unité, dont ils portent la marque dans leur être même de membres de l'Église et de citoyens de la société humaine. Dans leur existence, il ne peut y avoir deux vies parallèles : d'un côté, la vie qu'on nomme "spirituelle" avec ses valeurs et ses exigences ; et de l'autre, la vie dite "séculière", c'est-à-dire la vie de famille, de travail, de rapports sociaux, d'engagement politique, d'activités culturelles. Le sarment greffé sur la vigne qui est le Christ donne ses fruits en tout secteur de l'activité et de l'existence. Tous les secteurs de la vie laïque, en effet, rentrent dans le dessein de Dieu, qui les veut comme le "lieu historique" de la révélation et de la réalisation de la charité de Jésus Christ à la gloire du Père et au service des frères. Toute activité, toute situation, tout engagement concret – comme, par exemple, la compétence et la solidarité dans le travail, l'amour et le dévouement dans la famille et dans l'éducation des enfants, le service social et politique, la présentation de la vérité dans le monde de la culture – tout cela est occasion providentielle pour "un exercice continu de la foi, de l'espérance et de la charité" (*Apostolicam Actuositatem*, 4). » Cf. aussi GS 43.

En d'autres termes, la civilisation de l'amour attend que se lèvent des saints !

B. L'action du Ciel

Il nous reste un dernier point à aborder : « si le Seigneur ne bâtit la maison, les bâtisseurs travaillent en vain » (Ps 126, 1). L'action de l'homme ne porte du fruit que si elle provient de Dieu, est soutenue par Lui et trouve sa fin en Lui : c'est le rôle de la grâce. De plus, parce que l'amour qui doit fonder la civilisation chrétienne est la charité, c'est-à-dire une vertu théologale, on ne peut penser l'ériger sans l'action du Ciel.

1. Dieu est à l'œuvre dans l'histoire

Dans l'Évangile, Jésus nous dit « mon Père est sans cesse à l'œuvre » : le Créateur a un dessein de salut sur le monde, et Il le conduit par des voies mystérieuses mais certaines : tout en respectant la liberté de l'homme, Il conduit le temps vers son achèvement définitif, lorsque le Fils reviendra dans la gloire et remettra toute choses dans les mains du Père. L'histoire n'échappe jamais à la main de Dieu : c'est le mystère de la Providence.

Le Fils nous a promis de demeurer toujours avec nous. Il l'est dans son Église, germe du Royaume déjà commencé sur cette terre. Il est déjà victorieux, c'est là le fondement de notre espérance.

Mais c'est surtout sur le rôle de l'Esprit-Saint que nous voulons insister. Envoyé par le Père et le Fils sur l'Église naissante au jour de Pentecôte, il est l'Amour en personne : le règne de la charité est donc aussi le fruit de l'effusion de l'Esprit-Saint. Cela demande, de notre côté, une particulière docilité à son action en nos cœurs. Puisque c'est l'Esprit-Saint qui agit dans nos cœurs pour nous apprendre l'amour véritable, alors la civilisation de l'amour est aussi un temps particulier d'action de l'Esprit-Saint, qui purifie les cœurs, les ouvre à la vérité du Christ et déverse ses fruits que sont « charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga 5, 22). Par ailleurs, seul l'Esprit-Saint peut renouveler en profondeur les cœurs, les guérir du péché et leur donner la force de combattre pour la vertu. C'est ainsi que la civilisation de l'amour peut être rapprochée de ce que saint Jean XXIII appelait « la nouvelle pentecôte » :

Nous ressentons tous le besoin d'une effusion continue du Saint-Esprit, comme d'une nouvelle Pentecôte qui renouvelle la face de la terre. Seul le souffle vivifiant du Saint-Esprit peut enflammer les âmes pour la vertu et les préserver de la contagion du péché... seule la vigueur du Saint-Esprit peut soutenir les chrétiens dans leurs

combats pour le bien et leur permettre de surmonter heureusement les contradictions et les difficultés³⁷.

2. La Vierge-Marie

Enfin, si l'on parle de l'Esprit-Saint, on ne peut que tourner nos regards vers la Vierge-Marie. La femme qui fut recouverte de l'ombre de l'Esprit-Saint afin de concevoir le Verbe de vie ne cesse d'attirer ce même Esprit sur chacun de ses enfants. Au serviteur de Dieu don Stefano Gobbi († 2011), la Vierge-Marie invitait à entrer dans le Cénacle de son Cœur immaculé afin de pouvoir recevoir les fruits de cette nouvelle Pentecôte³⁸. Elle est la Mère du Bel-amour, qui éduque les fils et les filles que Dieu lui donne afin que nos cœurs soient, comme le sien, des cœurs simples et dociles, obéissants et purs, fort et vigilants³⁹. Toujours à don Gobbi, Notre-Dame explique :

[...] Permettez à votre Maman du Ciel de vous former à l'amour, de vous faire croître dans l'amour, de vous conduire chaque jour sur la route de l'amour parfait. Seulement de cette manière mon Cœur Immaculé pourra triompher. Seulement de cette façon vous pourrez illuminer la terre par le soleil de l'Amour divin, qui réussira finalement à éloigner toute ténèbre, pour que puisse enfin resplendir sur le monde l'ère nouvelle de la civilisation de l'amour⁴⁰.

Concrètement, cette action de la Vierge-Marie se réalise à travers ses multiples apparitions, messages... par lesquels notre Mère céleste rappelle aux hommes l'enseignement de son Fils, exhorte à la conversion et fortifie notre espérance. Comment ne pas mentionner ici le message de Fatima, et cette promesse réconfortante : « À la fin, mon cœur immaculé triomphera, et un certain temps de paix sera donné au monde » ? Comme le disait Benoît XVI : « Celui qui penserait que la mission prophétique de Fatima est achevée se tromperait. » Le message de Fatima nous rappelle que le cycle de la violence et de la lutte contre Dieu n'est pas une fatalité⁴¹.

³⁷ JEAN XXIII, « Discorso al pellegrinaggio dell'arcidiocesi di Lucca in occasione della beatificazione di Elena Guerra », 27-04-1959 [nous traduisons].

³⁸ Cf. MOUVEMENT SACERDOTAL MARIAL, *Aux prêtres, les fils de prédilection de la Vierge [= Livre bleu]*, par ex. le message n°266 du 11-06-1983.

³⁹ Cf. les qualités du Cœur de Notre-Dame, énumérées dans la préface de la Messe du Cœur immaculé de Marie.

⁴⁰ *Livre bleu.*, n°388, 11-09-1988.

⁴¹ Cf. BENOÎT XVI, Homélie, 13-05-2010. Il ajoutait : « À la famille humaine prête à sacrifier ses liens les plus saints sur l'autel de l'égoïsme mesquin de la nation, de la race, de l'idéologie, du groupe, de l'individu, notre Mère bénie est venue du Ciel pour mettre dans le cœur de ceux qui se recommandent à Elle, l'amour de Dieu qui brûle dans le sien. À cette époque, ils n'étaient que trois ; leur exemple de vie s'est diffusé et multiplié en d'innombrables groupes sur la surface de la terre, en particulier au passage des Vierges pèlerines, qui se sont consa-

C. La civilisation de l'amour, réalité ou utopie ?

Cette promesse de Notre-Dame nous amène à une dernière question, qui est peut-être la vôtre en ce moment : est-il possible de réaliser cette civilisation de l'amour ? L'action des croyants n'est-elle pas sans cesse en proie à la contradiction ? Le mal n'est-il pas si fort au point que rien ne semble pouvoir renverser les actuelles cultures de la mort ?

Une première réponse consiste dans la certitude que nos efforts ne sont pas vains : si les hommes combattent, Dieu donnera la victoire, pour reprendre une phrase de saint Jeanne d'Arc. À la différence des communistes qui promettent des « lendemains qui chantent » mais ne viennent jamais, nous savons, avec la certitude inébranlable de la foi, que la victoire a déjà été remportée par le Christ. Partout où les cœurs s'ouvrent à l'amour, à la foi et à l'espérance, le Christ règne : en ce sens, la civilisation de l'amour commence avec la victoire du Seigneur et se prolonge en tous les cœurs qui s'ouvrent à la grâce et avancent sur le chemin de la sainteté. Ainsi, dans la mesure où nous sommes les amis fidèles de Jésus, nous faisons progresser la civilisation de l'amour. C'était la conviction de Mère Marie-Augusta :

Le temps presse. Les démons sont déchaînés à travers ce monde pervers. Les cœurs sont pleins de désirs de vengeance, de crimes horribles. Et cependant au milieu d'eux s'élève droit, fort, impératif : l'Amour. C'est Jésus dans ses amis fidèles⁴².

Est-ce suffisant pour être certain que viendra un temps où les valeurs de l'Évangile influenceront largement la société ? On peut voir en certaine période historique une relative réalisation de cet idéal, par exemple lors de la conversion de l'Empire romain, la renaissance carolingienne du IX^e s. ou le temps des cathédrales. Mais peut-être que l'on peut aller plus loin et se demander si l'expression « civilisation de l'amour » ne pourrait pas désigner une période encore à venir, mais vers laquelle la Providence nous conduit. Différents indices peuvent être interprétés en ce sens, même s'il s'agit là d'une lecture personnelle.

Remarquons tout d'abord que l'expression « civilisation de l'amour » est apparue au XX^e s., dans un contexte de bouleversement politique, pour exprimer un nouveau type de société encore à réaliser. En d'autres termes, si l'Église a toujours cherché à faire pénétrer l'évangile pour qu'advienne une civilisation chrétienne, l'expression même « civilisation de l'amour » ne désignerait pas tant

crés à la cause de la solidarité fraternelle. Puissent ces sept années qui nous séparent du centenaire des Apparitions hâter le triomphe annoncé du Cœur Immaculé de Marie à la gloire de la Très Sainte Trinité. »

⁴² MÈRE MARIE-AUGUSTA, *Consignes spirituelles*, n°64, 1.

une période historique passée, ni la dimension sociale de l'action de l'Église en général, mais un temps particulier correspondant à la situation historique particulière dans laquelle nous sommes depuis la Révolution.

Considérant l'appel constant des papes depuis Léon XIII à une dévotion renouvelée à l'Esprit-Saint, appel inspiré ou corroboré par des saints comme sainte Elena Guerra (1835-1914) ou sainte Conchita (1862-1937) ; considérant la croissance des interventions surnaturelles de la Vierge-Marie, ses appels à la conversion et la promesse du triomphe de son Cœur ; considérant que le XX^e s. a vu la naissance de nombreux charismes centrés sur l'adoration, la dévotion au Sacré Cœur et au Cœur immaculé de Marie, l'éducation humaine et spirituelle, le soin de ceux qui souffrent ; considérant aussi le déferlement actuel du mal, auquel nous croyons que doit correspondre un accroissement de l'action du Ciel, alors on peut se demander si les événements que nous traversons ne nous préparent pas à voir, à un moment que Dieu seul connaît et non sans un grand travail de purification, « un certain temps de paix », autrement dit, une époque où la charité régnera davantage dans les cœurs et inspirera les relations entre les hommes. Il ne s'agira pas encore du retour du Christ dans la gloire – qui marquera la fin de l'histoire – mais d'un temps provisoire où la grâce sera suffisamment victorieuse dans de nombreux cœur pour donner lieu à une civilisation imprégnée de l'Évangile. Mais la formation de cette civilisation et sa permanence dépendra de la fidélité avec laquelle chacun de nous cherchera la sainteté et vivra en cohérence avec les exigences de son baptême.

CONCLUSION

Au terme de notre session, la première résolution que nous pouvons prendre est donc d'être des saints, dès aujourd'hui. Car, pour que l'amour règne dans le monde, il doit d'abord régner dans nos cœurs. Ne pas être maître de la vie signifie recevoir notre vie comme un don et accueillir le plan du Créateur, qui veut faire de nous ses fils adoptifs. En cette année jubilaire de l'espérance, levons donc les yeux au Ciel ! Avec les saints que nous avons priés hier, désirons vivre comme eux et avec leur aide, dans la recherche de la perfection de la charité !

Loin de nous détourner de ce monde, le désir de la sainteté nous poussera au contraire à nous y investir pour que la charité, c'est-à-dire l'amour vrai selon Dieu et comme Dieu, pénètre toute la réalité, de la famille au monde du travail, en passant par la culture, la finance, l'éducation, la politique ou le service de l'État.

Pour cela – et ce sera le mot de la fin – allons nous-même d'abord à la conquête de l'amour divin. Apprenons à aimer, comme notre Seigneur, Notre-Dame, saint Joseph et tous les saints. Aux âmes du Purgatoire, demandons la force de rejeter ce qui peut ternir en nous la beauté de la vie divine et ralentir notre marche vers le Ciel. Formons-nous à cet amour divin ; allons de l'avant dans nos découvertes de cet amour : c'est ce à quoi, de par le charisme reçu de Mère Marie-Augusta, nous voulons vous aider.

Dans cette lutte où nous sommes engagés avec toute l'Église, puisons dans le cœur de Jésus la force, la lumière, l'amour, qui seuls parviendront à vaincre la violence, les ténèbres du mensonge et la haine de notre époque. Mère Marie-Augusta exhortait les premières sœurs – et nous aujourd'hui : « Soyons tout amour et nous vaincrons ». Elle ajoutait : « Il suffit d'un seul apôtre de l'amour pour sauver le monde entier du naufrage ». Soyons tous de ces apôtres et l'amour vaincra⁴³. Laissons le mot de la fin à Benoît XVI, qui résume admirablement l'ensemble de cette session :

Les saints [...] sont les vrais réformateurs. Je voudrais maintenant l'exprimer de manière plus radicale encore : c'est seulement des saints, c'est seulement de Dieu que vient la véritable révolution, le changement décisif du monde. Au cours du siècle qui vient de s'écouler, nous avons vécu les révolutions dont le programme commun était de ne plus rien attendre de Dieu, mais de prendre totalement dans ses mains le destin du monde. [...]. L'absolutisation de ce qui n'est pas absolu mais relatif s'appelle totalitarisme. Cela ne libère pas l'homme, mais lui ôte sa dignité et le rend esclave. Ce ne sont pas les idéologies qui sauvent le monde, mais seulement le fait de se tourner vers le Dieu vivant, qui est notre créateur, le garant de notre liberté, le garant de ce qui est véritablement bon et vrai. La révolution véritable consiste uniquement dans le fait de se tourner sans réserve vers Dieu, qui est la mesure de ce qui est juste et qui est, en même temps, l'amour éternel. Qu'est-ce qui pourrait bien nous sauver sinon l'amour ?⁴⁴

⁴³ Cela rejoint l'appel lancé aux jeunes par Jean-Paul II lors du Jubilé de l'an 2000 : « Soyez ce que vous devrez être et vous mettrez le feu de l'amour divin dans le monde » : JEAN-PAUL II, « Homélie pour la clôture des Journées Mondiales de la Jeunesse », 20-08-2000 (il s'agit d'une paraphrase de sainte Catherine de Sienne).

⁴⁴ BENOÎT XVI, « Veillée avec les jeunes à Cologne », 20-08-2005.

FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME
65 rue du Village
07 450 Saint-Pierre-de-Colombier – France
<https://fmnd.org>